

**Réflexions sur la maladie qui a commencé depuis quelques années à attaquer le gros bétail, en divers endroits de l'Europe / Par la Société des Médecins de Genève. Avec un recueil de quelques autres pièces sur ce sujet.**

**Contributors**

Société des médecins de Genève.

**Publication/Creation**

A Paris : Chez Piget ..., 1745.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/ctsq969w>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

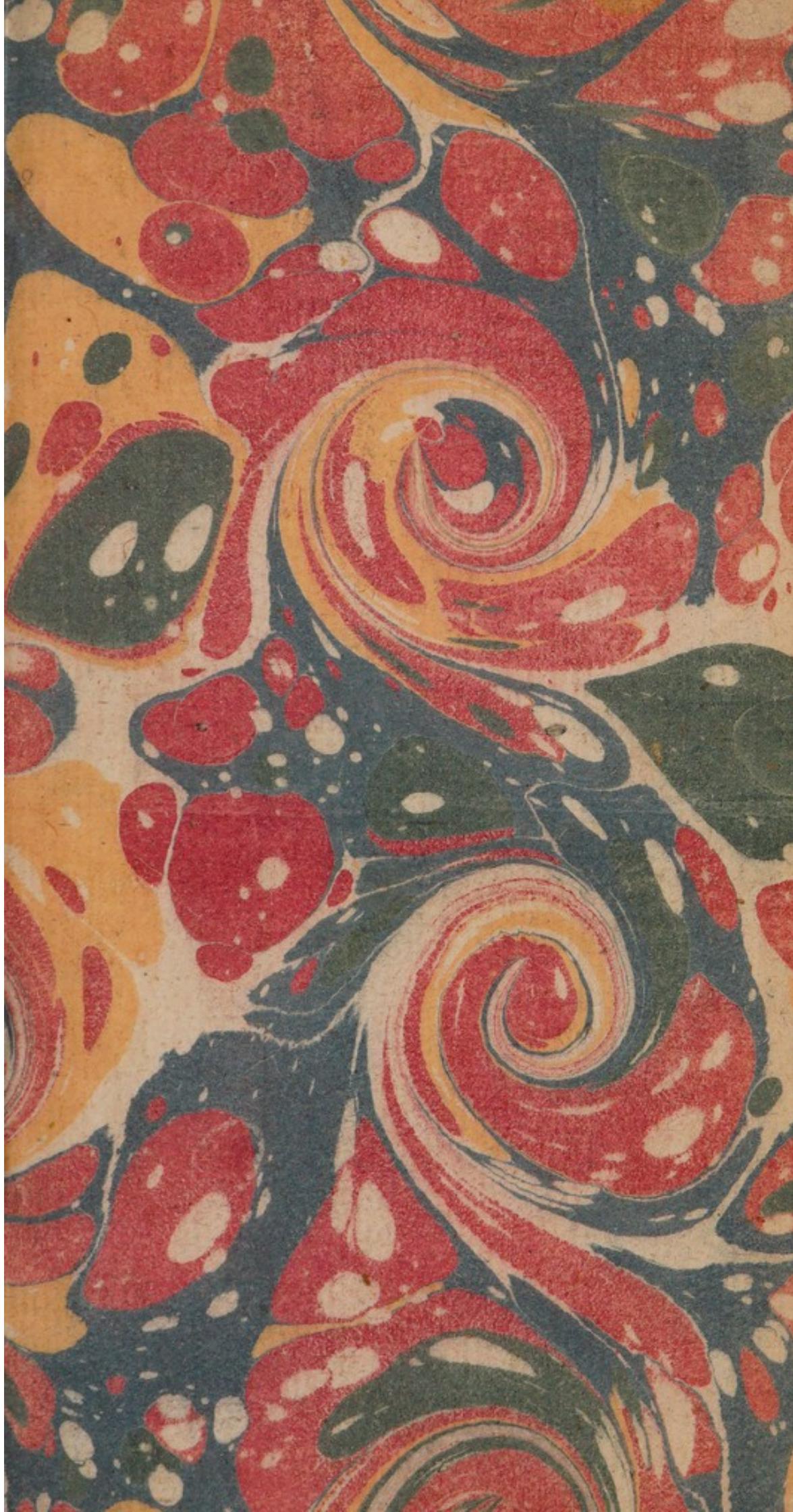
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>







48864/A

12  
1  
5

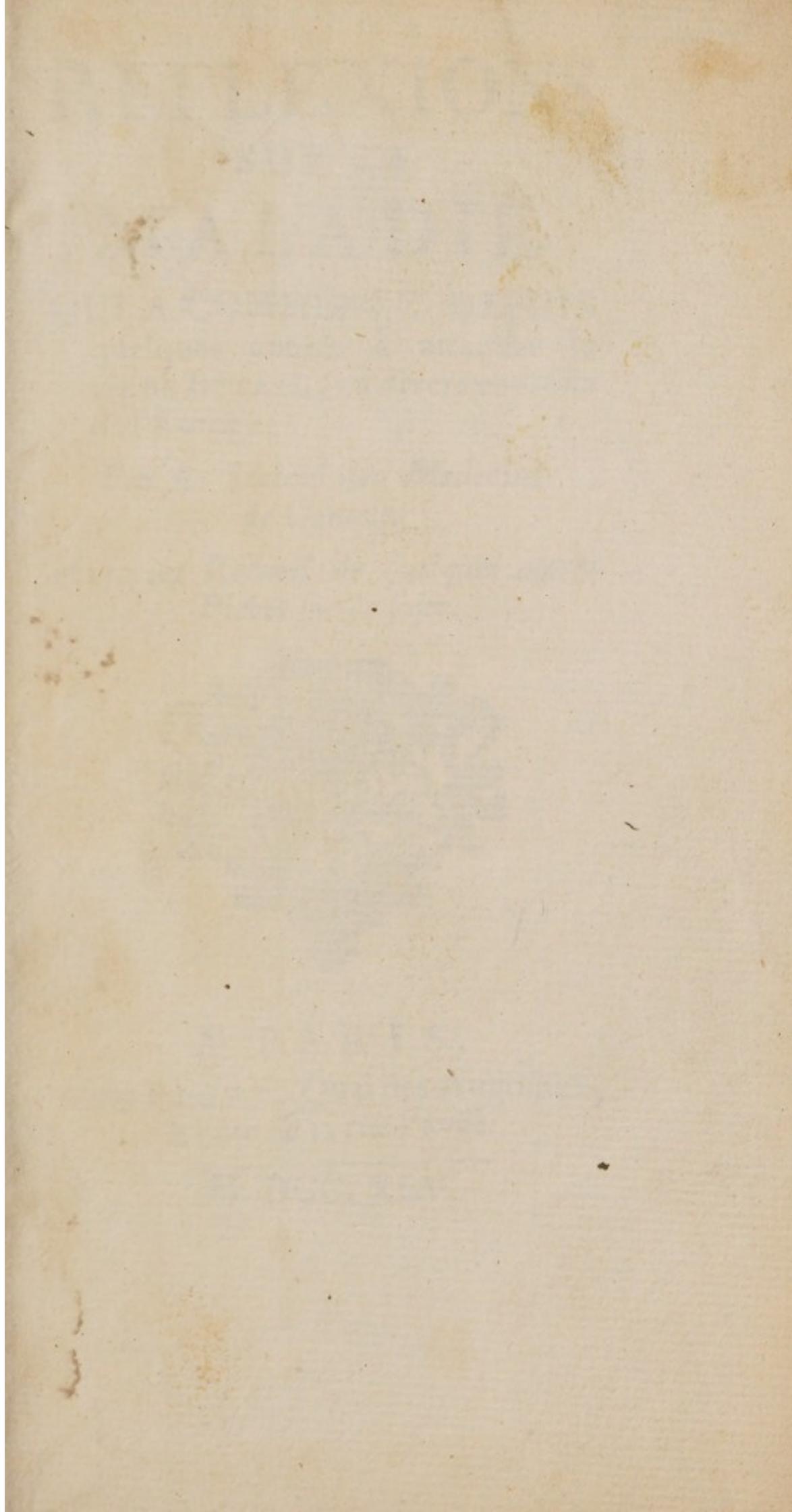
M. XXI

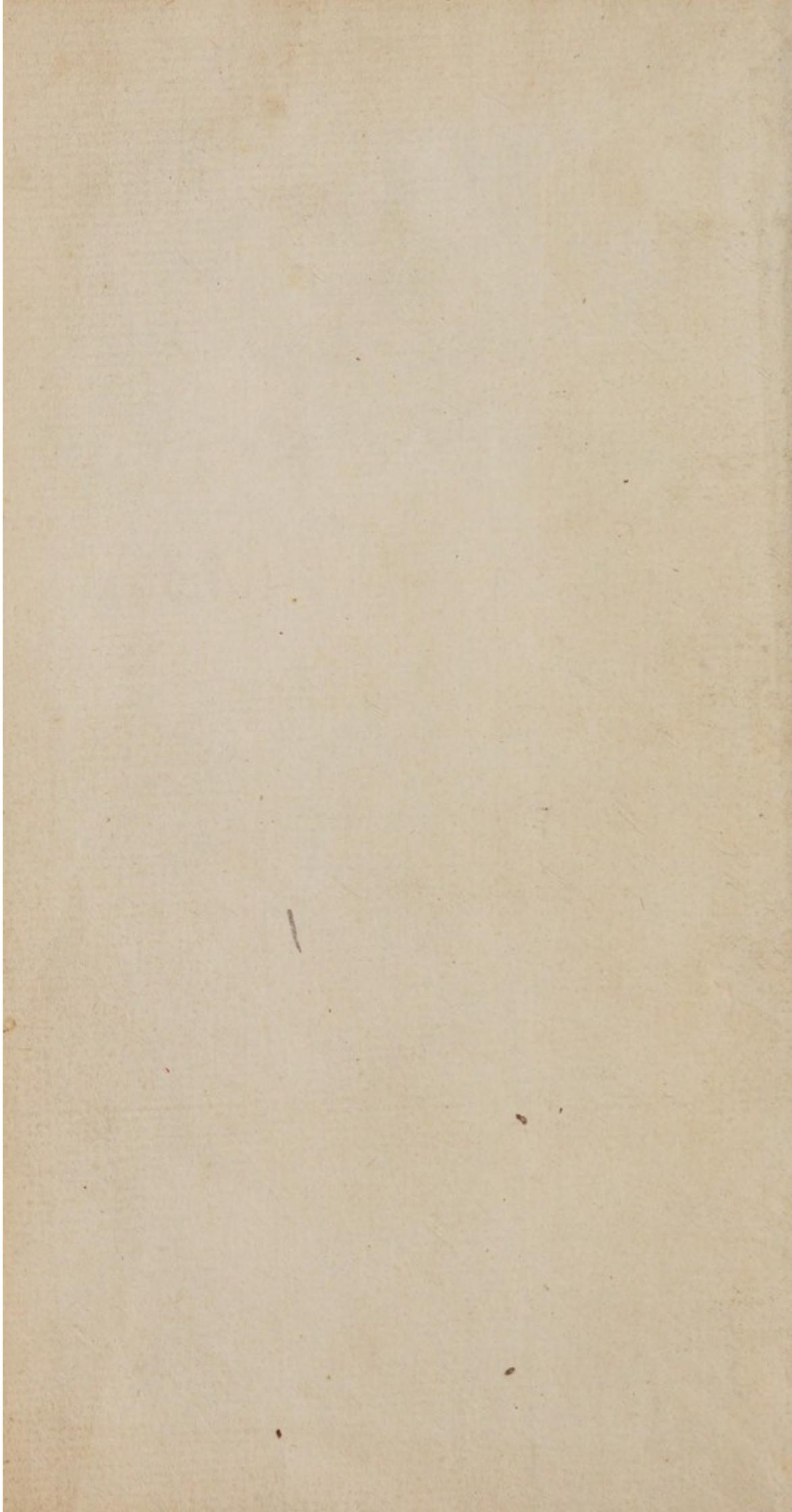
18/

SOCIÉTÉ DES  
MÉDECINS, Genève.

Veterinary Science

962





REFLEXIONS  
SUR LA  
MALADIE.

QUI A COMMENCE' DEPUIS  
quelques années à attaquer le  
GROS BETAÏL, en divers endroits  
de l'Europe.

*Par la Société des Medecins  
de Genève.*

*Avec un Recueil de quelques autres  
Pièces sur ce sujet.*



A PARIS,  
Chez P I G E T, Quai des Augustins,  
à côté de la rue Pavée.

---

M. DCC. XLV.

REFLECTIONS

SUR LA

MALADIE

QUI A COMMENCÉ, DEPUIS

quelques années à se répandre

dans l'Europe, en divers endroits

de l'Europe.

Par M. de Meunier

de Genève.

Paris au Bureau de la Librairie

de la Cour.



A PARIS,

Chez P. le ...

à côté de la ...





## AVERTISSEMENT.



*A Maladie du Bétail ayant fait beaucoup de ravage en Bourgogne, en Dauphiné, en Piémont, & ailleurs, pendant le cours de l'an mil sept cens quatorze, nous composâmes alors les premières feuilles du petit Ouvrage que nous donnons présentement au Public sur cette matière; & nous étions sur le point de les faire imprimer dès le commencement de cette année mil sept cens quinze; mais ayant appris, par la lecture du Journal de Venise, que plusieurs Sçavans d'Italie avoient publié sur le même sujet des Traités que nous n'avions pas encore vûs, cela nous fit résoudre de suspendre cette impression. Nous donnâmes des commissions pour avoir toutes les pièces indiquées par ce Journal; mais il est*

a arrivé

1714

1715

## AVERTISSEMENT.

arrivé, par je ne sçai quel fâcheux contre-tems, que nous n'en avons reçu qu'une partie, & même fort tard. Nous n'avons pas laissé pour cela de passer outre; & n'ayant pû recevoir assez à tems tous ces Traités, nous nous sommes servis, à la place de ceux qui nous manquoient, des extraits qu'en ont donné les Compilateurs du même Journal.

Presque toutes nos réflexions ont roulé, au commencement, sur l'idée que donnent de cette maladie quelques Auteurs que nous avons eu en main les premiers, entre lesquels sont feu Monsieur Ramazzini, & Messieurs Herment & Drouin, qui ont crû que c'étoit une espèce de petite vérole. Remplis de cette idée, nous nous sommes attachés à expliquer au long ce que ces Auteurs n'ont fait qu'indiquer en passant, & à comparer les accidens de la petite vérole, dans les hommes, avec ceux que la maladie dont il s'agit cause aux bœufs & aux vaches; & nous avons tâché de faire voir par ce parallèle, que ces deux maladies se ressembloient fort, ou qu'il n'y avoit guères de différence entr'elles, qu'en ce que la première

## AVERTISSEMENT.

miere attaque les hommes, & la seconde, le bétail. De-là nous avons tiré cette conséquence, que l'on réussiroit peut-être mieux que l'on n'a fait jusqu'à présent dans la cure des bœufs malades, si on les traitoit à peu près comme on traite les hommes qui sont attequés de la petite vérole, & nous avons indiqué la méthode & les remedes que nous croyons pouvoir être les plus propres & les plus convenables pour remplir cette indication.

L'un des écrits que nous attendions, & que nous avons reçu, est une Dissertation Italienne de Monsieur Nigrisoli. Ce sçavant Médecin n'est pas tout-à-fait de notre sentiment, à l'égard de la nature de la maladie du bétail, qu'il croit être une fièvre ardente & maligne, sans faire mention du rapport qu'elle peut avoir avec la petite vérole, qui, à la vérité, est comprise sous le même genre de fièvres, mais qui fait une espèce particulière. Néanmoins, comme ces deux sortes de maladies ont beaucoup de convenance entr'elles, & que les remedes que l'on employe en

a 2 l'une,

## AVERTISSEMENT.

*l'une, ne doivent pas, à notre avis, être fort différens de ceux que l'on met en usage dans la cure de l'autre; de-là vient que nous nous sommes à peu près rencontrés avec Monsieur Nigrisoli, à l'égard de la méthode curative qu'il faut pratiquer dans la maladie du bétail. Nous avons traduit de l'Italien une grande partie de sa Dissertation en faveur de ceux qui n'entendent pas cette langue.*

*Nous aurions fort souhaité de recevoir aussi une Dissertation Latine, écrite sur le même sujet par Monsieur Lancisi, premier Médecin du Pape Clement XI. aujourd'hui régnant; mais n'ayant pas eu cette satisfaction, nous avons été obligés de nous en tenir à l'extrait qui s'en trouve dans le Journal de Venise. Cet illustre Auteur semble aller un peu plus loin que Monsieur Nigrisoli, en ce qu'il prétend que la maladie dont il s'agit est une peste particulière au bétail; & quoiqu'il parle des pustules qui viennent sur la peau de ces animaux, il ne croit pas pour cela que se soit une espèce de petite vérole. Nous rapportons*

## AVERTISSEMENT

rapportons ce qu'il en dit, & nous avons pareillement inséré dans notre Ouvrage quelques petits extraits de ce qui est contenu dans le même Journal, touchant la maladie en question, dans des écrits imprimés, & publiés par le Révérend Pere Ant. Maria Borromée; & par Messieurs Michelotti, Fantasti, Gazola, Mazzini, &c. La plûpart de ces sçavans Médecins, aussi-bien que Messieurs Lancisi & Nigrisoli, conviennent entr'eux, en ce qu'ils croient les uns & les autres que la maladie du bétail est, ou une fièvre maligne, ou une peste particuliere à ces animaux; mais ils ne sont pas tous d'un même sentiment par rapport à la cause qui la produit. Les uns la tirent d'une corruption particuliere du sang & des humeurs, venue de la mauvaise disposition de l'air, des saisons, des pâturages, &c. Les autres, d'un venin contagieux, apporté par des bœufs amenés de Hongrie en Italie en mil sept cens onze.

Monsieur Cogrosso, dans une lettre imprimée que nous avons vûe, & qu'il

## AVERTISSEMENT.

a écrite au célèbre Monsieur Vallisnieri, embrasse ce dernier sentiment, c'est-à-dire, qu'il croit aussi que la maladie en question est une espèce de peste; & même qu'elle a été apportée par les bœufs arrivés de Hongrie en Italie; mais il ne s'en tient pas là: il entreprend d'expliquer plus particulièrement en quoi peut consister la nature de cette peste, ou venin contagieux, & il soupçonne que les premiers de ces bœufs étoient chargés de certains vers, qu'ils ont communiqué aux autres. Ces vers peuvent être, selon lui, la première cause du mal; & c'est sur cette conjecture qu'il consulte Monsieur Vallisnieri dans la lettre dont nous venons de parler. Il y a déjà long-tems que le Pere Kirker, & d'autres Auteurs, avoient parlé d'une sorte de vers fort menus, qu'ils prétendoient être la cause de la peste des hommes, & qui se trouvoient, disoient ces autres Auteurs, dans le sang des personnes atteintes de cette dangereuse maladie; mais ils donnoient de très-mauvaises preuves de ce fait, & rapportoient des expériences sur lesquelles

## AVERTISSEMENT.

les on ne pouvoit nullement compter. Monsieur Vallisnieri , dans sa réponse à Monsieur Cogrosso , entre dans son sentiment , & croit aussi que la peste des bœufs est effectivement causée par de très-petits vers qui ne s'engendrent point de la pourriture , comme le pensoit Kirker , de ceux qu'il disoit se trouver dans le sang des hommes atteints de la peste , mais qui s'y introduisent du dehors , selon la conjecture de Monsieur Cogrosso. Il fait plus , il assure avoir vû lui-même avec un très-bon microscope , cette sorte de vers , dans quelques gouttes de sang tiré des bœufs malades , & il nous apprend que Monsieur Bono lui a écrit qu'il avoit aussi découvert ces vers , qui sont fort courts , & beaucoup plus déliés qu'un cheveu. On avoit besoin d'une pareille démonstration pour pouvoir ajouter foi à ce qu'il semble que le Pere Kirker n'avoit avancé que par hazard. Mais ce n'est pas tout , & il serviroit de peu que nous sçussions quelle est la cause , tant de la peste des hommes , que de celle des bêtes , si cela ne nous indiquoit pas la route que l'on doit tenir pour découvrir les remedes qu'il

## AVERTISSEMENT.

faut y apporter. Le même Monsieur Valisnieri nous ouvre ce chemin, en proposant l'usage des médicamens qui servent à tuer les autres sortes de vers qui nuisent aux hommes & aux autres animaux. Il est vrai qu'il est si modeste, qu'il ne donne son sentiment à cet égard que comme une conjecture, ou simplement comme une opinion probable, sentant d'ailleurs la force de quelques objections qu'on peut lui faire, tirées de ce que l'espèce de vers qu'il a découverte, est fort différente des autres, & de la difficulté qu'il y a à introduire les médicamens jusqu'aux lieux où se cachent les petits vers qui sont dans le sang. Il indique néanmoins des moyens par lesquels on peut essayer de surmonter cette difficulté; & pour l'objection tirée de la différence qui est entre ces vers, & les vers ordinaires; elle tombera pareillement, si l'on peut faire voir, par des expériences, que les remèdes qui tuent ces derniers, tuent aussi les premiers. C'est de quoi l'on ne pourra pas douter, si le succès que Monsieur Morando Morandi, (dans une lettre ajoutée à celles de Messieurs Cogrosso & Valisnieri)

## AVERTISSEMENT.

lisnieri) dit avoir eu, en donnant les remèdes indiqués par Monsieur Vallisnieri, à cinq ou six bœufs atteints de la maladie dont il s'agit, & qui ont été d'abord guéris par ce moyen, est confirmé par d'autres exemples semblables.

On sera éclairci plus particulièrement sur tous ces différens systèmes par les extraits que nous donnons. Nous y avons encore joint quelques observations qui nous ont été communiquées par des personnes qui ont vû plusieurs de ces bœufs & vaches malades, outre celles qui ont été imprimées, & que nous rapportons. Nous ne sommes nullement entêtés du sentiment qu'il semble que nous ayions adopté, parce que nous nous sommes fort étendus pour l'expliquer; & nous ne nous faisons point de peine de produire ici les systèmes qui y sont opposés, afin que le Lecteur ait de quoi se satisfaire, en exerçant son esprit sur une matiere qui est des plus obscures, & puisse choisir ce qui sera le plus de son goût. Les raisonnemens sont peu de chose, & il importeroit peu de quelque nom que l'on nommât cette maladie, si l'on étoit assez heureux pour y trouver

## AVERTISSEMENT:

*un remede assuré. On pourra essayer tous ceux que nous ramassons ici, & s'en tenir ensuite à ceux qui paroîtront les meilleurs.*

*Nous expliquons, dans le commencement de notre petit Ouvrage, les motifs qui nous ont obligés de l'entreprendre. Nous ajouterons encore ici que les bestiaux étant si nécessaires à l'homme, que l'on ne peut point s'en passer, soit pour la nourriture & les vêtements qu'ils nous fournissent, soit pour la culture des terres, & pour les autres usages que l'on en tire, il est très-important que l'on connoisse les maladies qui peuvent les attaquer, & les remedes propres pour les guérir. Si nos Ancêtres s'étoient appliqués à cette recherche, nous n'aurions pas été surpris & comme étourdis des terribles effets de la maladie du bétail, qui a commencé à se faire sentir depuis quelques années, & nous aurions sçû par avance ce qu'il y avoit de meilleur à faire, & ce qu'il falloit éviter. Au lieu de cela, dans l'empressement que l'on a eu de guérir ces animaux, n'ayant qu'une idée très-confuse de leur mal, on leur a donné, pour*  
ainsi

## AVERTISSEMENT.

ainsi dire, tout ce qui est tombé dans la main, & tout ce qui est venu dans l'esprit, & par-là l'on a augmenté, plutôt que l'on n'a guéri, un mal qui n'étoit que trop grand en lui-même. Les gens qui se piquent de secrets, sont les seuls qui ayent fait leurs affaires en cette occasion, en se faisant payer du pauvre paysan, pour des prétendus antidotes, des remèdes composés & donnés sans connoissance, & fort témérairement.

Pour tâcher d'avoir quelque chose de plus sûr à l'avenir, nous avons jugé qu'il étoit à propos de faire un Recueil de la plûpart des Pièces que divers Auteurs ont composées sur la maladie en question, & d'y joindre nos réflexions. Celles de Monsieur Herment & de Monsieur Drouin étant de simples feuilles volantes qui se perdent aisément, & qu'on ne retrouve ensuite qu'avec peine, nous avons crû qu'en les insérant, aussi-bien que d'autres Dissertations dont nous avons parlé, & qui ne sont pas beaucoup plus longues, dans un volume de quelque grosseur, elles se pourroient mieux conserver.

Le

## AVERTISSEMENT.

*Le Mémoire sur le lait des vaches malades du chancre volant, roulant sur une matiere qui n'est pas étrangere à notre sujet, nous avons jugé devoir aussi lui donner sa place dans ce petit Livre.*



TABLE



# T A B L E

Des Pièces contenues en ce  
volume.

<b>R</b> E F L E X I O N S sur la maladie qui a attaqué le gros bétail dans quel- ques endroits de l'Europe. pag. 1	
<i>Dessein de l'Ouvrage,</i>	ibid.
<i>La maladie nuisible au seul gros bétail,</i>	3
<i>Histoire des ravages qu'elle a faits,</i>	4
<i>De ses causes,</i>	7
<i>Comment on peut en découvrir la nature,</i>	11
<i>Description abrégée de cette maladie,</i>	13
<i>Rapport qu'elle a avec la petite vérole,</i>	15
<i>De l'état du sang dans cette maladie,</i>	42
<i>Du vice du Psautier dans les bœufs qu'on a ouverts,</i>	45
<i>Si cette maladie est une peste,</i>	48
<i>Des indications pour la cure,</i>	51
<i>I. Indication de diminuer la quantité de la matiere morbifique,</i>	55
<i>De la saignée,</i>	58
<i>Des remedes rafraîchissans &amp; humec- tans,</i>	64
	De

# T A B L E :

<i>De l'usage du Quinquina ,</i>	66
<i>De l'usage des cordiaux trop échauffans ,</i>	68
2. <i>Indication de l'évacuation de la ma- tiere morbifique ,</i>	77
<i>Ce qu'il faut faire dans le tems de l'érip- tion des pustules ,</i>	78
<i>Des précautions qu'il faut prendre alors ,</i>	81
<i>Des purgatifs ,</i>	85
<i>Des setons , caustics , &amp;c.</i>	87
<i>De la salivation dans cette maladie ,</i>	97
<i>Des sternutatoires ,</i>	102
<i>Des autres symptômes de la maladie ,</i>	107
<i>De l'usage de notre Méthode ,</i>	113
<i>Des préservatifs ,</i>	117
<i>Si les bœufs ont été , en d'autres tems , at- taqués d'une maladie semblable à cel- le-ci ,</i>	122
<i>Sur ce que cette maladie est rare , &amp; la petite vérole très-fréquente ,</i>	125
<i>De l'usage de la chair de ces animaux malades ,</i>	127
<i>D'une espèce de petite vérole des mou- tons ,</i>	130
<i>Remedes pour préserver &amp; guérir les chevaux &amp; bestiaux attaqués de ma- ladies contagieuses , par Monsieur Herment , &amp;c.</i>	136
	<i>Précautions</i>

# T A B L E.

<i>Précautions,</i>	137
<i>Remedes préservatifs,</i>	139
<i>Observations sur l'ouverture des corps des animaux malades ou morts,</i>	143
<i>Des causes,</i>	144
<i>Des tumeurs,</i>	146
<i>Catharre, ou fonte,</i>	150
<i>Petite vérole maligne,</i>	153
<i>Flux de sang,</i>	156
<i>Méthode pour traiter les bestiaux, tant ceux qui sont malades, que ceux qui paroissent en santé, par Monsieur Drouin, &amp;c.</i>	159
<i>Signes de la maladie,</i>	ibid.
<i>Pour ceux qui ont le flux de sang ou de ventre,</i>	164
<i>Ceux qui jettent par les nazeaux,</i>	165
<i>Préservatifs pour les bestiaux qui ne sont point attaqués de la maladie,</i>	ibid.
<i>Maniere d'appliquer les setons,</i>	166
<i>Remede pour les abscesses ou charbons qui viennent à la langue des bœufs,</i>	168
<i>Sentiment de Mr. le Dr. Nigrifoli sur la maladie des bœufs,</i>	170
<i>Définition de cette maladie,</i>	ibid.
<i>De la cause,</i>	173
<i>De la cure,</i>	180
	Rapport

## T A B L E.

Rapport de la maladie du bétail, par Monsieur Guillo,	191
<i>Système des maladies des bêtes à cornes,</i> <i>par le même,</i>	199
Nouvelle idée de la maladie des bœufs, par Mrs. Cogrossi & Vallisnieri,	208
<i>Lettre de Mr. Cogrossi à Mr. Vallis-</i> <i>nieri,</i>	209
<i>Réponse de Mr. Vallisnieri,</i>	217
<i>Lettre de Mr. Cogrossi à Mr. Piantanida,</i> <i>sur le même sujet,</i>	235
<i>Lettre de Monsieur Morandi à Monsieur</i> <i>Vallisnieri,</i>	238
<i>Remedes pratiqués en Lorraine,</i>	ibid.
<i>Réflexions de Monsieur Cogrossi,</i>	241
Réflexions sur la qualité du lait des va- ches malades du chancre volant,	243
Abregé de notre méthode pour gué- rir la maladie du bétail,	266
Lettre de Monsieur Lancisi au R. P. Ant. Marie Borromée, sur cette ma- ladie,	275
Remede expérimenté & ordonné par Arrêt du Parlement de Rouen,	283
Précautions & remedes pour les bes- tiaux,	285

## REFLEXIONS



# REFLEXIONS

S U R

## LA MALADIE

Qui a commencé depuis quelques années à attaquer le GROS BÉTAIL en divers endroits de l'Europe.

*Faites par la SOCIÉTÉ des  
Médecins de GENEVE.*



LES maladies contagieuses des bestiaux ont des suites si pernicieuses pour les hommes, que les Médecins se sont crûs obligés de s'attacher à en connoître la nature & les remedes, & de diminuer par ce moyen, autant qu'il leur a été possible, les maux qu'elles attirent. C'est par ce motif que plusieurs Médecins Italiens & François, & quelques Allemands, ont examiné la maladie, qui, dans ces dernières années, a attaqué le

A gros

gros bétail , & en a détruit la plus grande partie en plusieurs Provinces d'Italie , de France , & en d'autres Etats de l'Europe ; & c'est par la même raison que les membres de notre Société ont fait sur ce sujet une attention très-particulière. On a examiné toutes les relations qui sont tombées entre nos mains , tant les Traités imprimés , que les Lettres qui nous ont été écrites ; on a comparé ces divers écrits entre eux , & l'on a tâché de se faire une idée de cette maladie , & de la méthode que l'on doit suivre pour la guérir. Nous avons crû ne rien faire en cela , qui ne soit agréable au Public , & qui ne puisse être utile : car encore que ce fléau ait , par la grace de Dieu , épargné jusqu'ici notre bétail , cependant il est avantageux de prendre dès à présent quelques mesures , afin que si ce malheur nous arrivoit , nous ne fussions pas entièrement neufs sur cette matière. L'expérience que nous ferions en ce cas , aidés des connoissances que nous aurions acquises ,

*la Maladie du Bétail.* 3

quises , & les réflexions que nous aurions déjà faites , nous conduiroient plus sûrement à découvrir les remèdes qui conviennent à cette maladie.

La maladie dont il s'agit ici , n'a attaqué que les Bœufs , Vaches ou Veaux : tous les autres animaux en ont été exempts , ceux mêmes qui ont le plus de rapport avec eux , comme sont les bêtes qui ruminent. Les Bœufs ou Vaches ont été presque entièrement détruits en divers lieux , sans que les Chevaux , Chevres ou Moutons en aient reçu la moindre atteinte , quoique respirant le même air , & vivant des mêmes alimens. On remarque encore que cette espèce de peste a épargné les hommes. Plusieurs Médecins ou Chirurgiens ont ouvert ces animaux , ou mourans , ou morts de cette maladie ; & quoiqu'il sortît de ces cadavres une puanteur insupportable , & que leurs visceres gangrenés infectassent l'air , on n'a pas appris que ceux qui ont fait ces dissections en aient

souffert aucune incommodité. Monsieur *Drouen*, Chirurgien Major des Gardes du Corps du Roi de France, en a dissequé plus de deux cens, sans qu'il lui en soit arrivé aucun mal, ni à ceux qui ont assisté à ces ouvertures. Ces observations semblent prouver que le sang des bœufs a une constitution qui leur est particulière, & qui a été propre à s'imprégner du venin, soit de l'air, soit des alimens, soit aussi de la contagion ; à le faire, pour ainsi dire, éclore, à l'augmenter par la fermentation, & à lui faire produire ses funestes effets.

Cette maladie a commencé dans l'Etat de Venise, vers le milieu de l'an mil sept cens onze. Des Marchands de Dalmatie ayant, suivant leur coutume, fait passer du gros bétail dans les terres de Venise, abandonnerent un de leurs bœufs dans la campagne, auprès de Padoue ; ce bœuf ayant été trouvé par un des Domestiques de Monsieur le Comte de Borromée, fut mis dans une étable, où il mourut en peu de  
de

*la Maladie du Bétail.* §

de jours, & infecta si bien les bœufs ou vaches qui y étoient, qu'en peu de jours tout le troupeau fut entièrement détruit. De-là le mal se répandit dans les campagnes voisines, avec une rapidité surprenante, tuant presque tous ces animaux. Le Milanès a été attaqué à son tour, & la maladie y a détruit une si grande quantité de bestiaux, qu'on a été obligé d'employer les chevaux au labourage des terres. Le Piémont, qui s'en étoit garanti quelque tems, a été si ravagé dans le cours de cette année mil sept cens quatorze, qu'il y a péri soixante-dix mille bœufs, vaches ou veaux, suivant une Lettre de Monsieur Fanton (a). La contagion ayant aussi passé en France, a ruiné, avec la même fureur, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, l'Alsace & l'Orléanois; & pénétrant jusques

A 3 dans

(a) Professeur en Médecine à Turin, & Médecin ordinaire du Roi de Sicile.

6 Réflexions sur

dans le Brabant , la (a) Hollande ;  
& même , à ce qu'on dit , l'Angle-  
terre , elle a détruit presque tout  
dans les Bourg: ou Villages où elle  
a été. L'on ne peut donc pas dou-  
ter que la maladie n'ait été portée  
fucceffivement dans tous ces Pays  
par une espèce de contagion qui s'est  
répandue d'un lieu à l'autre.

■ Ce qui confirme ce que nous ve-  
nons de dire , c'est une remarque  
que fait Monsieur *Gerbesius* , Mé-  
decin de la Ville de Laubach dans  
la Carniole : c'est que la maladie  
du gros bétail étant en Hongrie ;  
& les Marchands faisant passer dans  
la Stirie des bœufs Hongrois , pour  
aller dans l'Etat de Venise , tout le  
grand chemin qui mene d'un Etat  
à l'autre , fut infecté ; & le gros bé-  
tail des Villages qui sont sur ce che-  
min , fut détruit , sans que la mala-  
die , lorsqu'il écrivoit ( en mil sept  
cens

(a) On a dit que la maladie y a em-  
porté plus de deux cens mille pièces de  
bétail.

*la Maladie du Bétail.* 7

cens douze , ) eût encore pénétré dans les autres lieux de la Stirie. Nous ajouterons encore , que comme l'on amene à Francfort & à Strasbourg des troupeaux de bœufs de Hongrie , la maladie a pû se répandre par ce moyen en Alsace & en France.

Les Auteurs cherchent la cause de cette maladie , les uns dans l'air , les autres dans l'intemperie des saisons , & les autres dans la nature des alimens. Mais on ne peut avancer sur ce sujet que des conjectures fort douteuses & fort incertaines. Monsieur *Ramazzini* , Professeur en Médecine-Pratique dans l'Université de Padoue , remarque que les herbes n'avoient , en l'année que la maladie a commencé , aucune marque d'altération ou de malignité ; mais Monsieur *Gerbesius* assure qu'en l'année mil sept cens dix il y avoit eu en Hongrie une grande quantité de sauterelles & de cigales , lesquelles étant mortes sur la fin de l'Été , avoient infecté les herbes , & leur avoient donné une qualité ma-

ligne pour les animaux qui s'en nourrissoient. Aussi Messieurs les Magistrats de la Carniole défendirent alors de manger de la viande d'aucun pourceau qui eût été nourri dans les forêts de Hongrie ou de Croatie, de peur qu'ayant avalé, avec le gland, des corps de ces sauterelles ou cigales, dont les bois étoient pleins, ils ne se fussent infectés. Il est assez difficile de s'assurer de la vérité de cette pensée, sur-tout parce que les herbes infectées par ces petits animaux, étant aussi-bien l'aliment des moutons & des chevaux, que des bœufs, ceux-là auroient dû, ce semble, s'en ressentir aussi-bien que ceux-ci. Nous en disons autant de l'intemperie des saisons. Monsieur Ramazzini remarque que les saisons de l'année mil sept cens douze furent un peu irrégulières, en ce que l'Eté fut très-pluvieux, & ne fut pas aussi chaud qu'il l'est ordinairement. Cependant l'année fut fort saine pour les hommes, & en Italie, & ailleurs. Et comme les saisons & l'air sont à peu près

près les mêmes , en Lombardie , & en France , s'il y avoit eu quelque malignité , elle se seroit fait sentir également , & en même tems dans ces deux lieux ; au lieu que la maladie s'est répandue successivement d'un lieu dans un autre. Monsieur *Camerarius* en accuse aussi des brouillards épais du matin , qui ont laissé sur les plantes une rosée jaune , épaisse , & fort gluante , très-nuisible , dit-il , à ces animaux.

Mais il est assez difficile de trouver , dans un dérangement visible & sensible de l'air , des saisons , & quelquefois des alimens , la cause des maladies épidémiques. La constitution de l'air a un rapport si insensible avec celle du sang de chaque espèce d'animal , que ce rapport demeurera , suivant les apparences , toujours inconnu , & que les Physiciens échoueront dans cette recherche. Les maladies des Hommes justifient tous les jours ce que nous avançons ici. Chaque année a son espèce de maladie comme af-

fectée, sans que l'on puisse découvrir dans l'air, dans les saisons, ni dans les alimens, une cause probable de cette maladie. Nous ne nous arrêterons donc point à discuter les sentimens des Auteurs sur la cause de la maladie du bétail; nous dirons seulement que, soit qu'elle vienne d'un air infecté & corrompu par les fauterelles, qui sont souvent la cause de la peste, suivant *Kirkers*, soit que l'air ait été chargé de quelque autre venin, il a eu un rapport particulier avec la constitution du sang des bœufs, & y a répandu un levain morbifique; que ce levain n'a pû se produire & s'éclorre que par la communication des bêtes saines avec quelques bêtes malades. Ainsi, le bœuf de Dalmatie a donné occasion à ce mal de paroître dans le territoire de Padoue; le venin contenu dans le sang de ce bœuf, étant dégagé & développé, a mis en action celui qui étoit encore en repos & caché dans les veines des autres bœufs; par la même raison, ce  
mal

*la Maladie du Bétail.* I I

mal s'est répandu dans les autres Terres de Venise, dans le Milanès & dans le Piémont; & peut-être qu'il ne seroit point passé en France, si l'on eût pris de plus justes mesures pour empêcher la communication d'un pays à l'autre. Cette communication successive de la maladie du bétail prouve que, pour mettre en action le venin *caché* dans le sang des bêtes saines, il faut un venin déjà *développé* dans une bête malade.

Pour connoître la nature de cette maladie & la véritable méthode de la traiter, il est nécessaire d'en bien examiner les symptômes, & de chercher quel rapport elle peut avoir avec quelque autre maladie déjà connue, & de laquelle on sçache les véritables remedes. Si l'on avoit autrefois décrit avec plus d'exactitude les maladies des bestiaux, ou que l'on eût pris dans les derniers siècles le même soin que l'on prend aujourd'hui, nous n'aurions qu'à recourir aux anciens Auteurs,

& l'expérience du passé nous éclaireroit dans la conduite des malheurs présens. Mais comme cette matiere a été laissée dans un assez grand désordre, le seul moyen qui nous reste pour parvenir à notre but, est de comparer la maladie contagieuse dont il s'agit, avec quelques maladies des hommes; & pour ne pas nous méprendre, nous prendrons garde, soit dans les signes, soit dans la cure, aux différentes circonstances qui peuvent venir de la diversité qui se trouve entre l'homme & la bête, par rapport à la constitution de leurs corps. C'est ce qu'ont fait, dans cette occasion, plusieurs Auteurs François & Italiens; & dans cette recherche, ils ont crû remarquer de grands rapports entre la maladie des bœufs & *la petite Vérole* des hommes. Examinons ces rapports, lesquels, s'ils sont justes, nous feront connoître la nature de la maladie, & nous meneront vraisemblablement à la méthode de guérir ces animaux.

Mais

Mais avant que d'entrer dans cet examen, il est à propos de rassembler ici les principaux caractères de cette maladie des bestiaux, afin que le Lecteur puisse d'un coup d'œil juger de la nature de ce mal. Nous emprunterons de Monsieur Ramazzini cette description, y ajoutant quelques circonstances qui se trouvent dans les autres Auteurs.

Cette maladie commence par un grand frisson & un tremblement : les poils se hérissent, les extrémités sont froides, quoiqu'au toucher on sente une chaleur acre, laquelle se répand ensuite dans toutes les parties. Ces animaux tiennent la tête basse ; ils ont les yeux troubles & larmoyans ; il leur sort par les nazeaux & la gueule une grande quantité d'humeurs épaisses & visqueuses ; ils ont de grandes inquiétudes, des battemens de flancs, une espèce d'assoupissement ou de léthargie. La chaleur & la fièvre deviennent violentes, & sont accompagnées de difficulté de respirer. Leur peau  
s'enfle

s'enfle par-tout , & devient comme un gros chagrin. Ces petits boutons , suivant Monsieur Ramazzini , sortent vers le cinquième ou sixième jour , s'élevent ensuite , & deviennent semblables à ceux de la petite vérole ; ils se forment particulièrement sur la tête , & autour du cou ; ils suppurent , & rendent une matiere qui se change en gale. Ces pustules sont si essentielles à la maladie , qu'aucun bœuf n'a recouvré la santé si elles ne sont sorties , & n'ont suppuré heureusement. Pendant le cours de cette maladie , il arrive plusieurs accidens fâcheux , & quelquefois mortels. Le frisson est si violent dans quelques-uns , que c'est une véritable convulsion , & qu'ils donnent des coups de la tête contre les murailles , jusqu'à se la casser. La salivation est quelquefois si abondante , que ces animaux meurent en peu de jours par cet épuisement. La fièvre , dans quelques-uns , est très-véhémence ; il leur vient des transports au cerveau qui les

*la Maladie du Bétail.* 13

les portent quelquefois à se précipiter dans les rivières, & s'y noyer. La diarrhée leur survient aussi, & la dissenterie, qui emporte une partie de ces animaux. Enfin, le dedans de leur corps se couvre de pustules & d'hydatides; leurs visceres se gangrenent, & l'on trouve plusieurs de leurs cadavres dans cet état. La plus grande partie de ces bêtes meurent entre le cinquième & le septième jour, c'est-à-dire, dans le tems de l'éruption des pustules, ou un peu après, & on leur trouve entre chair & cuir des boutons semblables à une petite vérole avortée. Voilà l'idée que les Auteurs nous donnent de cette maladie, & les symptômes qui l'accompagnent. Entrons dans le détail des rapports qu'elle a avec la petite vérole.

Lorsque les bœufs tombent malades, il leur prend un frisson & un tremblement très-considérable; enforte que l'on a peine à les réchauffer; leur poil en devient tout hérissé; ils ont les oreilles froides; l'on

l'on s'apperçoit qu'il leur vient au-de-  
dans une chaleur très-acre & très-for-  
te , enforte que la racine de leurs  
cornes est très-échauffée , pendant  
que les extrémités des oreilles sont  
froides. Une chaleur violente se ré-  
pand ensuite dans tous leurs corps ,  
avec une espèce d'acreté que l'on sent  
au toucher. Tout cela est accom-  
pagné d'un poulx fréquent. Ces symp-  
tômes indiquent une grande fièvre ,  
laquelle commence à divers égards ,  
de la même maniere lorsque les  
hommes sont attaqués de la petite  
vérole , & sur-tout lorsqu'elle doit  
devenir fâcheuse , & accompagnée  
de quelque malignité. Cette fièvre ,  
dans les hommes , est suivie de maux  
de tête & de douleurs dans les reins.  
Il y a lieu de conjecturer qu'il en  
est de même dans ces animaux : ils  
ont l'œil abattu , la tête basse &  
pesante , un battement de flancs , &  
de grandes inquiétudes , ce qui in-  
dique assez les douleurs qu'ils sen-  
tent , & à la tête , & dans les autres  
parties du corps.

Lors

Lorsqu'une personne tombe malade de la petite vérole , quoique les pustules ne se montrent pas d'abord , deux accidens fort ordinaires à cette maladie , sans compter la fièvre continue , & les autres , décrits par les Auteurs , font présumer que c'est bien ce même mal. L'un est , que ces malades ont les yeux chargés , pesans & abattus ; l'autre , qu'ils ont une espèce d'assoupissement , qui approche en quelques-uns , de la léthargie : ce qui arrive sur-tout , lorsque la fièvre est forte & violente. L'on remarque quelque chose de semblable dans les bœufs attaqués de la même maladie ; ils ont les yeux abattus , troubles , larmoyans & chargés , & il leur vient un assoupissement comme léthargique.

Nous ne parlons pas des transports au cerveau , qui surviennent quelquefois aux malades qui ont la petite vérole , & que l'on remarque aussi dans les bestiaux , ce rapport n'indiquant que la violence de la fièvre , & ne caractérisant point la maladie.

Nous

Nous avons dit que les bœufs qui sont attaqués, ont la tête basse, & pesante; mais Monsieur *Jean-Baptiste Mazini*, Médecin de Brescia a remarqué que quelques-uns tiennent la tête fort élevée, & fort droite; enforte que l'on est obligé de la leur baisser, afin qu'ils n'avalent pas la salive qui leur sort alors en abondance. Il y a lieu de conjecturer que dans ces bœufs, dont Monsieur Mazini parle, les muscles du cou & de la tête sont dans une espèce de convulsion, qui leur tient la tête droite; car autrement, l'accablement où ils se trouvent doit naturellement la leur faire tenir panchée. Il arrive aussi fort souvent aux enfans qui ont la petite vérole, un peu avant qu'elle sorte, d'avoir des mouvemens convulsifs.

Dans les hommes, ou enfans; qui ont la petite vérole, la diarrhée peut arriver en deux tems différens; sçavoir, dans le commencement de la maladie, avant l'éruption des pustules, ou bien dans la suite de la  
petite

petite vérole. Au premier cas, la diarrhée passe quelquefois d'elle-même au bout d'un ou de deux jours, sçavoir, lorsque la fermentation du sang se fait à propos, & que la matière est bien poussée à la circonférence du corps. Mais lorsqu'elle dure jusques à la fin, & que par la diversion qu'elle fait, elle trouble l'évacuation que la nature procure par la peau, elle est fort dangereuse. Aussi la plupart des praticiens ont-ils grand soin de ne pas exciter le dévoyement, ou de l'arrêter doucement lorsqu'il arrive. Mais ordinairement le malade est ressermé pendant le cours de la petite vérole.

Dans la maladie des bœufs, la diarrhée arrive aussi quelquefois dès le commencement, & leur fait rendre des excréments d'une très-grande puanteur. Elle dégenere même en dissenterie, par l'acrimonie du venin qui est porté dans les boyaux. Monsieur *Guillo*, Professeur en Médecine à Besançon, remarque que  
de

de toutes les bêtes malades qu'il a vûes, la plûpart ont été attaquées de la diffenterie, soit que cela soit venu naturellement, soit que les remedes chauds, & les purgatifs violens que l'on a employés, y ayent contribué. Mais il y a eu aussi des bœufs qui ont été si resserrés dans le commencement de leur maladie, que l'on a été obligé de leur tirer la fiente du ventre; & comme la diarrhée est très-aisément excitée dans cette maladie, à cette astriction du ventre succedoit le dévoyement. Peut-être par les remedes laxatifs que l'on employe pour guérir le premier mal, fait-on naître le second, qui produit des effets plus funestes.

Dans la petite vérole, dite *confluente*, il survient, environ le tems de l'éruption, une salivation très-considérable, qui ne cede presque en rien à celle que l'on excite par le Mercure. On a grand soin d'entretenir cette salivation, qui est une espèce de seconde décharge qu'ex-  
cite

cite la nature , & qui est si nécessaire , que le malade est bien-tôt suffoqué , lorsqu'elle vient à cesser avant le tems. Le même accident arrive aux bœufs , d'une manière si remarquable , que tous les Auteurs conviennent en ce point. Il sort à ces bêtes par le nez , par les angles des yeux , & par la gueule , une humeur visqueuse , épaisse & puante , qui s'écoule en abondance. Si cette espèce de bave est retenue par quelque accident , cela est suivi , comme dans la petite vérole , de toux , & de difficulté de respirer ; le larynx se bouche insensiblement , & l'animal périt par l'oppression & la suffocation , comme le remarque Monsieur *Hermant* , Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

La salivation que produit la petite vérole , arrive ordinairement aux personnes adultes , parce que leur peau étant plus serrée , & donnant plus difficilement passage à la matière qui y est portée , la nature a plus besoin de cette nouvelle décharge

charge que dans les enfans. Mais le cuir des bœufs & des vaches étant extrêmement dur & ferré, cette évacuation doit être d'autant plus nécessaire. Aussi se fait-elle, non-seulement par le dedans du palet, comme aux hommes, mais encore par les angles des yeux, & par les na-zeaux.

L'on distingue dans la petite vérole, le tems avant l'éruption, & le tems de l'éruption des pustules. Elles se montrent ordinairement le troisième ou quatrième jour de la fièvre, quelquefois dès le second, mais rarement attendent-elles le cinquième jour. Dans cette maladie des bœufs, il leur sort aussi des pustules, que Messieurs Ramazzini, Herment & Drouin, & quelques autres Auteurs disent ressembler aux boutons de la petite vérole. Ces pustules augmentent insensiblement, vident ensuite une matière séreuse & corrosive, & se changent enfin en gales, lesquelles tombent avec le poil. En général, elles imitent le cours  
de

de celles de la petite vérole. Suivant Monsieur Ramazzini, elles ne paroissent que vers le cinquième ou sixième jour. Cette diversité du tems de l'éruption est peu considérable, & peut venir, ou de la dureté de la peau des bœufs, qui fait de la résistance à l'éruption, ou de la différence qui se trouve entre la constitution du sang des bœufs, & celle du sang des hommes. Le sang des hommes étant plus vif, n'a pas besoin d'une si longue fermentation pour séparer les matieres varioliques; mais le sang des bœufs étant plus lent & plus épais, il est nécessaire qu'il se prépare pendant un plus long-tems, pour précipiter par conséquent plus tard les matieres dont la nature procure l'évacuation. On peut aussi conjecturer par la maniere dont s'exprime Monsieur Herment, que ces pustules paroissent quelquefois avant le cinquième jour. Monsieur Guillo semble insinuer que les gales dont il parle, viennent à quelques-uns avant ce tems-là. C'est  
une

une variété que l'on remarque aussi dans la petite vérole, comme on l'a dit ci-dessus ; car les pustules sortent tantôt au second, tantôt au troisième jour.

Nous trouvons encore un rapport très-considerable dans la maniere dont sortent ces pustules. Dans la petite vérole confluente, la fièvre ayant été forte & violente, on s'apperçoit dès le second ou troisième jour que la peau s'enfle par tout le corps, mais sur-tout au visage ; & quand on la considere avec attention, on voit une infinité de petites pustules, pour ainsi dire, en naissance, & comme de petits grains de millet, lesquelles sont encore, en quelque façon, cachées par la cuticule ; pour peu qu'elles s'élevent encore davantage, la peau ressemble à une peau de chagrin ; ensuite ces petits boutons s'élevent, grossissent & meurissent. Il arrive de même, suivant Monsieur Herment, qu'après les premiers symptômes de la maladie des bestiaux ; sçavoir, chaleur excessive,

ve , mouvement violent , altération , battement de flancs , la peau s'enfle par tout le corps , se couvre de petits boutons , qui la font ressembler à une peau de gros chagrin ; ces pustules croissent insensiblement , meurissent & suppurent. On peut conclure de-là que l'éruption des pustules se fait d'une manière assez semblable dans l'une & l'autre maladie.

Les autres disent en général , que le corps de ces bêtes se couvre de pustules semblables à celles de la petite vérole : mais nous avons appris d'une personne d'honneur & de confiance , qui , étant en Bourgogne , s'est instruite sur ce sujet ; nous avons appris , dis-je , que les pustules viennent particulièrement à la tête & au cou de ces animaux. C'est un caractère propre à la petite vérole , & connu de tous les praticiens , que les pustules qui viennent au visage , sont les plus dignes de l'attention du Médecin ; que c'est par elles qu'il juge du succès de la maladie , & que c'est la

tête qui ordinairement est la plus couverte de ces boutons, les autres parties du corps en étant beaucoup moins chargées : rapport entre ces deux maladies qui est très-singulier, & très-digne de la réflexion du Lecteur.

Pour faire mieux entendre les autres rapports que nous avons établis entre ces deux maladies, & que la différence que l'on peut trouver entre elles, vient à divers égards de la différente constitution des hommes & des bœufs, il est à propos de dire ici en peu de mots ce que c'est que la petite vérole, de quelle manière elle pousse dans les hommes, & quels sont les principaux accidens qui l'accompagnent.

La petite vérole vient d'un levain, qui, étant mêlé dans notre sang, le fait fermenter. Par cette ébullition, les humeurs nuisibles à notre corps sont précipitées & portées à la circonférence, sous la forme de pustules, ou de petits abcès, lesquels meurissent insensiblement, & vident une espèce de pus ou de  
matiere

matiere vérolique , dont notre corps est par ce moyen délivré. Lorsque toute cette matiere est bien portée dans la peau , que les pustules meurissent , suppurent , & se vident comme il le faut , la petite vérole est sans danger , & finit par cette voye. Que si la matiere vérolique est en telle abondance qu'elle ne puisse être toute portée à la peau , la salivation est une autre voye que la nature employe , comme par supplément , laquelle vuidant suffisamment le surplus de l'humeur vérolique , & ne s'arrêtant qu'après avoir entierement déchargé ce surplus , délivre heureusement la nature de ce qui l'incommodeoit. Ce sont là les deux voyes que la nature employe le plus ordinairement ; mais quelquefois , & sur-tout dans les enfans , elle se décharge encore par le dévoyement.

De toutes ces décharges , celle qui se fait sur la peau est la plus commode & la plus heureuse ; car la matiere y ayant une fois abordé , suppure & se vuide à loisir , pour-

vû qu'il ne survienne aucun obstacle, ni du dehors, ni du dedans. Mais, dans la salivation, il faut que l'humeur, qui est encore contenue dans le sang, y suppure, pour ainsi dire, & s'y épaisse; & ainsi elle parvient quelquefois à un tel degré de viscosité, qu'elle ne peut plus couler qu'avec peine, qu'elle se bouche les passages que les glandes lui fournissoient, & que par conséquent elle s'arrête dans le corps, & y produit la difficulté de respirer, & les autres accidens dont nous parlerons dans la suite. La décharge que la nature procure à l'humeur vérolique par la diarrhée, est encore fort dangereuse; car cette matière étant acre & corrosive, si elle se jette sur les intestins, elle en ronge bientôt les glandes & les vaisseaux, & excite le plus souvent une diarrhée ou une dissenterie fâcheuse, & même mortelle.

Lorsque la matière vérolique ne peut pas se décharger suffisamment sur la peau, & qu'elle ne se procure ailleurs aucune éruption,

ou

ou du moins aucune éruption assez abondante, elle se dépose sur les parties sous diverses formes. Si elle est si abondante, par exemple, qu'après avoir couvert le corps comme une croûte, & s'être ainsi fermé les passages; ou que la peau soit si ferme, si sèche & si dure, comme dans les adultes & les vieillards, qu'elle ne la pénètre qu'avec peine; alors cette matière se rabat au-dedans, & pousse ses pustules sur les poulmons, les intestins & les autres viscères, comme on l'a vû dans la dissection des personnes mortes de la petite vérole. Ces pustules sont remplies d'une sérosité fort acre, qui ronge les viscères, en détruit le tissu, & leur cause des accidens mortels; ou si la matière vérolique demeure dans le sang, en tout ou en partie, elle le dissout & le fond si bien, qu'il n'a plus de consistance, & s'échappe de tous côtés, & par tous les couloirs: ainsi le sang s'écoulera par le nez, par les urines, & par les selles; causera une inflammation de poitrine, & formera sur la

peau des tâches de pourpre. Il n'est pas besoin de prouver tous ces faits ; ils sont assez connus aux praticiens. Appliquons présentement ce que nous venons de dire à notre sujet , & voyons si dans les bœufs malades la matiere morbifique produit les mêmes effets.

Monfieur *Antoine - Marie Borromée* , dans une Lettre qu'il a écrite fur cette matiere à Monfieur *Lancifè* , premier Médecin du Pape , a remarqué que tous les bœufs ou vaches qui ont été guéris de cette maladie , ont eu la peau couverte de plusieurs pustules , lesquelles verfoient une humeur gluante & fanguinolente. Monfieur *Ramazzini* dit de même , qu'aucun de ces animaux n'a été rétabli , à qui il ne foit venu de ces pustules ; que la liqueur qu'elles contenoient étoit crasse & foetide , & que ceux qui ont été ainsi guéris , n'ont point souffert de récidive. Les Auteurs François que nous avons consultés difent la même chose. Monfieur *Drouin* rapporte que les bœufs qui ont recouvré la fanté , ont eu  
la

la peau couverte de gales , lesquelles font tombées avec le poil. Monsieur Guillo confirme cette observation ; mais Monsieur Herment va plus loin : il nous décrit l'éruption de ces pustules & leur suppuration , & fait particulièrement sentir qu'il y a à cet égard une grande ressemblance de cette maladie avec la petite vérole. La peau s'enfle d'abord , & se couvre de petits boutons , en forme de gros chagrin ; ces boutons s'augmentent ensuite , & il faut uniquement , dit-il , s'appliquer à les entretenir. On peut se flatter d'un heureux succès , lorsqu'ils suppurent & qu'ils rendent une matière très-puante , qui devient en gales , &c. Une personne de confiance nous a confirmé , par rapport aux bestiaux malades en Bourgogne , que les pustules dont nous parlons font un symptôme général , & qui arrive presque à tous ces animaux.

Il suit de-là que dans cette maladie des bœufs , pour procurer l'é-

ruption de la matiere morbifique ; la nature affecte constamment de suivre la même voye que dans la petite vérole ; & que lorsque cette voye manque , toutes les autres éruptions sont presque toujours inutiles : elles le sont même toujours , suivant nos Auteurs.

L'évacuation de la matiere morbifique sur la peau , est également nécessaire & indispensable dans la maladie des bœufs & dans la petite vérole. Mais il y a une différence entre ces deux maladies ; c'est que dans la dernière l'éruption des pustules se fait presque toujours , & que les malades meurent rarement environ le tems de l'éruption , ou peu après ; & quand la petite vérole est mortelle , la mort arrive ordinairement plusieurs jours après la sortie des pustules , & quand elles veulent se sécher. Nous disons ordinairement , car quelquefois le malade meurt peu de tems après l'éruption. Dans cette maladie du bétail il arrive tout le contraire. La plus grande partie  
des

des bœufs meurent entre le cinquième & le septième jour , c'est-à-dire , dans le tems de l'éruption des pustules , ou un peu après. Voyons si le différent tissu de leur peau ne peut point être la cause de cette diversité.

La peau des bœufs est composée de fibres très - compactes , mais situées entre elles de telle maniere , qu'elles permettent qu'il se fasse par-là une grande transpiration , souvent suivie de sueurs très - abondantes. Mais s'il se présente une matiere plus grossiere que celle de la sueur , une humeur visqueuse , qui ne trouve pas les passages assez ouverts , elle ne peut fléchir les fibres de la peau pour en dilater les pores , tant parce que ces fibres ont une certaine dureté & une certaine roideur , que parce qu'elles sont retenues par les poils , dont les racines traversent tout le tissu de la peau , & tiennent ses fibres liées les unes aux autres. Il n'en est pas de même de la peau de l'homme , & sur-tout des enfans ; car leurs fibres étant molles & flexibles , &

n'ayant presque aucuns poils qui les lient les unes aux autres , elles sont facilement fléchies par la matiere grossiere qui se présente pour fortir , & les pores de la peau se dilatent sans beaucoup de peine.

Que l'on nous accorde , pour un moment , que la maladie des bœufs est une espèce de petite vérole , & que l'on réfléchisse sur cette différence du tissu de la peau des hommes & des bœufs , la matiere vérolique étant une humeur grossiere & visqueuse , se fera beaucoup plus aisément un passage dans la peau des hommes , que dans celle des bœufs. Aussi l'éruption des pustules dans la petite vérole des hommes , est-elle sujette à peu d'accidens ; au lieu que dans la maladie des bœufs , l'éruption des pustules se fait avec tant de peine , que les bêtes malades sont la plûpart emportées environ ce tems-là , ou peu après. Que la matiere vérolique soit ordinairement grossiere & visqueuse , nous croyons que l'on n'en doute pas ; & l'on en sera persuadé

fj

si l'on fait réflexion à l'humeur qui sort aux malades par la salivation. Il paroît aussi que l'humeur que la nature évacue dans les bœufs , est de même nature ; car la matière qui sort de leurs pustules , est , suivant le témoignage de nos Auteurs , crasse , gluante & fœtide , de même que l'humeur qui sort par leur gueule & leurs nazeaux : rapport entre ces deux maladies que l'on ne doit pas obmettre.

L'évacuation par les pustules est une voye que la nature tente dans ces animaux : le plus souvent elle réussit en partie , & il s'éleve en effet au dehors des pustules remplies de matière morbifique : mais il arrive aussi quelquefois que les obstacles que forme le tissu de la peau à cette éruption , empêchent absolument cette sortie des pustules ; & alors , suivant Monsieur Herment , en disséquant ces animaux , l'on trouve entre chair & cuir des petits boutons semblables à ceux d'une petite vérole avortée.

Voyons à présent si l'humeur , étant

B 6 retenue

retenue au dedans par les obstacles dont nous avons parlé, produit les mêmes accidens que l'humeur vérolique cause dans ce cas dans les hommes, & que nous avons remarqué ci-dessus. Cette humeur dans les animaux trouvant donc ces passages entierement fermés, ou ne les pénétrant qu'avec peine, se décharge par les couloirs des yeux, des nazeaux & du palet, en forme de bave épaisse & gluante; & comme cette humeur s'épaissit tous les jours davantage, & que ces passages ne peuvent pas suffire à la quantité qui s'y porte, ni suppléer entierement au défaut des pustules, cette humeur s'arrête & suffoque enfin l'animal. Une autre partie de cette humeur se jette sur les intestins; & comme elle a une qualité très-acre & corrosive, elle ronge & détruit leurs glandes & leurs vaisseaux, & cause une dysenterie très-difficile à guérir, & ordinairement mortelle. D'ailleurs, ces deux dernieres décharges peuvent bien suppléer en partie à l'évacuation que procure la nature par la peau,

mais

mais non pas entièrement. Ainsi , encore même que la salivation & la diarrhée fissent une évacuation considérable de la matiere morbifique , & sans accidens ; cependant les pustules ne s'avancant point , la bête malade n'en feroit point soulagée , comme on le peut conclure de ce qu'aucune d'entre elles n'a été rétablie sans l'éruption des pustules. De même que dans la petite vérole , la salivation auroit beau être en bon état , si les pustules ne s'augmentent & ne suppurent pas comme il faut , le malade ne se tire pas du danger.

L'humeur vérolique qui ne peut passer ni par la peau , ni par la salivation , produit dans la maladie des bœufs , les mêmes symptômes que nous avons remarqué qu'elle produit dans la petite vérole. Par son acreté , elle détruit le tissu & la consistance du sang & le fond de telle maniere , qu'il s'échappe par tous les couloirs qui se présentent. Les selles , comme on l'a dit ,

dit, deviennent sanglantes, & même, suivant Monsieur Guillo, il n'en sort quelquefois que du sang pur & sans mélange. Monsieur *Fantastus*, Médecin de Vérone, dit la même chose des urines. Le sang s'échappe même par les angles des yeux, comme le remarquent Messieurs Herment & Borromée. Voilà les symptômes du dehors. Au dedans, comme on l'a reconnu par les ouvertures des cadavres, les visceres sont gangrenées, la poitrine a plusieurs marques d'inflammation, & l'on voit en divers lieux des taches pourprées & livides; & pour achever d'établir le rapport qu'il y a entre ces effets, & ceux de la petite vérole, la nature pousse au dedans sur les poulmons, & ailleurs, les pustules qu'elle n'a pû pousser au dehors. Tous ces accidens se remarquent dans les personnes mortes de la petite vérole, comme on pourroit le prouver par diverses observations, si cela n'étoit pas connu de tous les Médecins. Dans la petite vérole, les pustules n'attaquent

quent pas seulement les parties extérieures de la peau , mais il arrive souvent , & sur-tout quand la matiere est abondante , que les parties intérieures de la bouche & le gosier en sont couverts ; & même ces pustules sont quelquefois si corrosives , qu'elles ont emporté la langue à quelques enfans , comme on le peut voir dans la Dissertation de Monsieur Drelincourt sur cette maladie , & dans les Miscellanea curiosa , ( décad. 2. ) Les pustules sont aussi , en quelques-uns , si abondantes dans le gosier , qu'elles suffoquent le malade. Dans cette maladie des bœufs , il arrive encore que leur palet , leur langue & leur gosier sont si remplis de pustules , & le suc qu'elles contiennent est si acre , que l'on prétend que leur langue s'écorche & se fend de toutes parts ; & lorsque les glaires qui leur sortent par la gueule , s'arrêtent , ils sont suffoqués. Nous pouvons ajouter que , de même que dans la petite vérole , les pustules rongent

gent la peau, & laissent des petites fosses en divers endroits ; les humeurs contenues dans les pustules des bœufs, rongent si bien la peau, qu'elles font tomber les poils, quoique leurs racines soyent fort profondes.

Quoique ce symptôme établisse un nouveau rapport entre ces deux maladies, il est bon cependant de remarquer deux choses ; l'une, que dans la petite vérole, les pustules de la langue & de la gorge, sortent à peu près dans le même tems que les pustules du visage & de la poitrine ; au lieu qu'il semble par la lecture de nos Auteurs, que dans les bœufs malades, ces pustules sortent de très-bonne heure, & presque dès le commencement de la maladie. La salivation ne vient encore dans la petite vérole, que quelques jours après l'éruption des pustules, & dans le tems qu'elles commencent à mûrir & à suppurer. Mais dans la maladie des bœufs dont nous parlons ici, ce symptôme vient aussi presque dans le

*la Maladie du Bétail.* 41

le commencement. Voilà deux caractères par lesquels cette maladie des bœufs se distingue de la petite vérole des hommes. Ne pourroit-on point rendre raison de cette diversité, par la différence de la peau des hommes & des bœufs? Ceux-ci ayant la peau d'un tissu fort serré, ce qu'il y a dans le sang de matiere morbifique prête à sortir, trouvant les fibres du gosier & du palet moins serrées, & les glandes plus relachées, se jette d'abord de ce côté-là; au lieu que dans les hommes, la peau du corps étant plus ouverte, la matiere vérolique ayant cette issue, ne se jette sur la gorge, en forme de salivation, que lorsque les pustules étant formées sur la peau, en rendent la transpiration plus difficile.

Il n'est pas nécessaire de nous arrêter sur quelques autres observations que l'on a faites dans l'ouverture des bœufs morts de la maladie. Par exemple, que le foye s'est trouvé scirrheux, la vésicule du fiel extrêmement grossie, la liqueur con-

tenue

tenue au dedans, brûlée comme du marc de café, & de grandes hydatides ou vessies pleines de vent, & d'une odeur insupportable. Tous ces symptômes peuvent être aisément produits par l'humeur morbifique, qui, étant retenue au-dedans du corps, se dépose en divers lieux. Mais il faut, avant que d'aller plus avant, faire deux remarques très-importantes.

Monfieur Ramazzini croit que le venin de cette maladie coaguloit le fang, & prétend le prouver par une expérience; c'est que les bœufs malades, qui ont été tués dans cet état, ont rendu très-peu de fang: cette liqueur étant fans doute trop coagulée pour pouvoir couler. Monfieur Michelot, Médecin d'Arco, est de ce sentiment, & Monfieur Guillo le confirme; il assure qu'il est arrivé, que lorsque l'on a voulu saigner quelques-uns de ces bœufs, la veine étant ouverte, il n'est pas sorti une goutte de fang. Cependant d'autres disent que ce venin est un dissolvant fort acré, qui fond entierement le fang.

fang. Monsieur Fantastus justifie cette pensée par les urines sanglantes, & parce qu'ayant dissequé quelques animaux morts de cette maladie, il a trouvé le cœur vuide de sang, & n'a vû aucun grumeau de sang coagulé. Mais Monsieur Herment concilie ces faits, en disant que le sang que l'on tire dans le commencement, est coagulé, & que celui que l'on tire dans la suite, n'a point de consistance. En effet, suivant nos principes, le sang ne se dissout dans ces animaux, que lorsque la matiere morbifique étant prête à sortir, & ne trouvant pas d'issue par la peau, agit sur le sang, & par sa qualité acre & corrosive, en détruit la consistance. C'est ce qui arrive dans les petites véroles qui rentrent au-dedans; avec cette différence que le sang que l'on tire aux hommes au commencement de cette maladie, sort assez facilement, & n'est point si coagulé, que l'est, suivant Monsieur Guillo, celui que l'on tire aux bœufs dans le même tems. On peut rejeter cette diversité sur la lenteur & l'épaisseur

l'épaisseur (a) naturelle du sang des bœufs, qui devient considérable, pour peu qu'elle soit augmentée par quelque venin coagulant ; au lieu que le sang des hommes étant plus vif, & n'étant pas plein de fibres, comme celui des bœufs, le même venin ne produit pas sur cette liqueur un effet si sensible. D'ailleurs, le sang est ordinairement coagulé dans le frisson que l'on a au commencement des fièvres, & l'on a de la peine alors à le tirer, comme l'expérience l'a fait voir assez souvent. Ne pourroit-il point être que, lorsque

(a) On remarque que l'on a fait quelquefois des expériences de certains remèdes astringens, lesquels ont arrêté le sang dans les animaux, & n'ont pu l'arrêter dans les hommes ; ce qui prouve que le sang des hommes est plus fluide & plus vif que celui de quelques animaux. La seule inspection du sang des bœufs, & de celui des hommes, fait voir que celui-là est de beaucoup plus épais.

que l'on a ouvert la veine aux bœufs, sans en tirer aucune goutte de sang, cette ouverture a été faite dans le tems du frisson, auquel le sang ne circule qu'avec beaucoup de lenteur?

Monfieur Ramazzini assure que dans tous les bœufs morts de cette maladie, l'on a trouvé dans le premier estomach, que l'on appelle en François *le Psautier*, un corps d'une masse & d'une dureté considérable, à peu près comme de la chaux, & fortement attaché aux parois de ce ventricule. Et Monfieur Drouin dit, que dans presque tous ceux qu'il a ouverts, il a remarqué que cette même partie étoit d'une si grande dureté, qu'on avoit peine à ouvrir ses tuniques avec une hache.

La différence qui se trouve entre ces deux observations est peu considérable, & peut s'être rencontrée dans les cadavres que ces Messieurs ont ouverts. Il s'agit de sçavoir si ce corps ou cette dureté s'est formée avant la maladie, & si elle en est la cause, ou si c'est la maladie même  
qui

46 *Réflexions sur*

qui l'a produit. Monsieur Ramazzini embrasse le premier sentiment, & ne sçauroit croire qu'un corps de cette nature ait été engendré dans le court espace de cette maladie. Monsieur Drouin, au contraire, croit que ce ventricule a pû s'être desséché par la violence de la fièvre. Nous ajouterons à cela qu'il est assez vraisemblable que les sels, ou les humeurs morbifiques qui sont dans le sang, se déposant dans le ventricule, ont desséché les parois de ce viscere dans la plûpart de ces animaux; & que lorsqu'il s'est rencontré au-dedans une quantité de sucs, qui sont destinés à ramolir les alimens, ces sucs ont été figés par les mêmes sels, & pour ainsi dire, pétrifiés.

Ce qui nous porte à embrasser cette pensée comme la plus vraisemblable, c'est 1°. Qu'il semble que ce corps, ou cette dureté du ventricule est un accident nouveau, & survenu après le commencement de la maladie. Les bœufs qui paroissent extérieurement les plus sains, & avoir très-bon appétit, tombent subitement

ment dans la maladie. Le ventricule exerce donc ses fonctions jusques à ce tems-là ; ce qui ne pourroit se faire si ses parois avoient acquis dès auparavant la dureté dont parle Monsieur Drouin ; elles n'auroient pû se mettre en mouvement , ni s'appliquer aux alimens pour les battre & les diviser ; & dès le tems que cette dureté auroit commencé , on en auroit apperçu quelque marque par le défaut d'appétit. Le corps dont parle Monsieur Ramazzini, ne pouvoit non plus se former , sans détruire l'ouvrage de la digestion.

2°. L'existence des sels dont je parle , se prouve par l'observation de Monsieur Borromée. C'est qu'ayant tiré du sang de l'oreille d'un bœuf malade , & ce sang s'étant coagulé , il s'en étoit séparé des parties luisantes , faites en forme d'étoiles , qu'il croit être des sels unis les uns aux autres , & qui sont très-capables de produire l'effet dont nous parlons.

3°. Enfin, on remarque que l'humour

meur que forme la petite vérole ; & qu'elle vuide par les pustules , se réduit quelquefois en une espèce de plâtre fort dur ; ce que quelques-uns des Membres de notre Société assurent avoir vû diverses fois. D'ailleurs , les tumeurs qui viennent à l'occasion de la petite vérole , sont pour l'ordinaire extrêmement dures. Comme donc l'humeur ou le venin de la maladie des bœufs , a vraisemblablement un grand rapport avec le levain de la petite vérole , il paroît probable que cette humeur étant déposée sur le psautier , a formé cette espèce de pétrification.

Nous avons trouvé jusques ici un si grand nombre de rapports entre la maladie des bœufs , & la petite vérole des hommes , & des caracteres si ressemblans , que l'on peut avec beaucoup de vraisemblance considérer cette maladie comme une petite vérole , qui le plus souvent ne pouvant pousser en dehors qu'avec grande peine , à cause de la dureté de la peau , est très-dangereuse. Les

se.

*la Maladie du Bétail.* 49

Symptômes fâcheux qui l'accompagnent, montrent que le levain de cette maladie est très-malin; en sorte que, s'il nous est permis d'appeler cette maladie une petite vérole, nous la nommerons maligne. Les ravages qu'elle a fait dans les lieux où elle a été, & la rapidité avec laquelle elle se communique, nous obligent à dire que c'est une petite vérole maligne & pestilentielle. De cette manière, nous concilierons les divers noms que les Auteurs lui ont donnés, les uns de petite vérole, & les autres de fièvre maligne & pestilentielle. Quelques-uns considérant que cette maladie emporte plus de bêtes qu'il n'en réchappe, l'ont appelée, dans ce sens, une peste, comme le fait Monsieur Guillo; & en effet, l'on peut dire que, soit parce que la structure du cuir de ces animaux ne permet pas l'éruption de la matière morbifique, soit parce que le levain de cette maladie agit sur leur corps avec beaucoup de promptitude, nous pouvons dire que cette espèce de pe-

tite vérole est la peste des bestiaux ; comme la petite vérole confluente est appelée par quelques-uns , la peste des enfans.

Mais , si par le mot de *peste* on entend cette maladie des hommes , qui est proprement appelée de ce nom , je ne sçai sur quel fondement on pourroit embrasser ce sentiment , ni quels rapports suffisans on trouvera entre cette maladie & la peste , pour l'appuyer : car l'accablement , la fièvre , & la difficulté de respirer , sont des symptômes qui seuls ne déterminent pas la nature de la peste ; il faut pour cela qu'ils soient joints avec les caractères essentiels , ou du moins les plus ordinaires de la peste. Tels sont les *bubons* , les *charbons* , & les *taches de pourpre* sur la peau. Mais aucun des Auteurs que l'on a consultés , ne posent ces symptômes dans cette maladie. D'ailleurs , la contagion , la mortalité , & les autres accidens funestes de cette maladie des bestiaux , prouvent bien que c'est une maladie maligne , & , si l'on veut , pestilentielle ; mais non pas que ce  
soit

*la Maladie du Bétail.* 51

soit la *peste* que l'on nomme ainsi proprement parmi les hommes. Outre cela, il faut remarquer qu'un caractère qui est presque essentiel & distinctif de la peste, c'est qu'elle ne pousse jamais de pustules semblables à celles de la petite vérole; mais seulement des bubons, charbons & exantheses. Il est bien vrai que quelquefois, dans la peste, ces exantheses s'élevent tant soit peu, mais ils sont secs & ne suppurent point; ce qui les distingue parfaitement des pustules de la petite vérole. Il y a donc lieu de croire que cette maladie n'est pas celle que l'on appelle peste parmi les hommes, quoique parmi les bœufs elle produise d'aussi funestes effets.

Nous avons cherché avec quelle maladie connue, celle des bœufs peut avoir rapport, afin que cette connoissance nous conduise à la méthode que l'on doit observer pour la guérir. Puis donc que, par une grande quantité de caractères que nous avons rassemblés, il nous a paru jusqu'ici qu'entre les maladies des

hommes , il n'y en a aucune à qui elle ressemble tant qu'à la petite vérole , il semble qu'on ne peut mieux faire , que de se proposer les mêmes indications , & d'examiner comment on pourra les remplir , la différente constitution des hommes & des bœufs devant , sans doute , causer quelque variété dans cette occasion. Que s'il y a quelques personnes qui se fassent un scrupule d'appeler cette maladie une petite vérole , nous ne voulons pas disputer avec eux sur ce mot , & nous le leur abandonnerons sans peine. Mais nous les prions de considérer que , dans cette maladie , il y a premièrement une fermentation dans le sang , ou une fièvre qui dure quatre ou cinq jours ; qu'au bout de ce tems-là , ou peu auparavant , il se fait une séparation de l'humeur morbifique , laquelle est portée à la peau , en forme de pustules semblables à celles de la petite vérole ; & en troisième lieu , que ceux d'entre ces animaux , auxquels ces pustules sortent & viennent à une parfaite suppuration ,

tion, guérissent, & que les autres meurent tous, suivant les Auteurs que nous avons cités. Voilà trois faits qui résultent évidemment des différentes narrations que nous avons vûes, & qui suffisent pour fonder les indications que nous proposerons, quelque nom que l'on veuille donner à cette maladie. C'est aussi ce qui nous autorisera à éclaircir de tems en tems notre méthode, par la comparaison que nous en ferons avec celle que l'on suit dans la petite vérole, & par le succès que l'on a dans la cure de cette même maladie.

Les indications qui me paroissent suivre naturellement de l'idée que nous nous sommes faite de la maladie des bœufs, sont, premierement, de diminuer la quantité de matiere morbifique qui se sépare par la fermentation : en second lieu, de vuidier cette matiere par les voyes les plus commodes & les plus sûres. Il seroit à souhaiter que nous pussions remplir une autre indication, sçavoir, d'absorber & de détruire

truire le levain qui produit cette maladie ; mais il faudroit pour cela trouver un spécifique qui fût opposé à ce levain ; & c'est ce qui est très-difficile. L'on n'a dans la Médecine qu'un très-petit nombre de ces spécifiques , & ils n'ont été trouvés qu'après une très-longue recherche. Le quinquina ne nous est venu qu'au bout de près de six mille ans , & à peine pourroit-on espérer que nous soyons jamais assez heureux pour en trouver , de nos jours , pour la petite vérole. Nous ne devons donc pas compter sur les spécifiques dans cette occasion , & nous sommes obligés d'abandonner notre troisième indication , pour tourner nos vûes vers les deux autres , ou du moins à nous en tenir à un petit nombre des spécifiques qu'on a accoutumé d'employer contre les maladies malignes & contagieuses en général , avec cette précaution que ces remèdes ne soient point trop échauffans ; & cela par les raisons que nous dirons ci-après.

Premierement , nous difons qu'il faut diminuer la quantité de matière vérolique. En effet , les bœufs ayant le cuir trop dur , pour permettre le paffage à cette matière , lorsqu'elle fera abondante , elle fe rabattra , comme nous avons dit , fur les parties intérieures & fur le fang , & y caufera des accidens mortels ; au lieu que fi nous en diminuons la quantité , le peu d'humour qui fe fera formée , trouvera des paffages dans les lieux de la peau les plus tendres & les plus faciles à pénétrer. Au pis aller , fi elle ne peut fortir , & qu'elle rentre au-dedans , elle ne caufera pas autant de ravage que fi elle étoit en grande abondance , & l'on pourra plus aifément corriger fa malignité , & la faire évacuer par d'autres voyes. Cette quantité de matière vérolique eft ce qui caufe la mort des hommes , ou des enfans , attaqués de la petite vérole : car la peau en étant couverte comme d'une croûte , la matière qui y eft pouffée continuellement ne pouvant transpirer ,

pirer , rentre au - dedans , détruit le tissu du sang , & les forces qui sont nécessaires pour soutenir les pustules , les élever & les faire suppurer.

Ce qui fait fermenter le sang ; n'est ordinairement qu'une petite quantité de levain , de même qu'un peu de levain fait fermenter une quantité de pâte assez considérable. Par cette fermentation , toute la pâte s'aigrit , & se change , pour ainsi dire , en levain ; de sorte que , si l'on veut en diminuer l'aigreur , il faut trouver un moyen d'arrêter ou de diminuer la fermentation. Il en est de même du sang : un peu de levain fourni par l'air extérieur , ou par la communication de quelqu'autre malade , entrant dans le sang , & le trouvant propre à fermenter , le fait bouillir avec violence , & le change , pour ainsi dire , en levain. Plus donc la fermentation sera violente , plus il se formera de ces parties acres & corrosives , qui doivent être poussées au-dehors & sur la peau ; & moins la fermentation

tation sera forte, moindre aussi sera la quantité de cette matiere morbifique.

L'expérience confirme cette pensée dans la petite vérole. Lorsque la fièvre est ardente, & que par sa violence elle excite des maux de tête, de l'assoupissement, un grand accablement, des douleurs de reins, & d'autres accidens de cette nature, alors elle pousse au-dehors une grande quantité de pustules, lesquelles s'étouffent les unes les autres; & la nature accablée par l'abondance de cette humeur, succombe sous le faix. Au lieu que dans les petites véroles dont la suite est heureuse, la fièvre & les accidens qui l'accompagnent ont moins de violence; & la matiere n'étant pas si abondante, forme des pustules séparées, & éloignées les unes des autres, lesquelles par conséquent ne se font aucun obstacle, & permettent la transpiration. La nature par-là semble nous indiquer qu'il faut diminuer la quantité de matiere vérolique; & en second lieu, que

pour cet effet il faut diminuer ou moderer la fermentation.

Pour remplir cette indication, nous n'avons que deux moyens ; la saignée , & les remedes humectans , ou les rafraîchissemens moderés. A l'égard de la saignée , nous ne disputerons point ici contre ceux qui en condamnent l'usage , & dans la fièvre , & dans la petite vérole : cette discussion nous meneroit trop loin. Nous dirons seulement que nous la croyons très-utile , & dans l'un & dans l'autre cas , & que nous n'en avons jamais vû de mauvais effets. Nous croyons même que c'est le plus sûr & le plus prompt moyen que l'on ait pour diminuer la fermentation du sang , dans les maladies où le quinquina n'est pas employé.

Elle produit en même tems , dans la petite vérole , plusieurs autres effets très-avantageux : elle rend le sang plus coulant ; elle débouche les passages , que la trop grande tension des vaisseaux avoit fermés ; diminue les douleurs , & par conséquent

quent l'accablement, sous lequel la nature succombant, ne pouvoit s'acquitter de ses fonctions; & facilite par-là l'éruption des humeurs qui se séparent du sang. C'est ce que nous avons appris par notre propre expérience, confirmée en plusieurs occasions. En la pratiquant donc dans les bœufs malades, pendant les premiers jours de la maladie, nous diminuerons la fermentation, nous faciliterons la circulation du sang & des humeurs; & ouvrant les passages, que la tension des vaisseaux tenoit fermés, nous procurerons, autant que la dureté du cuir le pourra permettre, l'éruption de la matiere morbifique sur la peau.

Monsieur Ramazzini remarque que dans cette maladie des bœufs, on avoit d'abord pratiqué la saignée; mais que comme on n'avoit pas bien réussi, on avoit cessé de le faire. Il semble que ce devoit être un préjugé contre ce remede; mais ce même Auteur ajoute, que la maladie ne diminua pas par cette nouvelle

méthode : au contraire , elle devint plus forte & plus cruelle qu'auparavant. Ainsi cette observation , bien loin d'être contraire à la saignée , en indique l'utilité & la nécessité ; & si ce remede n'a pas d'abord réussi , on peut l'attribuer , avec Monsieur Herment , au mauvais choix que l'on a fait de la veine qui doit être ouverte , & à la petite quantité du sang que l'on a tiré. Ajoutez la mauvaise administration des autres remedes , qui , comme on le verra dans la suite , n'a peut-être pas peu contribué à ce mauvais succès. Messieurs Ramazzini , Herment , Drouin & Borromée , soit par ces raisons , soit par d'autres , conviennent de la nécessité de la saignée.

Mais Monsieur Fantastus la rejette , à cause , dit-il , de la corruption du sang & des esprits , qui rend la saignée inutile. Pour éclaircir sa pensée , il faut distinguer deux états du sang dans cette maladie ; sçavoir , le tems de la fermentation , qui précède l'éruption des pustules , & le tems qui suit cette éruption. Nous  
ayons

avons vû que dans le premier tems, c'est-à-dire, dans les commencemens de la maladie, le sang est encore coagulé, & par conséquent n'est pas corrompu; mais que dans la suite il se dissout, & se corrompt entièrement. Il faut donc avouer que, dans ce dernier cas, la saignée est très-souvent inutile, & même nuisible, comme les praticiens en conviendront facilement. Aussi disons-nous avec Messieurs Ramazzini, Herment & Drouin, que la saignée se doit faire dans les commencemens; & Monsieur Fantastus reconnoît si bien la nécessité de ce remède, qu'il recommande les (a) scarifications, dont l'effet est le même que de la saignée, & qui ne sont qu'une espèce de saignée.

Nous disons qu'il faut faire la saignée

(a) Nous avons appris qu'un Fermier avoit perdu tout son troupeau de bœufs & de vaches, excepté un seul de ces animaux, à qui il avoit fait diverses taillades à la peau, par tout le corps.

faignée dans le commencement de la maladie. Mais nous avons vû que le bœuf, en tombant malade, est d'abord saisi d'un frisson & d'un tremblement universel. Il faut laisser passer cet accident avant que de saigner, & attendre que la chaleur soit venue. On sçait qu'une saignée, dans le tems du frisson de la fièvre, cause des accidens funestes; & nous avons eu occasion d'en voir quelques expériences dans des fièvres d'accès, quoique quelques praticiens aient affecté de choisir le tems du frisson de ces fièvres pour faire leurs saignées. Peut-être que quelques-unes des saignées qui n'ont pas réussi dans les bœufs malades, ont été faites dans le tems du frisson.

Pour pratiquer ce remede avec succès, il faut donc attendre que le frisson soit passé, choisir la veine du cou, comme celle qui est la plus commode dans ces animaux, & qui peut fournir du sang en plus grande abondance. La quantité du sang que l'on doit tirer, est, suivant Monsieur

*la Maladie du Bétail.* 63

Siur Drouin , de deux livres dans les bœufs , d'une livre & demi dans les vaches , & d'une livre dans les jeunes taures ou geniffes. Si au bout de douze heures on ne voit pas d'amandement à la fièvre & aux inquiétudes , ou que cet amandement ne soit pas assez confidérable , on doit la réiterer , & même aller jusqu'à trois fois : car , comme l'éruption des pustules ne se fait souvent que vers le cinquième jour , on a assez de tems pour cela. Monsieur Ramazzini remarque que les bœufs , dans ces commencemens , ont ordinairement assez de vigueur pour soutenir ces saignées. Il a fait conduire aux champs quelques-unes de ces bêtes malades , pour essayer de les faire paître : elles ont marché d'un pas assez robuste ; & n'ayant pas d'appétit , elles sont retournées à leurs étables avec assez de force & de vîtesse. D'ailleurs , ceux de ces animaux qui sont tombés malades , étant , pour l'ordinaire , gras & replets , cela prouve en même

même tems , & la nécessité de la saignée , & la facilité qu'ils ont à la supporter. L'on doit au reste proportionner la quantité de sang que l'on tire , à la constitution de chaque bête en particulier.

Pour continuer à temperer la fermentation du sang après l'éruption de la petite vérole , & dans le tems de la plus grande inflammation des pustules , il faut employer quelques remedes rafraîchissans & humectans. Ainsi l'on peut , sans rien craindre , se servir d'une espèce de ptisane faite d'une décoction d'orge , & chargée de quelques amandes , & de quelques semences froides ; & dans le tems que la fièvre de ces animaux est violente , leur en faire boire plusieurs écuellées dans la journée , & sur-tout dans le tems de la plus grande inflammation des pustules , comme nous en usons à l'égard des hommes , auxquels on donne ce remede particulièrement vers le quatriéme ou cinquiéme jour de l'éruption des pustules. Ce remede

*la Maladie du Bétail.* 65

de , en détrem pant le sang , dimi-  
nue & tempere l'ardeur de la fer-  
mentation , & en même tems adou-  
cit les douleurs & les inquiétudes.  
Nous nous en fommes servis avec  
succès dans la petite vérole ; & loin  
d'empêcher la matiere morbifique  
de sortir , au contraire , sans en  
augmenter la quantité , elle en pro-  
cure l'éruption , en relâchant les  
fibres , qui sont dans une espèce de  
convulsion , & qui ferment les passa-  
ges.

L'eau chaude est un remède ap-  
prouvé par plusieurs Médecins en  
bien des occasions ; & si l'on en fai-  
soit avaler aux bœufs deux ou trois  
fois par jour , ce remède seroit ap-  
paremment d'une grande utilité ; car  
outre que l'on détremperoit le sang ,  
cette eau pénétreroit les glandes de  
la peau , les tiendrait ouvertes , &  
donneroit ainsi passage à la matie-  
re vérolique : ce que l'on éprouve  
avec succès dans la petite vérole  
des hommes , auxquels l'on donne  
une légère décoction de thé. Cet-

te herbe rend l'eau plus pénétrante ; & l'on pourroit attendre , à l'égard des bêtes à cornes , le même effet de la sauge , ou de quelque'autre plante de cette sorte. On pourroit aussi faire une décoction de scorfonnerie & de caryophyllata , qui sont des plantes que l'on trouve par-tout , auxquelles on pourra joindre , si l'on veut , la corne de cerf. Une décoction de cette nature , donnée chaudement , entretiendroit aussi la salivation , que nous avons vû être d'une nécessité indispensable. Ainsi il est à propos de donner , deux ou trois fois par jour , de cette décoction , tant que la maladie dure.

Quelques Auteurs ont prétendu que l'on pourroit diminuer l'ardeur de la fièvre par l'usage du quinquina. Ainsi Monsieur Ramazzini conseille de faire infuser trois onces de cette écorce dans dix ou douze livres de quelque eau cordiale , ou dans du vin qui ne soit pas violent. Cette quantité doit être partagée en  
quatre

quatre ou cinq prises , & l'on en fera prendre à l'animal malade deux prises par jour , dans le commencement de la maladie. Monsieur Fantastus ordonne aussi cette écorce ; il en mêle deux onces avec autant pesant de thériaque , dite des pauvres , & une once de diascordium ; & il fait prendre ce remede dans trois livres de suc d'anagallis , de cresson de fontaine , de cochlearia , ou d'autres herbes de cette sorte. Il ordonne ce remede pour prendre une fois par jour , pendant trois jours. Mais , comme Monsieur Ramazzini le remarque fort bien , le quinquina ne peut servir que pour les fièvres où il y a des accès marqués , & non pour celles qui ne sont qu'un accès sans interruption. Si ce remede fait quelque effet dans ces dernières , cet effet est fort lent & peu sensible. Or , la petite vérole & la maladie des bœufs sont de cette espèce ; ce n'est qu'un seul accès , qui dure plusieurs jours , & par lequel , au bout d'un certain tems ,  
la

la nature sépare du sang la matiere morbifique. Cependant on ne veut pas condamner entierement l'usage de ce remede dans cette occasion, parce que, quoiqu'il en soit, il sert à calmer les fermentations du sang, & est quelquefois fort utile dans les maux de tête, comme nous le sçavons par expérience. Comme il ne sçauroit être nuisible, on peut, sans danger, recourir à l'expérience à cet égard.

Au lieu de remplir l'indication que nous avons proposée, & dont nous croyons avoir prouvé la nécessité, ceux qui se sont attachés à la guérison des bestiaux, ont pris une route toute différente. Ils ont prétendu qu'il falloit aider à la nature, lui donner des forces, diviser & dissoudre le sang coagulé; & pour cet effet, ils ont eu soin de faire avaler aux bœufs malades des forts cordiaux & des sels volatiles, le tout dans une grande quantité de vins forts & violens; & presque toute leur recherche a roulé sur cette idée.

idée. Aussi la plûpart des écrits que nous avons vûs , contiennent des remedes de cette sorte , qui ne different que dans le nombre & l'espèce des drogues , mais qui concourent au même but , & conviennent à peu près dans leurs effets ; & les secrets que l'on voit paroître sur ce sujet , ne sont autre chose.

En effet , cette idée se présente naturellement à l'esprit , que dans l'accablement où se trouve le corps dans cette maladie , les cordiaux procureront des forces à la nature , & l'aideront à pouffer au-dehors les humeurs qui l'incommodent. C'est ainsi que , pendant fort long-tems , on a traité la petite vérole. On tenoit un malade dans une chambre fort échauffée , on l'accabloit de couvertures ; & quoique la fièvre fût très-violente , on donnoit en abondance des cordiaux , composés de sels volatiles , & d'autres matieres extrêmement échauffantes. Mais , au lieu de parvenir au but que l'on se proposoit , on alloit , sans y penser , à des fins  
directes

directement opposées. Le sang fermentant déjà avec beaucoup de violence, on lui procuroit par ces remèdes, & au-dedans, & au-dehors, une agitation encore plus forte. Outre les inquiétudes, les maux de tête, le transport au cerveau, & les autres accidens de cette nature, qui viennent ordinairement de la trop grande agitation du sang, elle produisoit encore une si grande quantité de matiere vérolique, que tout le corps en étant couvert, comme d'une croûte, & les passages étant ainsi bouchés, on empêchoit l'éruption de celle qui suivoit. Ce surplus ne pouvant pousser au-dehors, se rabattoit sur le sang & sur les visceres, & faisoit enfin succomber la nature sous la quantité de cette humeur. Les pustules, au lieu de s'élever, s'aplatissoient & se flétrissoient; le sang, fondu en eau, s'écouloit par les urines & les selles; & le malade étant mort, l'on trouvoit le dedans couvert de pustules & de

de taches de pourpre, & tout gangrené.

Sydenham, sçavant Médecin Anglois, ayant fait sur cette maladie une attention toute particulière, a découvert d'où venoient ces fâcheux accidens. Il a fait sentir le pernicieux effet des cordiaux trop forts, & donnés en trop grande abondance, & leur a substitué des remedes humectans, ou du moins des cordiaux modérés & donnés à propos. Les Médecins de cette Ville, convaincus de la nécessité de cette méthode, la pratiquent avec succès, & peuvent dans l'occasion donner des preuves de l'utilité de cette nouvelle pratique, & du mauvais succès de la précédente.

Mais si les forts cordiaux causent de si mauvais effets dans les hommes, dont la peau tendre & délicate peut donner passage aux humeurs qui y sont portées, combien plus doivent-ils être pernicieux aux bœufs & aux vaches, dont la peau est dure & compacte, & par conséquent

quent dont les pores sont beaucoup moins pénétrables aux humeurs véroliques. Si donc, par des remèdes chauds & volatiles, pris intérieurement, vous augmentez l'agitation du sang, au lieu de donner des forces, & de soulager la nature, vous l'accablerez sous la quantité de matière morbifique. Il n'en passera que peu ou point par les glandes de la peau; car les glandes étant enflammées, leurs fibres & leurs vaisseaux étant dans une grande tension, elles ne pourront se dilater pour recevoir ces humeurs, ni les expulser au-dehors, ni leurs sphincters s'ouvrir pour les évacuer. C'est ainsi que la vessie étant enflammée, on ne peut uriner qu'avec bien de la peine; c'est ainsi encore que l'on remarque que, dans un accès de fièvre, la sueur vient rarement dans le tems de la violence de la fermentation; mais sur la fin, lorsque la chaleur est un peu plus modérée, les glandes sont en état de se relâcher & d'ouvrir leurs orifices. La grande agitation  
que

que les forts cordiaux excitent dans le sang des bœufs malades, produira dans les bœufs tous les accidens que nous avons décrit ci-dessus, en parlant de la petite vérole, & qui sont véritablement ceux dont ces animaux meurent ordinairement, suivant les relations que l'on a citées dans ce Mémoire.

Nous convenons bien que le sang étant coagulé dans les vaisseaux, & circulant trop lentement, il faut nécessairement rétablir sa circulation, mais sans augmenter son agitation, comme le remarque fort bien Monsieur Michelot, & sans le dissoudre, puisque la fonte du sang est un des symptômes de cette maladie, comme on l'a dit ci-dessus, & que c'est le plus funeste état où le sang se puisse trouver. Nous nous servirons donc de remèdes qui détremperont le sang, mais qui ne le dissolvent pas. Or, les remèdes trop acres, ou les sels volatiles, font ce dernier effet, & par conséquent vont contre les fins que l'on doit se proposer, & contre notre indication. Il

D est

est bon de se servir d'un remede qui donne de la force au sang, qui le détrempe, qui le rende pénétrant, qui le porte jusques dans les extrémités des vaisseaux, & qui rétablisse entierement la circulation. De cette maniere, les vaisseaux capillaires étant tenus ouverts, laisseront un libre passage aux humeurs qui seront portées à la peau. C'est l'effet que produit le thé dans la petite vérole, & que produiroit apparemment dans ces animaux la décoction dont on a parlé, laquelle peut tenir lieu de cordiaux moderés, & qui n'excitent pas trop d'agitation.

Ce que nous avons dit jusques ici des funestes effets des cordiaux, n'est pas seulement fondé sur la raison & sur l'expérience que l'on a faite dans la petite vérole, mais encore sur les observations de ceux qui se sont appliqués à la guérison des bestiaux dans cette occasion. Monsieur Ramazzini assure que presque tous ceux qui ont traité les bœufs malades, leur ont donné des remedes trop chauds, comme de la thériaque

que dé mêlée dans des vins forts & spiritueux. Il croit que cette méthode en a fait mourir plusieurs. Monsieur Borromée dit que c'est jeter de l'huile sur le feu. Et en effet, l'on nous a appris qu'en Bourgogne l'on avoit usé de ces remèdes dans les commencemens, mais que par une infinité d'expériences réitérées, on a enfin compris qu'ils sont très-dangereux, & que leurs effets sont presque toujours funestes; de sorte que l'on a commencé en quelques endroits à se servir de remèdes moins chauds, & plus tempérés. Si ces remèdes sont mauvais dans le commencement de la maladie, il n'y a pas lieu d'en espérer de meilleurs effets après la sortie des pustules & dans la suite de la maladie, la trop grande agitation du sang étant pernicieuse dans tous les tems de la petite vérole; ce qu'on peut légitimement conclure de ce que dit Monsieur Borromée, que les remèdes intérieurs n'ont jusqu'ici servi de rien. Il semble donc que l'on pourroit principalement attribuer à

cette mauvaise pratique le peu de succès que l'on a eu dans la cure de cette maladie.

Lorsque l'on est attentif aux avis tacites que la nature nous donne , on découvre très-souvent ce qui est propre aux maladies que l'on entreprend de guérir. Ainsi , l'on a vû des gens , qui , étant attaqués de la petite vérole , & se sentant suffoqués par la quantité de couvertures dont on les couvroit , par la chaleur de la chambre , & par l'ardeur qu'excitoient les cordiaux dans leur sang , sont sortis de leur chambre , & ont pris l'air. Immédiatement après , les pustules qui avoient été retenues jusqu'alors au-dedans , sont sorties dans une quantité convenable , & avec une assez belle apparence. Quelques-uns des Membres de notre Société ont cité des exemples de cette nature. L'on dit aussi que quelques bœufs , sentant sans doute au-dedans d'eux une espèce d'embrasement qui leur donnoit un transport au cerveau , se sont jettés dans la rivière , avec des hurlemens épouvantables.

bles; marque de l'ardeur intérieure qui les confumoit, & que l'on avoit peut-être augmentée par les remèdes: d'où nous pouvons conclure avec beaucoup de vraisemblance, que dans cette maladie, les rafraîchissemens moderés & les humectans conviennent mieux que les forts cordiaux.

Ayant tâché, pendant les premiers jours de la maladie, de temperer la fermentation, & de diminuer ainsi la quantité de matiere vérolique, nous en aurons d'autant moins de peine à remplir notre seconde indication, qui est de l'évacuer. Nous avons vû, par le témoignage constant & uniforme de la plûpart de nos Auteurs, que de toutes les routes que la nature lui fait prendre, la décharge de cette matiere sur la peau est la plus sûre & la plus commode. L'on a dit même qu'aucune de ces bêtes malades n'a recouvré la santé, qu'elle n'ait eu le corps couvert de pustules & de gales. D'où il suit que cette voye d'évacuer la matiere est non-seulement la plus sûre, mais en-

core qu'elle est absolument nécessaire. Lorsque l'on voit, dit Monsieur Herment, ces pustules sortir & s'augmenter, on peut espérer un bon succès, & il faut s'appliquer uniquement à les entretenir.

Pour cet effet, on peut user des frictions douces & modérées que conseille Monsieur Ramazzini; & cela dans les premiers jours de la maladie, & avant la sortie des pustules. On les fera avec de la paille, ou avec l'étrille humectée d'huile d'amandes douces, comme le conseille Monsieur Borromée, ou quelque autre huile moins chère. Par ce moyen on humectera les pores de la peau; on amolira les glandes tendues & gonflées par la violence de la fièvre, & on les disposera à recevoir & à évacuer la matière morbifique. La décoction que nous avons proposée ci-dessus, sera aussi très-utile pour produire par le dedans le même effet. On se sert encore dans la petite vérole, de la corne de cerf, qui étant réduite en gelée, est une espèce de spécifique pour cette maladie.

die. Mais ce remede est un peu trop cher pour en user dans la maladie des bœufs aussi abondamment qu'il seroit nécessaire. Les gros os de bœufs, comme ceux des cuisses, pourroient produire les mêmes effets; sçavoir, d'absorber les levains contenus dans le sang, & de fournir des esprits & des forces propres à soutenir & à avancer l'éruption des pustules. Ces os peuvent être donnés en diverses manieres, soit en poudre rapée, soit en les brûlant & en faisant une décoction, soit aussi en les réduisant en une espèce de gelée. Comme la gelée de corne de cerf est très-propre & très-utile dans la petite vérole, il y a lieu de croire que ces os réduits en gelée, produiroient aussi de très-bons effets dans la maladie des bœufs. Il est vraisemblable que nous parviendrons beaucoup mieux à nos fins par ces legers remedes, que par les vins forts & spiritueux que l'on a employés dans cette occasion. Monsieur Herment conseille de faire avaler à ces animaux, pendant deux ou trois jours, du crystal de fuye

de cheminée dans chopine de vin: Il regarde ce remede comme un sudorifique des plus sûrs , aussi-bien que des plus faciles , & il croit qu'il contribuera beaucoup à faire avancer les pustules , & à les entretenir. La dose de ce remede est , suivant cet Auteur , d'une cuillerée dans chopine de vin ; mais il semble que ce remede a de l'acreté , & un peu trop de chaleur.

Cette évacuation de la matiere vérolique sur la peau , en forme de pustules , quoique nécessaire & indispensable , n'est pas sans inconvénient. Elle s'arrête pour de legeres causes dans les hommes mêmes , quoiqu'ils ayent une peau toute ouverte , & dont les poils ne peuvent faire aucun obstacle à l'éruption. L'on doit donc être fort attentif à empêcher qu'il n'arrive aucun accident capable de suspendre cette évacuation. Cinq choses la font ordinairement cesser dans la petite vérole ; sçavoir , le froid extérieur , la trop grande chaleur , l'ardeur de la fièvre , la foiblesse du sang , & les

les diverfions qui portent cette matière ailleurs qu'à la peau.

1°. Les pustules étant forties , ou commençant à fe former , le froid extérieur refferre les pores de la peau , & empêche la matière morbifique de fe pouffer au-dehors ; & les pustules , au lieu de s'élever , fe flétriffent bien-tôt après , comme cela est connu de tout le monde. Il faut donc mettre la bête malade dans un lieu qui ne foit ni trop chaud , ni trop froid ; & si le fumier de mouton est trop chaud , celui de cochon trop infect , & que l'on craigne que celui de bœuf ne foit impregné du venin de cette maladie , il faut prévenir ce froid par quelque autre moyen , comme par la paille & le foin dont on peut garnir le lieu où l'on tient la bête malade. Nos Auteurs recommandent encore de couvrir ces animaux avec quelque couverture ; ce qui sera fort utile si on le fait avec quelque modération.

2°. Nous avons vû ci-dessus comment la trop grande chaleur , tant

intérieure qu'extérieure, peut arrêter la sortie des pustules. Il faut donc éviter tout ce qui la peut causer tant au dedans qu'au dehors, & la diminuer par quelques émulsions en forme de ptisanne; ces émulsions étant, dans la petite vérole des hommes, très-convenables, particulièrement dans le tems de la plus grande inflammation.

3<sup>o</sup>. Si la fièvre continue avec violence après l'éruption des pustules, il arrive ordinairement qu'elles ne s'élevent pas, & qu'elles se flétrissent, & qu'ainsi la matiere morbifique demeurant dans le sang, ou y étant reportée, le fond & le dissout. Dans la petite vérole des hommes, lorsque cet accident arrive, qu'il est accompagné de transports au cerveau, d'oppression, il faut bien se garder alors de donner aucuns cordiaux trop échauffans, puisque c'est la grande agitation du sang qui arrête l'éruption. La confection d'hyacinthe est le cordial auquel nous nous en tenons ordinairement pour les hommes. L'on en pourroit composer une pour les bêtes.

bêtes , où il n'entreroit aucune des drogues qui enchérissent ce remede , comme l'or , les perles , les fragmens de pierres précieuses ; à la place de ceux-ci , on pourroit y mettre le crystal. Lorsque dans cet accident l'on croit que le sang n'a pas encore perdu sa consistance , on saigne quelquefois dans la petite vérole des hommes , & avec utilité ; mais si le sang est absolument fondu , & sort par les urines , ou par d'autres voyes , la maladie est entièrement désespérée , & la saignée le plus souvent nuisible. Si la maladie des bœufs laisse le tems de faire toutes ces réflexions , on peut appliquer ici tout ce que nous venons de dire de la petite vérole. Mais comme le levain de cette maladie est extrêmement actif , & dissout très-promptement le sang , & que cette dissolution est un des plus funestes accidens de cette maladie , il faut chercher à le prévenir avec soin.

4.<sup>o</sup>. Le sang n'a pas la force de  
D 6                      pousser.

pouffer la matiere vérolique au-dehors lorsqu'il circule trop lentement ; & qu'étant trop épais , il n'entre qu'avec peine dans les vaisseaux capillaires de la peau. Mais ce funeste accident n'est pas fort à craindre dans le cas présent. Nous avons vû ci-dessus que le sang qui étoit coagulé dans les commencemens , se dissout si bien dans la suite , qu'il change absolument de consistance ; & quatre ou cinq jours de fièvre qui précèdent l'éruption , suffisent effectivement pour cela. Cependant si l'on avoit quelque preuve que la coagulation du sang suspendît l'éruption des pustules , la saignée & la décoction que nous avons marquée ci-dessus , semblent être les remèdes les plus convenables. Nous ne disputerons point ici contre ceux qui regardent la saignée , dans cette occasion , comme la chose la plus pernicieuse ; nous dirons seulement que nous sçavons , par plusieurs expériences , que , dans la petite vérole , les pustules étant sorties , si la  
fièvre

fièvre est encore violente , ou qu'elle augmente de plus en plus , s'il y a des transports au cerveau & une grande oppression , l'on met en usage quelquefois très - utilement la saignée.

Quoique la nature affecte de pousser sur la peau la matiere vérolique , la moindre cause est capable de la détourner ailleurs. Cette diversion est ou intérieure ou extérieure. Les intestins sont la partie intérieure qui est la plus sujette à être attaquée , soit que par des remèdes purgatifs on y attire l'humeur morbifique , soit que cette humeur étant trop abondante , ou resserrée au-dedans , trouve plus de facilité à se décharger sur cette partie que sur d'autres. Quoiqu'il en soit , cette diversion est très-dangereuse par diverses raisons. Premièrement , la nature ayant commencé l'expulsion de la matiere par la peau , & étant troublée dans cette opération , n'est plus en état de séparer le surplus de cette matiere , laquelle  
demeurant

demeurant dans le sang , le met bien-tôt en dissolution. Secondement, cette matiere étant très-acre & très-corrosive , agit sur les vaisseaux & les fibres des intestins , & y excite une dissenterie ordinairement mortelle. Troisiémement , cette humeur prenant une fois son cours de la circonférence au centre , se dépose dans tous les visceres où elle trouve quelque facilité , & engendre ainsi une inflammation dans les poulmons , dans les reins , dans la vessie & ailleurs , & y cause des accidens mortels. Aussi la plûpart des praticiens ont - ils grand soin , dans la petite vérole , de n'irriter en aucune maniere les intestins par des purgatifs. Il semble que l'on se trouveroit bien de pratiquer la même méthode dans la maladie des bœufs dont nous parlons. Cependant on leur a donné en divers lieux des purgatifs assez forts , qui peuvent avoir été une cause du mauvais succès que l'on a eu dans cette cure. C'est peut-être par cette raison que

Messieurs.

Messieurs Lancisi & Borromée rejettent, & les purgatifs, & tous les remèdes qui agissent violemment, & que Monsieur Drouin, parmi les remèdes, ne met aucun purgatif. Ce n'est pas que nous prétendions que les purgatifs soient toujours nuisibles dans la petite vérole. Nous croyons, au contraire, que dans les commencemens de cette maladie, & avant qu'il pousse aucune pustule, on peut donner des purgatifs sans danger, & même avec utilité, comme l'expérience nous l'a fait voir quelquefois. Il n'en est pas tout-à-fait de même des bœufs; premièrement, parce qu'on ne peut leur donner d'émétique; secondement, parce que l'expérience de presque tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, est contraire aux purgatifs, le levain de cette maladie ayant apparemment une grande facilité à se porter aux intestins.

L'on fait une autre espèce de diversion, dont l'usage mérite d'être examiné avec grand soin. Cette diversion

version vient des setons, caustics ;  
vesficatoires, & autres opérations de  
cette nature. Monsieur Ramazzini  
conseille de faire des caustics des  
deux côtés du cou, un seton dans  
cette partie de ces animaux, qui pend  
au-devant de leur poitrine, que l'on  
appelle lampe, & de leur percer les  
oreilles. Monsieur Fantastus veut que  
l'on fasse une espèce de trépan aux  
cornes, & que l'ouverture aille jus-  
qu'à la moëlle, & que l'on employe  
les setons au cou & aux oreilles ; &  
Mr. Borromée approuve aussi les se-  
tons au cou faits avec la racine d'Hel-  
lebore. Il trouve même à propos que,  
pour attirer davantage, on applique  
des vesficatoires sur le seton ; & enfin  
Mr. Lancisi veut que, d'abord que l'on  
s'apperçoit que le bœuf tombe ma-  
lade, on lui fasse, & caustics, & se-  
tons, & vesficatoires, non-seulement  
au cou, mais aussi aux épaules.

Les autres Auteurs Italiens ne  
parlent point de ces opérations, ou  
au moins les Journalistes n'en font  
aucune mention. Monsieur Herment

conseille ces diverfions, mais dans une autre maladie que celle dont il est question ici. Il se tait là-dessus dans le cas dont nous parlons ; & Monsieur Drouin les conseille, non dans la cure de la maladie, mais en qualité de préservatifs. D'ailleurs, ni les uns, ni les autres ne parlent du bon ou mauvais succès de ces éruptions artificielles. Nous trouvons seulement dans le Traité de Monsieur Ramazzini, que tous les bœufs appartenans à Monsieur le Comte Borromée, moururent, excepté un seul auquel on avoit fait un seton ; mais il n'explique point si ce seton avoit été fait pendant la maladie, & dans le dessein de guérir cet animal, ou si l'on avoit employé cette opération comme un préservatif, avant que la bête fût tombée malade. Il est très-fâcheux que nous n'ayons aucun fait là-dessus, & que ceux qui ont écrit, en donnant des conseils, n'ayent pas eu soin d'en marquer le succès, l'expérience étant toujours le meilleur juge dans ces matieres, &  
sur-tout

sur-tout dans des maladies que l'on peut regarder comme nouvelles, parce que les anciens Auteurs n'en ont pas parlé d'une manière exacte & précise.

Comme nous n'avons donc aucune expérience sur ce sujet, voyons si, par ce qui arrive dans les autres bestiaux, ou par la comparaison que nous faisons de cette maladie avec la petite vérole, nous avons lieu d'espérer quelque succès de ces diversions, ou si nous devons les condamner.

Nous avons vû que la nature affecte d'évacuer la matière morbifique par des pustules sur la peau, de telle manière qu'aucune bête n'a été guérie sans cette décharge; ce qui prouve qu'elle est nécessaire & indispensable, & que si, en procurant une autre issue, vous troublez cette opération de la nature, vous courez risque de gêner son ouvrage. Quand la nature se prépare une voye, il est toujours probable que c'est la meilleure, & que toute autre a des inconvéniens

inconvéniens que nous ne prévoyons pas. Notre grande vûe doit être, non de troubler ou déranger ses opérations, mais de l'aider ou de suppléer lorsque les forces lui manquent. Si donc nous employons ces diverfions dans cette maladie, nous ne pouvons pas le faire dans le tems du friffon, ces opérations pouvant être fort dangereuses dans ce tems-là, de même que nous l'avons remarqué à l'égard de la saignée. La nature semble alors succomber, ou être très-fatiguée par le levain qui vient d'éclorre; & ce feroit lui donner une nouvelle charge à supporter, que de changer alors subitement le cours des humeurs.

Dans les trois ou quatre jours suivans, c'est-à-dire, dans le tems de l'ardeur de la fermentation, il semble que ces diverfions ne doivent pas être utiles; car elles sont faites pour procurer l'évacuation de la matiere. Mais la nature observe constamment cette méthode de n'évacuer les humeurs

meurs que lorsqu'elles ont acquis ; pour ainsi dire , un certain point de maturité , & qu'elles ont été précipitées. Mais dans ce tems de la maladie , elles sont encore crûes , s'il nous est permis de nous servir de ce terme , & intimement mêlées avec le sang ; enforte que la nature elle-même nous indique qu'il n'est pas tems de les vuidier dans cet état. Pour les vésicatoires , ils paroissent dangereux encore par une autre raison ; sçavoir , en ce que leurs parties volatiles se mêlant intimement avec le sang dans l'ardeur de la fièvre , en augmentent considérablement l'agitation , & , par leur grande acreté , en dissolvent la consistance ; ce que nous avons insinué qu'il faut éviter avec grand soin. D'ailleurs , les urines sanglantes étant un symptôme de cette maladie des plus dangereux , les catharides , dont on compose les vésicatoires , produisent quelquefois ce fâcheux effet , comme cela est connu de tout le monde.

S'il y a donc quelque tems , dans cette maladie , propre à faire ces diverfions , c'est celui de l'éruption des pustules. Mais lorsque la matiere prend ainsi son cours vers la peau , en forme de petits abscess , n'est-il point dangereux , par ces diverfions , de la détourner entierement , & d'empêcher ainsi une forte de décharge , que nous avons vû être absolument indispensable ? D'ailleurs , il seroit assez difficile de connoître précisément ce tems , que la matiere est préparée & disposée à l'évacuation. Mais , si ces pustules doivent pousser & s'avancer bien d'elles-mêmes , comment connoîtrons-nous que la nature n'a pas besoin de notre aide , & qu'elle achevera la guérison sans notre secours ? Si , au contraire , les pustules s'applatissent & se flétrissent , l'on peut , à la vérité , tout essayer dans cette occasion ; mais ces essais sont , pour l'ordinaire , assez inutiles. Voilà les difficultés qui se présentent contre cette espèce d'éruption artificielle.

Après

Après avoir bien considéré ces difficultés , nous avons crû qu'il étoit cependant plus avantageux de pratiquer ces diversions , que de se reposer entièrement sur l'éruption que procure la nature. Cette éruption est si difficile , à cause de la structure du cuir des bœufs , & il a été jusqu'à présent si rare que les pustules ayent poussé & mûri comme il faut , qu'il semble qu'il faut trouver quelque évacuation plus facile & plus commode. Or , les setons ont cet avantage , que leur évacuation n'est pas si sujette à être suspendue que celle des pustules. Ils attirent & vuident une grande quantité de matiere , & peuvent en effet décharger le sang , en peu de tems , de plus d'humeurs , que plusieurs centaines de pustules véroliques. D'ailleurs , quand on considère la grande abondance d'humeurs qui se forment dans cette maladie , il y a lieu de conjecturer que ces diversions n'empêcheront pas l'éruption des pustules : au contraire , la nature

étant

Étant accablée par cette abondance d'humeurs, est un grand obstacle à la naissance & à la maturité de ces petits abscess. Nous en attirerons une partie par ces ulcères artificiels; & déchargeant ainsi la nature d'une partie du poids dont elle est surchargée, nous faciliterons son opération; & en ceci nous ne ferons que l'imiter & suivre son indication. En effet, la salivation n'est qu'un supplément, lequel ne suffisant pas, nous en fournissons encore un autre; & c'est par cette raison que, dans la petite vérole des hommes, on applique quelquefois des vésicatoires aux jambes, lorsque la salivation ne suffit pas, & que les humeurs paroissent tenaces.

Outre cela, ces ulcères que nous formons, attirent la matière sur la peau, & ne causent par conséquent aucun dépôt sur les parties intérieures: au contraire, si quelque partie de cette humeur, ne pouvant sortir par les voyes naturelles, avoit à se déposer sur les viscères, il semble  
que

que nous prévenons cet accident ; en lui ouvrant des passages au-dehors très - aisés & très - assurés.

Au reste , il est à propos de prendre garde au tems que se doivent faire ces évacuations. Le tems du frisson est , comme on l'a dit , fort peu propre à cela. Il n'est peut-être plus tems de les faire après l'éruption des pustules , la maladie étant dès-lors , dans ces animaux , déterminée à finir heureusement ou malheureusement. Il seroit à souhaiter que l'on pût observer précisément le tems qui précède immédiatement l'éruption des pustules , & que la matière commence à se précipiter & se dispose à sortir : mais il est bien difficile de choisir si bien ce tems , l'éruption pouvant venir quelquefois plutôt , & quelquefois plus tard. Il semble donc que si l'on veut pratiquer ces opérations , il faut le faire dès le second ou le troisième jour de la maladie , après que le frisson est fini , & avant l'éruption des pustules. L'on  
expli-

expliquera ci - après la maniere dont se font ces setons , caustics , &c.

Nous avertissons encore une fois les Lecteurs , que nous sentons bien les difficultés qu'il y a sur ce sujet ; que les Auteurs ne nous marquent pas le bon & le mauvais succès de ces opérations. Nous ne donnons ceci que comme ce qui nous a paru le meilleur , sans vouloir rien décider ; & nous en appellons , pour les effets , à l'expérience , qui est notre Juge. Il n'est que trop ordinaire que , tout plausible que soient nos raisonnemens , l'expérience les dément , & nous fait voir que nous avons donné dans l'erreur. Nous prions ceux qui auront plus de connoissance que nous , de l'effet de ces opérations dans cette maladie , de nous en donner avis ; nous nous corrigerons avec plaisir , & nous prendrons , suivant l'occasion , de meilleures mesures.

La salivation est la seconde espèce d'évacuation nécessaire que procure la nature dans la petite véro-

E - le.

le. Nous pouvons confiderer de la même maniere celle qui arrive aux bœufs , dans la maladie dont il est question. Les Auteurs qui ont traité de celle-ci , conviennent qu'il faut l'entretenir avec grand foin ; & que si elle cesse de trop bonne heure , la bête malade est suffoquée. Il s'agit donc ici , de même que dans la petite vérole , d'éviter ce qui peut arrêter cette évacuation , de trouver des moyens de l'entretenir , & de prévenir les mauvais effets qu'elle peut produire : car quoiqu'il y ait de la différence entre la salivation dans les bœufs , & celle de la petite vérole dans les hommes , par rapport au tems où elle commence , cômme nous l'avons vû ci-dessus , cependant la nature de cette évacuation , & les indications qu'elle fournit , semblent être les mêmes dans l'un & l'autre cas.

Dans la maladie des bœufs , cette évacuation se fait par les yeux , les nazeaux & la gueule ; l'humeur qui s'en écoule est gluante , corrosive ,  
&

& quelquefois mêlée de sang , suivant Monsieur Herment. Monsieur Drouin assure que l'humeur qui sort par les yeux , est une chassie purulente ; & que celle qui sort par le nez est épaisse. Il semble que les mêmes choses qui peuvent faire rentrer les pustules , peuvent aussi faire cesser cet écoulement ; ainsi nous nous en tenons , à cet égard , aux remarques que nous avons faites ci-dessus , & aux précautions que nous avons indiquées.

Dans la petite vérole , la salivation est sujette à deux accidens ; l'un , que l'humeur qui s'écoule par cette voye s'épaissit en se nourrissant , & devient enfin si gluante , qu'elle s'arrête dans les glandes du palet , bouche le passage , & empêche l'éruption du reste ; & alors les malades périssent par la toux , & par la difficulté de respirer , ce qui occasionne une espèce de sifflement & de râlement dans la gorge. Il arrive la même chose dans cette maladie des bœufs , comme le remarque Monsieur Herment ; & la salivation étant suspendue , elle pro-

duit ici les memes accidens. Apparemment l'humeur qui se jettoit sur les glandes du palet, se dépose sur la poitrine & sur les parois intérieures de la trachée artère, dont les glandes s'imbibent d'une liqueur visqueuse. Aussi Monsieur Guillo a trouvé la trachée artère de ces animaux, remplie de matieres glaireuses. Pour prévenir cet accident, on se propose de tenir les glandes ouvertes, d'inciser & d'attenuer la lymphe, & la rendre coulante; & c'est à quoi la décoction dont on a parlé ci-dessus fera très propre: car pénétrant, & intérieurement & extérieurement, dans ces glandes, elle les ramollit, détrempe l'humeur qui y est contenue, & entretient ainsi la salivation.

L'autre accident qui arrive dans la petite vérole, par rapport à la salivation, c'est qu'il se forme des pustules dans la gorge, lesquelles dégénérant en croûtes dures, empêchent que l'on ne puisse avaler, suspendant l'évacuation des humeurs que fournit la trachée artère, aussi-bien que  
d'une

d'une partie de celles qui se produisent dans le palet. Monsieur Ramazzini remarque en propres termes, que ce symptôme de la petite vérole arrive de même dans la maladie des bestiaux. Nous avons vû en effet qu'il se forme, dans leur palet & dans leur gorge, plusieurs pustules; lesquelles, soit par leur quantité, soit par leurs croûtes, sont capables de produire le même accident. Pour le prévenir, Monsieur Ramazzini dit qu'on s'est servi avec succès d'un bâton de saule verd, oint d'un peu de beurre, qu'on passoit dans la gueule de ces animaux. D'autres Auteurs ordonnent de leur mettre, trois fois par jour, un bail lon, & de les faire ainsi baver, l'ouverture de la gueule contribuant beaucoup, & à produire la bave, & à empêcher que ces animaux ne lavalent.

Cette même humeur leur sort aussi par les nazeaux, dans lesquels, suivant Monsieur Guillo, il se trouve une grande quantité de pustules, de même que dans le palet; &

E 3      comme

comme ces pustules peuvent , par leur quantité ou par leurs croûtes , suspendre l'évacuation abondante des humeurs qui sortent par les nazeaux , il faut tâcher de prévenir cet accident. Pour cet effet , on peut injecter dans cette partie du vin chaud , lequel humectant & amollissant les pustules , empêchera qu'elles ne bouchent les passages : cette liqueur ouvrira en même tems les glandes , & entretiendra l'écoulement. Les vapeurs chaudes de la décoction dont on a parlé , pourront aussi procurer le même avantage.

L'on procure cette évacuation , & on l'entretient dans la quantité que nous indique la nature , par la voye des humectans. Quelques Auteurs , & même de ceux qui paroissent avoir le mieux écrit sur cette matiere , aident l'évacuation des humeurs par le moyen des sternutatoires ; ils ordonnent des injections de tabac & d'hellebore , dont la vertu est d'irriter les fibres des glandes , & des parties qui les environnent , & de leur faire ainsi filtrer une plus grande

grande quantité de ces humeurs. D'autres ajoutent du soufre vif, qui contribue beaucoup à augmenter l'action des glandes. Cette méthode étant prescrite par des personnes sçavantes, qui ont examiné par eux-mêmes cette maladie, & qui par conséquent sont plus au fait que nous sur ce sujet, nous n'avons garde de condamner leur pratique, nous proposerons simplement nos doutes là-dessus.

Il nous semble donc que par ces injections l'on procure, à la vérité, un écoulement très-considerable; mais en irritant les glandes, & en violentant, pour ainsi dire, la nature, ne l'épuise-t'on point, & ne hâte-t'on point trop l'écoulement d'une matiere qui ne doit être expulsée que peu à peu, & à proportion de sa maturité? Il semble qu'il faut que le sang qui passe & se filtre par les glandes des nazeaux & du paler, ait le tems de s'épurer doucement de l'humeur morbifique qui se sépare dedans ces couloirs: mais les

sternutatoires violens donnant aux glandes une secousse considérable, évacuent non-seulement cette humeur, mais aussi le sang lui-même. Ne feroit-on point mieux de se contenter d'entretenir ce flux dans son état naturel, & de se conformer ainsi à l'indication tacite que nous donne la nature? Ce sont nos doutes, c'est à l'expérience à les justifier ou à les condamner. Nous ajouterons seulement que l'on nous a assuré que plusieurs de ces animaux ayant eu une salivation extrêmement abondante, en étoient mortes, comme par une espèce d'épuisement.

Les yeux de ces animaux malades jettent une espèce de chassie purulente, ou de liqueur épaisse. La quantité de cette liqueur est apparemment fort augmentée par les sternutatoires dont on a parlé; car toutes les fibres du nez & celles des paupières, étant mises dans une espèce de convulsion par l'acreté de ces drogues, expriment des glandes  
la

la lymphe en plus grande abondance ; & comme par cette même contraction les conduits lachrymaux sont comprimés & bouchés , il arrive que cette lymphe , au lieu d'entrer dans le nez , s'écoule le long de la cornée. Cette matiere étant fort acre & corrosive , ronge peu à peu les tuniques de l'œil & ses vaisseaux , & détruit cet organe , comme nous avons appris qu'il étoit arrivé à quelques-unes de ces bêtes , qui ont perdu les yeux par l'abondance de cet écoulement.

Une autre chose encore qu'il est bon de remarquer , c'est que cette lymphe qui sort des yeux , est quelquefois mêlée avec du sang : ce qui semble confirmer ce qu'on a dit , que les sternutatoires agissent peut-être trop violemment. Soit que la liqueur qui coule des yeux , ne s'écoule par cet endroit que parce que les conduits lachrymaux ne sont pas assez ouverts ; soit qu'elle vienne des glandes ou de quelques pustules , comme elle est acre &

corrosive, & qu'elle peut former quelques ulcères dans cet organe, pour prévenir ces accidens, on lavera les yeux avec du vin chaud, dans lequel on aura fait une décoction de quelques herbes vulnérables. On préviendra par ce moyen la pourriture qui s'y forme, comme on le peut raisonnablement conclure des pelotons de vers que Monsieur Ramazzini a observé qui en sortoient. On sçait que la pourriture leur donne ordinairement lieu de s'éclorre.

La qualité acre & corrosive de cette matière, se découvre particulièrement sur la langue, où elle excite plusieurs pustules pleines d'une férosité rongeante, qui l'écorche, la fend & la fait tomber en pièces. Ces pustules sont à peu près de la même nature que celles du chancre volant, & on se sert des mêmes remèdes, qui ordinairement réussissent assez bien : on les trouvera décrits à la fin de ce Mémoire.

Nous avons proposé la méthode

de que nous conjecturons être la meilleure, lorsque cette maladie fait son cours, & qu'il n'arrive aucun accident particulier : mais elle est sujette à bien des accidens, aussi-bien que la petite vérole ; & la nature même des sujets qu'elle attaque, les rend & plus fréquens & plus malins. Ces accidens viennent ordinairement de la violence du levain qui cause la maladie, & peut-être aussi quelquefois de la nature des remèdes que l'on employe, comme on l'a insinué ci-dessus. Il est tems de passer à ces symptômes, & d'examiner ce qu'il nous semble que l'on doit éviter, ou que l'on doit faire, à l'égard des principaux.

Le sang des bœufs est naturellement fort épais : dans le frisson qui leur survient au commencement de la maladie, ce sang se coagule considérablement. De-là vient un tremblement excessif, dans lequel quelques-uns d'entre eux sont morts. De-là viennent aussi ces mouvemens convulsifs, qui sont si violens, que Monsieur Guillo a vû un de ces  
E. 6. bœufs,

bœufs, lequel, en heurtant de la tête contre la muraille, se l'étoit fendue en divers endroits. Il n'est pas surprenant que les bœufs soient attaqués de frissons, de tremblemens & de mouvemens convulsifs si violens.

L'on sçait que le frisson d'une fièvre intermittente fait quelquefois mourir des personnes âgées & affoiblies, & que l'on a dans les fièvres quartes des temblemens très-rudes. Le sang des bœufs étant plus disposé à la coagulation que celui des hommes, leur tremblement peut aisément dégénérer en une forte convulsion.

Il semble que le remede le plus naturel, est de mettre alors ces animaux dans un lieu chaud, de les couvrir de couvertures, de leur faire souvent des frictions, & de leur faire avaler une grande quantité de la décoction dont on a parlé, & aussi chaudement qu'il sera possible. L'on peut esperer un bon succès de cette pratique, s'il est permis de juger de la maladie des animaux, par ce qui  
se

se passe dans les hommes Les vins ou les liqueurs spiritueuses, ne paroissent point devoir être utiles dans ce cas, étant, comme l'on sçait, plus propres à produire des mouvemens convulsifs, qu'à les appaiser.

Quelquefois ces animaux ont une fièvre si ardente, qu'il leur prend des transports au cerveau : nous avons dit que les forts cordiaux ont peut-être produit cet effet dans quelques occasions. Quoiqu'il en soit, temperant l'ardeur du sang par des saignées & des remedes humectans, nous faisons, ce semble, tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter cet accident, ou pour l'appaiser.

La liqueur qui sort par la salivation étant trop épaisse, & ne pouvant par conséquent sortir, demeure dans le corps, & en particulier se dépose dans la trachée artère; les pustules qui se forment au gosier, empêchent aussi la respiration : ces deux causes produisent la toux, la  
diffi-

difficulté de respirer & le râlement. La décoction chaude incisant & attenuant les humeurs, & amollissant les pustules, pourra, ou prévenir cet accident, ou en diminuer la violence. Monsieur Ramazzini: conseille aussi, pour adoucir cette toux, & pour procurer la décharge des humeurs contenues dans la poitrine, de donner à ces animaux du sperma-ceti, à la dose de deux dragmes.

Le dévoyement & la dissenterie, sont des accidens fort ordinaires à ces animaux dans cette maladie, soit que le levain qui la cause se dépose avec facilité sur les intestins, soit que les purgatifs y aient contribué. Quoiqu'il en soit, ce symptôme trouble extrêmement l'opération de la nature, ronge & détruit le tissu des intestins, & cause une espèce de gangrene dans ces parties, qui est mortelle. Il faut donc travailler avec grand soin à ne rien faire qui produise cet accident, & éviter les purgatifs, qui peuvent aisément

fément le causer. Si la dissenterie est causée par la fonte & la dissolution du sang, il est très-difficile, ou peut-être impossible d'y remédier. Que si elle arrive dans le commencement, lorsque le sang a encore sa consistance, on pourra pratiquer les remèdes qui sont décrits ci-après.

Comme les urines ne deviennent sanglantes que par la fonte du sang, dès que ce symptôme se montre, la maladie semble désespérée. Il faut donc s'occuper à prévenir ces accidens, par la méthode que nous avons proposée.

Quelques personnes ont remarqué, qu'outre les pustules qui viennent à la langue, il en paroît quelquefois de semblables au fondement de ces animaux. Ils ordonnent de les racler avec une pièce d'argent, jusqu'à ce qu'elles saignent; de prendre ensuite une poignée de lierre terrestre, le broyer & en frotter les endroits raclés, & mettre après des poireaux dans le fondement, & les

y laisser. Cette maniere de guérir ces pustules , est à peu près semblable à celle que l'on observe pour celles de la langue.

Le levain de cette maladie est si malin , & quelques - uns de ses symptômes si cruels , qu'ils meurent en diverses manieres , suivant la nature du symptôme le plus violent. Quelques-uns meurent subitement , ou dans le tremblement , ou dans les mouvemens convulsifs qui les saisissent au commencement de la maladie.

D'autres meurent par la violence & l'ardeur de la fièvre , dans les premiers jours. La salivation est quelquefois si abondante , qu'ils en sont épuisés , & qu'ils y succombent. D'autres fois , au contraire , cette évacuation est arrêtée de trop bonne heure , & ils suffoquent. Souvent la diarrhée les attaque , & dégénère en dissenterie ordinairement mortelle. Le plus grand nombre de ces animaux meurent entre le cinquième & le septième jour , les pustules ne pouvant

*la Maladie du Bétail.* 113

vant apparemment pousser, ou s'avancer, comme il seroit nécessaire. Mais si les accidens dont nous avons parlé ne surviennent pas, ou ne sont pas violens, que l'humeur soit évacuée à propos par la salivation, & que les pustules s'avancent & suppurent bien, ces animaux guérissent; & c'est la seule voye, suivant nos Auteurs, par laquelle on leur ait vû jusqu'à présent recouvrer entierement leur santé.

Nous avons indiqué nos idées sur la nature de la maladie des bœufs, & sur la méthode qu'on peut observer pour la guérir. Comme nous n'avons jusqu'ici, par la grace de Dieu, pas eu lieu de faire aucune expérience sur ce sujet, la maladie n'ayant pas pénétré jusques dans notre pays, nous n'avons raisonné que sur les relations qui sont tombées entre nos mains. Ainsi, nous ne donnons pas nos réflexions pour être certaines & indubitables. Notre but a été de nous former, autant qu'il nous a été possible, une idée de la maladie du  
bétail,

bétail, de méditer sur la manière dont on a taché de la guérir, & de dresser une espèce de méthode pour cet effet, fondée sur les expériences d'autrui, sur le bon ou le mauvais succès des remèdes, & sur l'analogie que cette maladie peut avoir avec celles de l'homme. Il paroît par notre écrit, que quoique nous ayons consulté plusieurs relations, il nous manque encore bien des faits, & que cette matière n'est pas éclaircie autant qu'elle devoit l'être.

Ceux qui ont le malheur d'avoir des bœufs malades, pourront, s'ils le jugent à propos, essayer notre méthode, toutes les autres ayant été jusqu'à présent inutiles, comme l'avouent Monsieur Ramazzini & d'autres Auteurs, & comme on est obligé de le reconnoître. Nous avons même appris que dans quelques lieux de la France, dès qu'un bœuf tombe malade, on ne lui fait aucun remède, mais on le transporte dans des Isles sur le Rhône,

*La Maladie du Bétail.* 115

ne, ou ailleurs, & on l'abandonne à son sort, tant les remèdes que l'on a faits jusqu'à présent ont paru inutiles. Il est vrai que la pratique que nous prescrivons demande de très-grands soins, & qu'il seroit bien plus commode, si, par quelques-uns de ces secrets que l'on répand dans le monde en abondance, on pouvoit guérir ces animaux. Nous l'avouons; mais malheureusement cette maladie n'est point une maladie à secrets; il faut suivre la nature, & l'aider différemment, suivant les diverses circonstances qui se présentent. C'est ce qu'ont bien reconnu Messieurs Herment & Drouin, qui ordonnent des remèdes suivant les symptômes, sentant bien qu'il est autant besoin de conduite que de remède. C'est aussi ce qu'on peut recueillir de la lecture des autres Auteurs qui ont traité de cette maladie.

On nous reprochera peut-être que notre méthode ne peut pas être d'un grand usage; que nous ordonnons,

ordonnons fort peu de remèdes , & que la plûpart de ces bêtes mourront , avant que l'on ait administré les remèdes que nous indiquons. Quoiqu'il y ait en effet quelques-uns de ces animaux qui meurent fort vite , quoique d'ailleurs le levain de cette maladie soit très-actif , très-violent & très-malin , & que les obstacles de la peau soient fort difficiles à surmonter , cependant on ne laissera pas de trouver notre projet utile , si l'on fait réflexion que ce n'est pas un petit avantage de sçavoir éviter ce qui peut être nuisible. On a vû que plusieurs Auteurs ont condamné les remèdes échauffans que l'on avoit employés , & qu'ils ont attribué à cette mauvaise pratique une partie du ravage que cette maladie a fait. Notre méthode sera donc avantageuse en apprenant ce qu'il faut éviter ; & si d'ailleurs l'on ne peut pas , par son moyen , surmonter la malignité du venin , on diminuera peut-être le mal , & on guérira un plus grand nombre de bœufs

bœufs que l'on n'a fait jusqu'à présent.

Nous passerons à présent aux préservatifs , qui sont presque d'une aussi grande importance que la guérison de la maladie. Le premier & le principal est d'éloigner les bêtes saines des lieux infectés , de tenir les étables nettes , de n'y mettre ni moutons ni cochons. On ne sçauroit dire si c'est pour avoir manqué à cette précaution , que la maladie , après avoir infecté la Lombardie , s'est répandue en France , ou si l'air étant lui-même infecté , a rendu ces précautions inutiles. L'on nous a assuré qu'un Village unique s'est quelquefois préservé de la contagion au milieu de plusieurs Villages qui en étoient attaqués. Quoiqu'il en soit , ces précautions peuvent être utiles. Monsieur Ramazzini propose même de ne point souffrir qu'un homme qui a eu soin de quelque troupeau infecté , aille dans une étable où soient des bêtes saines. Dans quelques lieux , on fait changer d'habit

à

à ces personnes-là. En effet, comme l'on défend le transport des laines & des cuirs, ou autres marchandises d'un pays pestiferé dans un lieu sain, dans la pensée que ces marchandises sont infectées, on peut, avec quelque raison, appliquer cet exemple à notre cas.

Le second préservatif que l'on emploie, ce sont les forts cordiaux. Monsieur Herment dit que comme la Thériaque & l'Orviétan passent pour des préservatifs merveilleux dans les autres maladies du bétail, il y a apparence que ces remedes doivent être bons pour préserver de celle-ci. Nous avons aussi vû dans quelques papiers volans, imprimés sans nom d'Auteur, que l'on avoit beaucoup employé la Thériaque dans cette occasion, & même avec quelque succès. Cependant Monsieur Borromée rejette les antidotes préservatifs, comme étant échauffans, & donnant trop d'agitation au sang. En effet, user de ces préservatifs échauffans, n'est-ce point donner de  
l'acti-

Pactivité au levain , qui auparavant étoit en repos & sans action ? Le meilleur préservatif est quelquefois de ne rien changer dans la maniere de vie , & sur-tout de ne rien faire qui puisse altérer la constitution du sang , en l'échauffant & le fondant. Nous disons la même chose de la purgation ; elle excite un trouble & une émotion dans le sang qui peut faire fermenter les levains ; & si , à cause de leur malignité pestilentielle , on peut appliquer ici ce que l'on remarque de la peste , nous autoriserons ce que nous avons dit des purgations préservatives , parce que , dit Diemerbrock de la peste dont il fait l'histoire , c'est que tous ceux qui avoient pris des purgatifs pour se préserver de la peste , en avoient été attaqués , & en étoient morts.

Les suffumigations sont usitées dans les maladies malignes & pestilentielles ; & comme celle du bétail tient beaucoup de ce caractère , on a employé les parfums en qualité de préservatifs. Les plus ordinaires

dinaires font l'encens , le bois , & la graine de genievre , le soufre , la poudre à canon. On fera brûler ces parfums sur un réchaut , dans l'étable , en fermant portes & fenêtres , & on les ouvrira seulement un peu devant que les bêtes reviennent des champs ; mais il faut sur-tout prendre garde à séparer les bêtes saines des malades , & même , suivant Monsieur Herment , à ne pas les faire aller aux champs par le même chemin ; & comme l'on regarde , & les brouillards , & la rosée comme une des causes de cette maladie , il faut observer de ne les mener paître dans les prés qu'après que les brouillards sont tombés , & la rosée dissipée , & ne leur donner que du foin sec.

Quoique les setons , caustics , broches , & autres opérations de cette nature , puissent procurer de grandes évacuations , elles n'agitent pas le sang , & par conséquent ne sont pas fort dangereuses. Au contraire , en déchargeant le sang des sérosités ,

rés, il semble que l'on donne moins de prise au venin dont l'air est infecté. Le bœuf dont parle Monsieur Ramazzini, qui demeura seul en vie, de tout un troupeau appartenant à Monsieur le Comte Borromée, avoit un seton. On peut donc regarder ces opérations comme un des plus utiles préservatifs que l'on puisse employer. Ce que nous venons de dire, est confirmé par une autre remarque du même Auteur; c'est que les bœufs gras étoient plus sujets à cette maladie que les bœufs maigres; & qu'en général, entre ces derniers, il y en avoit eu moins de malades. Aussi conseille-t'il de ne pas laisser beaucoup manger les bêtes saines, ne s'agissant pas à présent, dit-il, de les engraisser, mais de les préserver de la maladie. Un Capucin qui a fait l'histoire d'une peste qu'il a vûe, a rapporté que ceux qui étoient mal habitués, & qui avoient quelque maladie chronique, n'étoient point attaqués de la peste.

Avant que de finir ce Mémoire,

F il

il nous reste à répondre à quelques questions importantes qui se présentent naturellement. Premièrement, ceux qui sont surpris de voir dans les bœufs une maladie qui semble avoir tant de rapport avec la petite vérole des hommes, demanderont si elle est ancienne, & si elle revient souvent. Le peu d'exactitude que l'on a eu à décrire les maladies du bétail, nous met hors d'état de répondre précisément à cette question. Il y a eu souvent des maladies contagieuses parmi les bestiaux. Virgile fait mention d'une maladie épidémique, qui ruina de son tems les bestiaux de la Lombardie; mais il ne la caractérise pas assez, pour sçavoir si elle étoit différente de celle-ci, ou non. Fracastor, dans son *Traité de la Contagion*, parle d'une maladie dont les bœufs furent attaqués en Italie, & la décrit de cette maniere. (a)

Nous rapporterons, dit-il, l'histoire d'une maladie épidémique, très-singulière, qui attaqua les bœufs ou  
vaches

(a) *Fracastor, Traité de la Contagion, l. I. ch. 12.*

vaches en mil cinq cens quatorze, sans toucher aux autres animaux. Cette maladie commença dans le Frioul, d'où elle passa dans la Marche Trévifane, & se répandit enfin dans nos campagnes. Cette maladie commençoit par un grand dégoût, sans que l'on apperçût rien qui dût le causer. Ensuite, si l'on regardoit dans la gueule des bœufs malades, il y paroïssoit plusieurs petites pustules qui couvroient tout l'intérieur du palet, & la peau intérieure de cette partie étoit fort rude. Il falloit d'abord séparer la bête malade, du troupeau; autrement elle infectoit toutes les autres. Ce symptôme passoit peu à peu aux épaules, & de-là aux pieds. Ceux auxquels ce symptôme parcouroit ainsi successivement le corps, guérissoient presque tous; & la plus grande partie de ceux auxquels cela ne se faisoit pas, périssoient.

Voilà l'histoire que fait Fracastor, dans laquelle nous remarquons quelques traits de la maladie dont nous avons parlé. Premièrement, la gueule

de ces animaux se remplissoit de pustules au-dedans : l'on remarque aussi dans la maladie dont il est question , que les pustules viennent dans cette partie dès les premiers jours , & avant qu'elles sortent ailleurs. Secondement , ces pustules paroissoient ensuite aux épaules , & pouffoient successivement dans les extrémités. On observe dans la petite vérole des hommes , que les pustules pouffent au visage & au cou , avant que de paroître ailleurs ; & nous avons dit ci-dessus , sur la foi d'une personne d'honneur , qu'en Bourgogne les pustules paroissoient sur-tout à la tête & au cou des bœufs qui tomboient malades ; ce qui donne lieu à quelque ressemblance entre cette maladie & celle dont parle Fracastor. Troisièmement , la nécessité indispensable de ces pustules , & de l'évacuation de la matiere morbifique sur la peau , se rencontre dans l'une & l'autre maladie. Mais Fracastor ne fait aucune mention des accidens funestes qui accompagnent la maladie qui attaque aujourd'hui  
les

les bœufs , soit que le levain de la maladie de mil cinq cens quatorze eût moins de malignité & de violence ; soit qu'il y ait une véritable & réelle différence entre ces deux maladies. On n'a rien de particulier que nous sçachions , des maladies dont les bœufs ont été attaqués en d'autres tems.

La petite vérole des hommes revient de tems en tems , & assez fréquemment ; en sorte que , soit dans un tems , soit dans un autre , presque tous les hommes en sont attaqués , & qu'il y en a très-peu qui n'ayent eu cette maladie , & qui soient exceptés d'une regle si générale. Il semble que Dieu nous ait assujettis d'une manière particulière à cette infirmité. Il n'en est pas de même des bœufs ; une infinité de ces animaux vivent & meurent sans avoir eu la maladie dont nous parlons. Elle revient très-rarement , n'y ayant pas peut-être un exemple dans tout un siècle de cette contagion. Quoique l'on puisse dire que cette maladie revient peut-être plus souvent qu'on ne pense ; que

dans les pays de pâturages, comme la Pologne & la Hongrie, cette maladie peut y regner souvent sans qu'on s'en apperçoive, à cause du peu de malignité qu'elle a en de certains tems; il faut avouer, malgré ces raisons, qu'il y a à cet égard, une grande différence entre cette maladie & la petite vérole des hommes. Celle-ci n'a commencé à être connue que dans les derniers siècles; & il est vraisemblable que c'est une maladie nouvelle, étant trop singulière pour avoir été méconnue par les Anciens, qui étoient si exacts dans la description des pustules qui peuvent survenir à la peau. Peut-être que la maladie des bœufs est aussi nouvelle; peut-être encore que le sang des hommes étant très-facile à mettre en mouvement & à fermenter, il ne faut dans l'air qu'un léger ferment pour exciter la petite vérole. Mais le sang des bœufs étant plus grossier, plus épais, & plus lent, comme nous l'avons vû ci-dessus, il faut un tems considérable, pour qu'il se

se ramasse dans l'air un levain capable, soit par sa quantité, soit par sa qualité, de produire dans les bœufs ses funestes effets. Enfin, cette différence peut encore venir d'un soin particulier de la Providence envers les hommes. Si la petite vérole ne nous attaquoit que de cinquante en cinquante ans, par exemple, peu de gens l'ayant eue, les hommes d'un certain âge en mourroient presque tous, & le genre humain en souffriroit cruellement; au lieu que dans l'état où sont maintenant les choses, il n'y a presque que les enfans qui en soyent attaqués, & qui, à cause de la délicatesse de leur peau, s'en tirent assez facilement, n'y ayant que très-peu d'hommes qui ne l'aient eue dans leur tendre enfance.

Il a été défendu en plusieurs endroits de manger de la chair de ces animaux tués dans le tems de leur maladie, & de se servir de leur cuir. On prend même presque par-tout la précaution de les

faire enterrer à six pieds de profondeur, sans être écorchés. On a cependant appris diverses choses qui font douter que la chair de ces animaux soit mal-faisante. Mr. Guillo rapporte qu'un homme ayant conduit deux ou trois bœufs à l'armée; ils furent trouvés morts le lendemain de leur arrivée; le Boucher les mit en pièces, & distribua aux soldats de cette viande, sans qu'aucun ait ressenti aucune incommodité pour en avoir mangé, ou s'en soit plaint. On a vû une lettre écrite de Moulins, par laquelle on marque que quelques Payfans ont mangé de semblable viande, sans aucun mauvais effet. Monsieur Camerarius & Monsieur Gerbesius rapportent aussi la même chose; & nous avons appris qu'en Pologne on ne se faisoit aucune difficulté dans l'armée de manger des bœufs ou veaux tués dans le tems qu'ils étoient malades. D'un autre côté, Monsieur Guillo dit qu'une famille de Dauphiné est périë toute entiere, après avoir mangé de cette viande.

viande. D'ailleurs, la défense est si générale, qu'on ne peut pas douter qu'elle n'ait quelque fondement. Cela nous fait conjecturer que la chair de ces bêtes a de bonnes ou de mauvaises qualités, suivant l'état & le tems de la maladie dans lequel elles ont été tuées. Avant l'éruption des pustules, & sur-tout dans le premier ou second jour de la maladie, le sang étant encore dans un état de coagulation; la matiere morbifique n'étant pas formée ni répandue dans les chairs, elles peuvent demeurer saines dans ce tems-là. Mais environ le tems de cette éruption, ou après, elle cause une telle corruption dans les chairs, que l'on ne peut pas en manger, sans courir le danger d'en être infecté. Cette corruption est si grande, comme le remarque fort bien Monsieur Guillo, que la chair & la peau sont toutes couvertes de vers dix ou douze jours après la mort. Monsieur Gerbesius remarque encore que les chiens & les corbeaux qui ont mangé de cette viande, en sont

morts ; & il croit que les hommes n'en ont pas senti de mauvais effet , parce qu'en cuisant la viande , on en corrige la malignité. Pour le cuir , la lettre de Moulins que l'on a citée , & Monsieur Camerarius , témoignent qu'on s'en est servi sans incommodité.

Après la composition de ce Mémoire , un de nos concitoyens , d'une famille distinguée dans la Magistrature , nous a fait sçavoir une chose qui mérite d'avoir place dans cet écrit. Il a dit qu'un troupeau de moutons qu'il tient à Vernier , Village à une lieue de cette Ville , étoit atteint d'une maladie semblable à la petite vérole. Il leur sort dans cette maladie un très-grand nombre de pustules par-tout le corps , qui croissant pendant un certain nombre de jours , se dessèchent , & laissent , après être tombées , des taches & des cicatrices sur la peau , tout-à-fait semblables à celles qui paroissent aux hommes , après la petite vérole. On le pria  
des

de vouloir bien en envoyer en ville, pour faire cet examen par nous-mêmes. Il eut la bonté d'en faire venir deux chez l'un des Membres de notre Société, qui les ayant examinés avec Monsieur Michel, Chirurgien, a rapporté que les pustules de l'un de ces moutons étoient entièrement dissipées, & qu'il n'y restoit que des taches & cicatrices; ce mouton paroissoit assez gai & se porter assez bien. L'autre avoit encore les croûtes des pustules, & les gales attachées sur la peau, bien séparées les unes des autres, comme dans les petites véroles discrètes & inégales en grosseur. Elles paroissoient fort distinctement au museau & sous le ventre, & on les appercevoit au toucher sur le reste du corps à travers la toison. Le Berger qui les avoit amenés, ayant été questionné sur cette matière, dit que les moutons, au commencement de la maladie, étoient dégoûtés & fort abattus; que leurs yeux étoient cassés & larmoyans, & qu'après quelques jours,

les pustules commençoient à paroître ; elles augmentoient pendant huit ou neuf jours , au bout desquels elles commençoient à se dessécher. Il ajouta qu'il n'en étoit mort que quatre ou cinq sur tout le troupeau qui est de cent vingt moutons ; que cette maladie s'étoit aussi mise dans un autre troupeau qui est dans le même Village , & que l'on n'avoit fait aucun remède ; qu'on s'étoit contenté de prendre un soin fort exact des moutons malades.

Nous avons encore appris que cette maladie est fort connue des Payfans en France , sous le nom de la claviliere. Elle n'a pas été mauvaise cette année , au moins à Vernier ; mais il y a des tems où elle a beaucoup de malignité , & fait beaucoup de ravage dans un troupeau. La personne à qui appartenoit le troupeau dont on a parlé ; nous a dit qu'il y a quelque tems qu'il perdit par cette maladie une grande partie de ses moutons. Il a remarqué encore que les petites fos-

ses

ses ou cicatrices qui se forment sur leur peau , leur durent toute leur vie.

Nous avons rapporté cette observation , afin de lever le scrupule de ceux qui ont peine à croire que les animaux ayent une espèce de petite vérole. Il est vrai que la maladie des moutons n'a pas eu les symptômes malins , violens , & pestilentiels ; si l'on veut , de celles des bœufs. Mais on n'en peut conclure autre chose , sinon que le levain qui a excité la maladie des moutons , étoit doux , & avoit peu d'acreté ; au lieu que celui qui excite la maladie des bœufs , a un degré de malignité extraordinaire. C'est ainsi qu'en de certains tems , il regne parmi les hommes une petite vérole bénigne , & dont on guérit avec facilité , & le plus souvent sans remede ; mais dans d'autres tems , la petite vérole est si maligne , que , malgré les remedes , elle emporte beaucoup de personnes , & se répandt très - facilement , quelques précautions que l'on puisse

puisse prendre en pareille occasion.

Quelques rapports que nous ayons crû trouver entre la petite vérole des hommes , & la maladie des bœufs , nous n'avons pas prétendu que celle-ci fût absolument semblable à l'autre. Nous ne voulons pas l'appeller du même nom , si cela fait de la peine ; mais nous disons seulement qu'entre toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet , il n'y en a point qui ressemble plus à la maladie des bœufs , que la petite vérole. Nous avons crû être fondés par cette raison à en tirer les mêmes indications , & à observer la même méthode , autant que la constitution des bœufs & la malignité de cette maladie nous l'ont pû permettre. Nous prions les Lecteurs de prendre notre dessein en bonne part. Si nos idées sont justes , on pourra en profiter. Que si nous n'avons pas bien rencontré la vérité , parce que nous n'avons pas vû nous-mêmes cette maladie , nous prions les personnes qui l'ont examinée par leurs yeux ,

yeux , de vouloir bien rectifier nos idées , & nous apprendre ce que nous n'avons pas pû sçavoir. Nous recevrons toujours avec plaisir les avis que l'on nous donnera , notre but étant uniquement de rendre service au Public , & de nous instruire de la vérité.





# REMEDES

*Pour préserver & guérir les chevaux  
& bestiaux attaqués de maladies  
contagieuses, suivant les différen-  
tes expériences qui en ont été fai-  
tes par Monsieur Herment, Mé-  
decin du Roi, & Docteur-Régent  
de la Faculté de Médecine de  
Paris, en plusieurs Provinces,  
par ordre de Sa Majesté.*

**L**E plan qu'on se propose dans ce  
Mémoire, n'est pas de s'appli-  
quer à faire un systême, mais seule-  
ment de donner un ordre aisé & fami-  
lier pour l'usage des remedes, suivant  
les principes qu'on établit, appuyés  
sur des faits incontestables, puisque  
c'est le fruit des observations qui ont  
été faites avec beaucoup d'attention.

C'est dans cette vûe qu'on a tâché  
d'éviter les termes & les expressions  
capa-

capables de rebuter des gens peu accoutumés à ces fortes de discours, qui ne respirent qu'après quelques secours pour les soulager dans leurs calamités; & c'est dans ce même esprit qu'on propose deux fortes de remèdes.

Les personnes aisées qui sont dans les Villes ou ailleurs, pourront en acheter qui sont composés avec plus d'art & de soin; & les Payfans, qui ne sont pas en état d'avoir ces secours, en trouveront d'autres plus à leur portée, qu'on substituera à la place des premiers.

### P R E' C A U T I O N S.

Il faut non-seulement nettoyer les étables & écuries, & les parfumer lorsque les animaux sont au pâturage, mais aussi à leur retour leur frotter le corps, deux ou trois fois la semaine, avec un bouchon de paille trempé dans une lessive un peu chaude de cendres de sarment, dans laquelle on aura fait bouillir quelques plantes aromatiques, comme sauge, thym, romarin,

romarin , lavande & graine de génievre ; & ne les point renvoyer aux pâturages qu'ils ne soient secs.

Les parfums les plus ordinaires sont l'encens , la graine & le bois de genièvre , le soufre , la poudre à canon & la poix , qu'on mettra sur un réchaut rempli de feu , & que l'on passera plusieurs fois par jour dans ces lieux , dont on fermera les portes & les fenêtres , afin que les parfums y fassent plus d'impression : on les ouvrira ensuite devant que les bestiaux reviennent , afin que l'odeur en soit dissipée.

On peut encore faire des feux autour des étables , & l'on doit frotter les auges & les rateliers avec l'ail , l'*assa-fœtida* , ou l'oignon.

Il faut prendre les mêmes précautions ci-dessus marquées , quand on mettra les animaux sains dans les lieux où il y en aura eu de malades ou de morts , & laisser passer un tems considérable sans s'en servir.

On ne sçauroit avoir trop d'attention à séparer les bêtes malades d'avec les saines ; à les faire passer , s'il

se

Se peut , par des chemins différens , pour les conduire dans des lieux écartés qu'on aura destinés pour les pâturages , observant de ne les pas faire sortir pour aller aux champs , que le soleil ne soit levé & le brouillard tombé , & de ne les point laisser le soir au ferein.

Les hommes ne se serviront point des couvertures , draps & autres ustenciles qui ont été à l'usage de ces animaux malades ; & on ne laissera coucher personne dans les étables & autres lieux où on les garde.

#### REMEDES PRE'SERVATIFS.

On mettra tremper dans la boisson ordinaire des bestiaux une ou deux livres d'antimoine crud , que l'on fera bouillir , avant que de la leur donner , pendant un quart d'heure , & on rejettera de nouvelle eau sur l'antimoine , qui servira tout le tems de la maladie. Dans les pays où les eaux minerales ( chargées particulièrement de fer ou d'acier ) sont familières , on doit en abreuver le bétail pendant

dant dix ou douze jours , & ne lui donner à manger que deux heures après , observant de tirer de l'eau de la fontaine , sans faire boire le bétail dedans.

Dans les herbes ou le foin qu'on leur donnera , on mettra quelques poignées de feuilles de bourache ou buglose , mercuriale , scordium , cresson & chicorée sauvage.

On leur fera prendre , de deux jours l'un , pendant quelques jours , trois ou quatre gouffes d'ail écrasées , une once de gentiane en poudre , ou de *crocus-metallorum* , deux cuillerées de sel , avec une demi-poignée de graine de génieuvre , & quelques grappes de verjus ou de raisins dans l'avoine & le son , ou dans le vin , avec la corne.

Comme les maladies dont les bestiaux sont attaqués , commencent souvent par dégoût , il est nécessaire d'avoir un soin particulier de laver & nettoyer leur gueule avec quelques têtes d'ail pillées , demi-poignée de sel , deux fortes pincées de poivre dans une chopine de vinaigre ,

*la Maladie du Bétail.* 141

gre , où l'on trempera un bâton garni de linge de lessive , pour en froter le dedans , & en faire avaler quelque peu , jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que l'appetit leur revienne. Au défaut du poivre , on se servira de la roquette , du curage , espèce de persicaire , & du jus d'oignon ou de poireau.

Si l'on fait saigner les bestiaux par précaution , il est absolument nécessaire de les purger le lendemain avec une once d'*assa - foetida* , autant de *crocus - metallorum* , trois gros de salpêtre , & pareille quantité de fleur de soufre dans l'avoine & le son , ou dans le vin , avec la corne.

On diminuera la dose à proportion , selon les différentes espèces & la force des animaux.

Comme ces drogues & remèdes ne se trouvent pas dans les Villages , on y substituera à la place deux onces de la racine de coule-yrée mise en poudre , qu'on appelle communément vigne - blanche , ou courge sauvage , infusée dans une cho-

chopine de vin , ou une once & demi de feuilles & tiges d'une plante qu'on appelle *gratiola* , vulgairement la grace de Dieu , ou herbe à pauvre homme , infusée dans un demi-septier de vin chaud.

On réitérera cette purgation deux fois , de trois jours l'un , & on ne les menera point paître le jour qu'ils auront été purgés.

Entre les remedes préservatifs , la Thériaque & l'Orvietan ordinaire doivent passer pour des remedes très-souverains , ayant été donnés de tout tems avec succès dans les maladies contagieuses des bestiaux ; sçavoir , une once & demi à un bœuf ou à un cheval , une once à une vache , demi-once à un taure , délayée dans le vin.

Quelques-uns prétendent avoir préservé leurs bestiaux , en leur mettant au cou , dans un linge , du sel , de l'ail à moitié écrasé , de l'*assafoetida* , du vif-argent , ou un crapaut , que l'on jette dans le feu , après l'avoir fait servir quelque tems.

Obser.

*Observations sur l'ouverture des  
corps des animaux malades  
ou morts.*

Il a paru très-souvent une inflammation aux boyaux, avec disposition à gangrene, le fondement ulcéré & parsemé de plusieurs boutons de couleur violette & livide.

Le poulmon n'a pas été exempt de quelque impression, puisqu'on y a trouvé de petites vessies remplies d'une humeur roussâtre, le foye souvent schirreux, & la bile contenue dans la vessicule du fiel, comme un marc de café. Il ne s'est point trouvé de glaires dans le sang, comme quelques-uns l'ont prétendu, si ce n'est une matière laiteuse, parce que le lait étant supprimé, il y fait reflux, & s'y dégorge.

On rencontre encore très-souvent entre chair & cuir plusieurs boutons, qu'on peut comparer à une petite vérole avortée. Dans d'autres, nul-  
le

le impression aux visceres , presque point d'altération dans le cerveau , mais le sang toujours gangrené.

### D E S C A U S E S .

Par ces observations sur les accidens qui accompagnent ces sortes de maladies , qu'on doit regarder comme malignes , il est aisé de juger qu'elles viennent d'un air corrompu , & de la mauvaise qualité des herbes , qui portent dans le sang & dans le suc nerveux un levain de la nature d'un venin acide , qui le coagule à un point , que les liqueurs s'arrêtant dans leurs couloirs , s'y embarrassent , de maniere que les secretions ne se peuvent faire que très-difficilement ; ainsi le sang se chargeant de parties grossieres dont il ne peut se dépurer par le défaut de transpiration , que l'inégalité des précédentes saisons a produit , il s'est trouvé rempli de différens ferments ,  
qui

qui s'étant développés par la chaleur de l'Esté , ont causé les différens accidens que l'on trouve dans ces sortes de Maladies , où le sang , qui dans le commencement étoit coagulé , faisant effort par ses fréquentes rarefactions , rompt la tiffure de ses fibres ; ce qui se prouve par le sang qu'on tire dans les premiers momens de la Maladie , qui est fort coagulé , & quelque temps après n'a nulle consistance.

Cette même rarefaction du sang dilate si fortement les vaisseaux , qu'il rompt souvent ses digues , d'où proviennent les hémorrhagies & les différentes tumeurs qui paroissent sur la peau.

Pour obvier à l'éruption des vaisseaux & prévenir l'épanchement il faut saigner les animaux dès le commencement , car quand on attend trop tard , la saignée devient plus nuisible qu'utile , parce qu'elle facilite la dissolution du sang , en lui donnant plus d'espace à rarefier & à se fermenter.

Dans le commencement de ces Maladies, si la saignée n'a pas eu le succès

qu'on en pouvoit esperer , il faut attribuer cet effet à la difficulté qu'on avoit de saigner ces sortes d'Animaux , & au peu de sang qu'on leur tiroit ; pour éviter cet inconvenient il les faut saigner au col , & tirer environ une pinte & demie de sang aux Bœufs , une aux Vaches , & moitié aux Taures.

### DES TUMEURS.

Pour avoir quelques succès dans les Maladies dont les animaux sont attaqués , il faut examiner attentivement les différens accidens qui demandent différens secours , que l'on ne peut mettre en œuvre avec sûreté , qu'en distinguant les symptômes qui caractérisent chaque espece de ces Maladies pour y apporter les remedes convenables.

Dans plusieurs Provinces on observe que les Chevaux & Bestiaux sont frappés d'une espece de bouton de farcin de la grosseur d'une noix , qui ptend au flanc & s'augmente insensiblement , en se communiquant  
par

par des fufées jufqu'aux bources qui groffiffent prodigieufement.

Les vaiſſeaux voifins de cette tumeur s'engorgent en un point, qu'ils deviennent comme des cordes : Elle eſt dure, noirâtre & ne contient point de pus, & elle reſſemble à ces Anthrax qui arrivent aux hommes dans les Maladies contagieufes.

Quand cette tumeur que les Payſans appellent Charbon, ſe trouve au poitrail ou aux environs de la tête, les Animaux périffent ſi promptement, qu'à peine peut-on leur apporter du ſecours.

Lorſque cette tumeur eſt accompagnée de chaleur conſidérable & de battemens de flanc, il faut commencer par la ſaignée, & enfuite ouvrir la tumeur en quelque endroit du corps qu'elle puiſſe être, en croix de Saint André; laver la playe avec l'eau ſalée ou l'eau de vie, mettre par-deſſus la Thérébentine délayée avec un jaune d'œuf, du Miel & de l'Eau de vie & panſer la playe deux fois par jour avec l'étoupe ou la corde effilée.

Ceux qui ne pourront pas avoir

ces remèdes , se serviront du blanc de Poireaux ou d'une espece de Persicaire qu'on appelle Curage , & vulgairement l'Herbe à Charbon.

Plusieurs personnes se sont servies avec beaucoup de succès d'une plume remplie de Vif-argent , cachetée par les deux bouts , qu'on introduit à la faveur d'une lancette entre chair & cuir vers le col , qui produit un écoulement considérable de pus.

On a remarqué que ceux qui ont soin des Bœufs , les guérissent souvent avec une plante qu'on appelle la *Viorne* , en leur donnant souvent les feuilles & les bayes à manger , & mettant un morceau de la tige entre chair & cuir vers le bout de la nappe du col , qui attire un dépôt dont la matière purulente coule par l'ouverture , & qu'on doit entretenir quelque tems comme un Cautere. Ce remède a été éprouvé avec succès à Fontainebleau.

On peut se servir des Setons qu'on fait au fanon ou à la criniere avec un fer rouge de la grosseur d'un doigt pour faire un trou afin de passer une corde, Lorsque cette évacuation com-  
mence

mence à diminuer, on purgera avec une once de *Crocus-Metallorum*, demie once d'*Assa-fœtida*, trois gros d'Aloës & pareille quantité de Jalap, le tout pulverisé, qu'on fera bouillir legerement dans une chopine de Vin: on réiterera cette purgation deux fois de deux jours l'un.

Au défaut de ces remedes, on se servira d'une once & demie en poudre de racines & feuilles de Cabaret, appelé *Asarum*, ou Oreilles d'Hommes, qu'on fera bouillir dans une chopine de Vin. On diminuera ou augmentera la dose à proportion de l'âge, de la force ou de l'espece des animaux.

Après l'usage de la purgation réitérée, on donnera une once de Thériaque, une demie cuillerée de poudre à Canon, & demie once de Cinabre dans demi-septier de Vin chaud, ou l'on fera prendre une once de Cristal de Suye de cheminée, demie once de racine d'Aulnée, autant d'Aristoloché, & pareille quantité d'Impéatoire dans une chopine de Vin.

On tiendra chaudement ces ani-

maux, auxquels on donnera deux fois par jour de l'Avoine, que l'on fera bouillir dans le Vin, un peu de foin nouveau, point d'herbes, & pour boisson une décoction de Chardon-beni, Scabieuse ou Reine des Prés, & la Scorfonnaire.

### CATHARRE OUFONTE.

Les Bœufs & les Vaches sont plus communément attaqués d'une Maladie qui prend par pésanteur de tête, abattement, foiblesse à ne pouvoir se tenir sur leurs pieds, frisson & tremblement universel souvent suivi d'une chaleur excessive, altération, battement de flancs; & enfin les autres paroissent extérieurement avoir froid & intérieurement très-chaud; le lait tarit aux Vaches, il distille des nazeaux & des yeux une sérosité gluante & corrosive, mêlée quelquefois de sang. Quand cette évacuation se supprime elles périssent tout d'un coup par la toux, difficulté de respirer, sifflement & rallement; ainsi il est d'une grande importance d'entretenir cet écoule-  
ment;

ment ; c'est pourquoi il faut se servir d'un baillon de Genet vert ou de Coudrier pour les faire baver pendant une heure ; ce que l'on répétera deux ou trois fois par jour , & ensuite on leur lavera la langue , le palais , les mâchoires avec le vinaigre , le sel , le poivre & l'ail pour leur exciter l'appétit. S'ils peuvent manger , on leur donnera une once de *Crocus-Metallo-rum* , & demie poignée de graine de Génievre écrasée , & autant de grains de verjus ou de raisins , le tout mêlé avec le son : s'ils ne le peuvent pas , on leur fera prendre dans le vin : deux heures après on leur donnera de l'eau blanche tiède avec le miel.

On leur séringuera plusieurs fois par jour , tant dans les nazeaux , que dans les oreilles , du jus de poirée avec une décoction de feuilles de Tabac , & on leur soufflera avec un chalumeau dans les nazeaux une pincée de racine d'helebore blanc , & pareille quantité de la poudre de bétoine , ou bien le marron d'Inde desséché au four & réduit en poudre : ces sternuatoires agiront plus puis-

samment si l'on fait précéder les parfums comme l'encens, le soufre le bois de Génievre, &c. Pour en recevoir la vapeur par les nazeaux.

Lorsque ces animaux sont tout d'un coup si abattus & si foibles qu'ils ne peuvent se lever de terre, & qu'ils ont un froid par tout le corps accompagné de mouvemens convulsifs, il faut lors pour préférer la purgation à la saignée ( qui ne convient ordinairement que dans le commencement ) afin d'empêcher à la faveur du purgatif que les matieres croupissantes dans les premieres voyes ne se glissent dans le sang.

Comme la conformation de l'estomac des Bœufs & des Vaches ne leur permet pas de vomir, on leur donnera comme purgatif quinze grains de tartre-émétique, une once & demie de diaprun, & demie once de thériaque dans une chopine de vin chaud qu'on réitérera deux jours de suite; ou bien on leur fera prendre une once de poudre d'*Asarum*, demie once de gentiane, & pareille quantité de gratiola dans un demi septier de décoction

tion

tion d'Iris du pays ou flamme augmentant ou diminuant la dose à proportion de l'âge & de l'espece des animaux.

Après la purgation on se servira trois jours consécutifs d'une once de cristal de fuye de cheminée, demie once de cloportes, pareille quantité de cinabre, au défaut du cinabre, demie once de racine d'aulnée qu'on nomme *Enula campana*, & pareille quantité d'aristoloche en poudre, dans un demi septier de vin chaud avec un verre d'eau-de-vie.

#### PETITE VEROLE MALIGNE.

Dans cette maladie les bestiaux sont attaqués tout d'un coup d'une chaleur excessive, mouvement violent, altération, battement de flanc, & la peau devient toute en bosse comme un gros chagrin. Dans ce moment la saignée seroit très-utile, mais aussi-tôt que ces especes de boutons paroissent s'augmenter, & que les accidens diminuent, il faut s'en abstenir, & s'appliquer uniquement à en-

tretenir cette éruption par l'usage du cristall de suye de cheminée [ *ce cristall se trouve immédiatement sous la suye en forme de petits cristaux dans les cheminées ou fours, où on fait du feu.* ] ( qui est un sudorifique des plus faciles & des plus surs ) dans une chopine de vin pendant deux ou trois jours de suite.

On peut se flatter de quelque succès quand ces boutons supurent une matiere très-puante qui devient en galle, la peau se filonne & se fend en différens endroits particulièrement au pied ; la langue se trouve couverte de ces mêmes pustules, & s'écorche de tous côtés, il s'y forme plusieurs ulceres qui les empêchent de manger, enforte qu'ils périssent quelquefois faute de nourriture, à moins que l'on n'aye soin de leur ratisser la langue & de la nétoyer avec une décoction d'orge, d'aigremoine & deux cuillerées de miel rosat : ensuite on se servira de quelques gouffes d'Ail, demie poignée de sauge & pareille quantité de la grande Joubarbe, nommée vulgairement Artichaut sauvage, & au-  
tant

tant de la racine d'Angélique ou impé-  
ratoire, qu'on pilera & qu'on fera  
infuser quelque temps dans le Vi-  
naigre avec une poignée de Sei.

Quelques-uns ont pris ces sortes  
de boutons pour une Maladie qu'on  
regardoit comme de petites tumeurs  
particulieres, dont on prétendoit que  
le progrès étoit si considérable que la  
langue se fendoit, qui cependant ont  
été guéris par les remedes ci dessus  
expliqués.

Quand les galles commencent à se  
seicher, on les purgera avec deux  
cuillerées de Miel, une demie once  
de Clous de gerofle, autant de Ca-  
nelle, une cuillerée de fleur de Souf-  
fre, pareille quantité de *Crocus-Me-  
tallorum* qu'on fera bouillir dans une  
chopine de Vin, ou bien on leur don-  
nera une cuillerée de Cristal de fuye  
de cheminée, une once & demie de  
Gentiane en poudre, & une once d'A-  
farum aussi en poudre dans un demi  
septier de Vin.

On leur donnera de temps en temps  
quelques morceaux de pain trempés  
dans le Vin, & on ne les envoyera

point aux pâturages qu'ils ne soient  
entièrement guéris.

### FLUX DE SANG.

Dans le commencement de cette  
maladie, les animaux ne fientent qu'a-  
vec peine, aussi est-on obligé de les  
faire feuiller, c'est-à-dire, de leur ti-  
rer la fiente du ventre, & leur donner  
quelque lavement, ou leur jeter  
avec la main dans le fondement une  
décoction de feuilles de Mauve, de  
Guimauve, & son de Froment.

Il survient très-promptement un  
flux de ventre avec un tenesme ou dif-  
ficulté de fienter, où ils rendent quel-  
ques matieres glaireuses & une féro-  
cité très-foetide, qui dégénere en peu  
de temps en flux de sang, accompa-  
gné de douleurs que l'on connoît par  
leurs plaintes.

Il est certain qu'il ne faut pas re-  
garder cette maladie comme une dy-  
fenterie, puisqu'elle est ordinairement  
précédée d'autres accidens, mais  
comme un Symptome qui est souvent  
funeste, à moins qu'on n'aye pourvû

à la cause antécédente par les Remedes généraux ci-devant décrits.

On leur fera prendre deux fois, de deux jours l'un, trois onces de Catholicon composé de Rhubarbe, & un gros & demi d'Ipecacuanha en poudre, ou bien une demie once de Rhubarbe ou une once de Rhapontic en poudre avec une once de Thériaque que l'on délayera dans un demi septier de Vin.

Lorsque le Flux de sang arrive à ces animaux après avoir été purgés, on se contentera de donner seulement quelques jours de suite une noix muscade en poudre, demie once de Cannelle, deux gros de Clous de girofle, & une demie poignée de Roses de Provins aussi en poudre : on fera bouillir le tout légèrement dans une chopine de Vin.

On leur donnera pour boisson ordinaire de l'eau blanche ferrée, & de temps en temps une décoction de Plantain, de Gland de Chêne, & quelques cuillerées de Pepins de Raisins concassés.

Il ne faut pas arrêter tout d'un coup  
ce

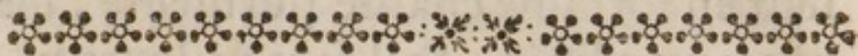
ce Flux par des remedes trop astringens , plusieurs animaux ont péri pour en avoir pris trop tôt , mais on peut se servir d'une once de Thérébentine délayée avec un jaune d'œuf dans une chopine de Vin : si ce Flux de sang ne s'arrête pas à la faveur de ces remedes , on leur donnera une poudre faite avec la racine de grande Confoude , de Bistorte , & de Tormentille mêlée avec le Coin<sup>o</sup> ou la Nefle , ou le Gratecu qu'on fera bouillir dans le Vin.

Il est d'une très-grande importance d'avertir le public , que la variété des Remedes est à craindre , parce que les divers principes dont ils sont composés agissant différemment produisent des effets contraires , qui souvent bien loin d'apporter du soulagement , deviennent très-nuisibles : c'est pourquoi quand on aura fait choix d'une méthode appuyée sur les principes & sur l'expérience , il faut s'attacher à la suivre si l'on veut avoir un heureux succès dans l'usage des Remedes.

*Par ordre de Monseigneur l'Intendant.*

1714.

METHODE



## M E T H O D E

*Pour traiter les Bestiaux , tant ceux qui sont malades , que ceux qui paroissent en santé ; ordonnée par le Sieur Droiin , Chirurgien Major des Gardes du Corps du Roy , envoyé par Ordre de Sa Majesté.*

**L**A Maladie qui attaque présentement les Bœufs & Vaches , est une petite vérole pourprée qui en fait mourir beaucoup , à cause que la peau de ces Animaux est si dure , que rarement la malignité se peut faire jour à travers. J'ai remarqué que tous ceux qui sont guéris ont été couverts de galles , & à quelques-uns tout le poil leur est tombé.

### SIGNES DE LA MALADIE.

Ils ont la tête basse , les oreilles froides & pendantes , le regard triste , les yeux troubles & larmoyans , & il leur

leur en fort une chassie purulente, les nazeaux plissés, & il sort de leurs cavités une matiere glaireuse & très-épaisse; il sort de leurs poumons une haleine très-puante, difficulté de respirer, accompagnée quelquefois de battemens de flancs & de toux très-violente, & un frisson qui les agite si violemment, qu'à peine peut on les échauffer.

Les Vaches tarissent totalement ou en partie, suivant que la fièvre est plus ou moins forte.

Ayant fait ouvrir & anatomiser plus de deux cens, tant Bœufs que Vaches vivans, mourans & morts, j'ai trouvé dans presque tous, un des estomacs nommé le Livre ou Pseautier, à cause des différens feuillets qui le composent, d'une dureté si considérable, qu'à peine la hache pouvoit-elle se faire jour à travers; cette dureté ne doit pas être regardée comme cause de la Maladie, mais comme accident; car cette dessiccation n'est qu'un effet de la violence de la fièvre.

L'Epiploon, les Intestins gresles, & le Mezentere très-enflâmés & par-  
semés

semés d'une grande quantité de taches livides qui faisoient voir visiblement une très-grande malignité, & un sang presque gangrené.

La Vesicule du fiel étoit si pleine & tenduë qu'elle avoit quatre fois sa grosseur naturelle, remplie aux uns d'une liqueur semblable à de la poix fonduë, & aux autres comme une eau claire n'ayant nulle consistance.

Le Foye, la Ratte & les Reins très-peu altérés.

Le Boyau droit ou Rectum à quelques-uns très-ulcerés, passant du bas ventre à la poitrine, j'ai trouvé à quelques-uns les poumons très-enflâmés, & quelquefois ulcerés.

Le Cerveau presque dans son état naturel.

Par toutes ces observations il paroît que la saignée est très-nécessaire, parce qu'en désemplissant les vaisseaux, le sang circule & se développe plus aisément.

C'est pourquoi il est nécessaire que du moment qu'on s'apperçoit que quelqu'un de ces Animaux tombe malade, de le faire saigner promptement

ment de la veine du Col ; on la doit réiterer deux ou trois fois , à douze heures de distance l'une de l'autre.

La quantité du sang qu'on doit tirer sera proportionnée à la force de l'Animal : sçavoir , aux Bœufs , deux livres chaque fois ; aux Vaches , une livre & demie ; aux jeunes Taures & Génisses une livre.

Une demie heure après chaque saignée , on leur fera prendre le Breuvage suivant ; sçavoir une pinte de Vin & une d'Eau qu'on mettra ensemble.

Absinthe.

Sauge.

Et Cresson aquatique ou d'eau une poignée de chacun qu'on coupera bien menus ; on fera bouillir le tout pendant un quart d'heure , puis l'on passera à travers un linge , & on ajoûtera dans la Liqueur une demie once de Saffran coupé bien menu , l'on partegera cette Liqueur en quatre parties égales qu'on donnera à la Bête malade de quatre heures en quatre heures ; il faut que le Breuvage soit donné chaud , & ne lui rien donner

ner dans l'intervale des prises : Si la Maladie augmente, on leur donnera le Breuvage suivant : Sçavoir,

Chopine de bon Vin.

Fiente de Pigeon fraîche, demi once, & en cas qu'on n'en trouve pas, on prendra de celle de poule, en en mettant un peu plus.

Souffre, deux gros.

Helebor noir ou Mausser en poudre un gros.

Sabine, aux Beufs un gros, & aux Vaches demi gros, & aux jeunes Taures, à proportion..

Salpêtre, trois gros.

Genievre, une grosse poignée bien écrasée.

On laissera infuser le tout pendant une demie heure sur la cendre chaude, se donnant bien de garde de le faire bouillir ; on partagera ledit Breuvage en deux prises qui seront données à douze heures de distance l'une de l'autre.

On réitérera ledit remede suivant le besoin.

Il faut observer de ne point donner aux Vaches pleines, ni Sabine, ni Hélebore. Pendant

Pendant toute la Maladie on aura soin de leur faire boire très souvent de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir Bourrache & Buglose, plantes cordiales qui se trouvent communément dans la campagne & les Jardins.

*Pour ceux qui ont le Flux de Sang  
ou de Ventre.*

On prendra chopine de Vin rouge. Roses de Provins, deux gros. Poudre de Coques de Gland, demie once. Et une demie Muscade rapée. Brique ou Thuille en poudre très-fine, trois gros.

On fera infuser le tout sur la cendre chaude pendant une demie heure, puis l'on donnera le Remede à l'Animal, & on le laissera quatre heures après sans lui faire rien prendre, dans les endroits où l'on pourra trouver du Sumac & du Bol, on en mettra dans ledit Breuvage une demie once de chaque, & l'on réitérera le Remede suivant le besoin.

*Ceux*

*Ceux qui jettent par les Nazeaux.*

On leur lavera les cavités quatre à cinq fois le jour avec du Vinaigre très-fort, dans lequel on aura fait infuser des feuilles de Tabac ou d'Helebore.

Quand la Verole est fortie, ce qui se connoît par quantité de Bouttons ou Galles qui viennent sur la peau, on leur donnera matin & soir une rotie au Vin, & un peu de Muscade rapée, on ne leur donnera à manger que du sec.

Leur boisson sera d'eau tiède dans laquelle on aura mis deux bonnes poignées de farines de Froment.

*Préservatif pour les Bestiaux qui ne sont point attaquez de la Maladie.*

On ne peut établir une méthode plus certaine qu'en procurant au Sang des endroits par lesquels il se purifiera des parties malignes dont il peut être chargé.

C'est pourquoi il est nécessaire de  
les

les herbire, & j'en ai vû de très-bons effets en plusieurs endroits.

Pour herbire, on prend un fer pointu environ de la grosseur du petit doigt, on perce la peau, autrement dit, Lampe, qui est pendante entre les jambes de devant; on met dans le trou fait par ledit fer, deux ou trois brins de racine d'Helebor noir ou mauffaire, qu'on laisse plusieurs jours; par le moyen d'Helebor il s'y fait une grosse tumeur ou abcès que l'on perce, & il en sort une très-grande quatité de matieres, on entretiendra cette supuration le plus longt-tems que lon pourra.

Il ne faut pas se contenter de l'Herbi, il est nécessaire pour procurer de plus grandes évacuations de leur appliquer des Sétons: sçavoir, deux à la criniere, & le troisiéme au haut de la queüe.

*Maniere d'appliquer les Sétons.*

Il faut élever la peau de deffus le col le plus qu'on pourra, ensuite le percer avec un fer rouge de la grosseur

feur du doigt, passer à travers le trou une corde ou méche qui sera frottée ou trempée dans un onguent nommé Supuratif, qui se fait chez les Apotiquaires, à son défaut on se servira de vieux Oing.

Quand les Sétons supurent, il faut les panser tous les jours en tirant la méche ou corde doucement, crainte de la faire passer entièrement.

Il faut avoir soin à chaque fois qu'on pensera, de mettre à l'entrée de chaque trou de l'onguent.

Quand la corée ou méche sera presque finie, on y en attachera une autre qu'on fera passer à travers les trous.

Les Sétons doivent être entretenus le plus long-tems que l'on pourra.

Aux Bestiaux auxquels on aura appliqué les Sétons, on leur donnera deux ou trois fois la semaine le Breuvage suivant : Sçavoir.

Une chopine de bon vin, dans laquelle on mettra.

Saffran, deux gros, coupés bien menus.

Deux coques d'œufs calcinées & réduites en poudre. Souf-

Souffre , un gros.

Après le Remede pris l'on laissera l'Animal deux heures sans manger.

Il ne faut pas obmettre de faire parfumer souvent les étables avec bois & graine de Genievre.

Ceux qui pourront avoir du Camphre en pendront au col de leur Bestiaux de la grosseur d'une fève envelopé dans un morceau de cuir ; à son défaut on y mettra une tête d'ail , ou un crapaud seiché au four.

La Poudre de Crapaux est un très-bon Préfervatif ; c'est pourquoi il est nécessaire de leur en faire prendre deux ou trois fois la semaine ; Sçavoir deux ou trois gros chaque fois dans une chopine de vin.

*Remede pour les Abscess ou Charbons  
qui viennent à la langue des  
Bœufs.*

Il y a quatre à cinq années que les Bœufs furent attaqués en Dauphiné d'un Abscess ou Charbon à la langue qui en fit mourir beaucoup , avant qu'on eut trouvé le Remede suivant ; Sçavoir , Ail , Poivre & Sel. Il

*la Maladie du Betail.* 169

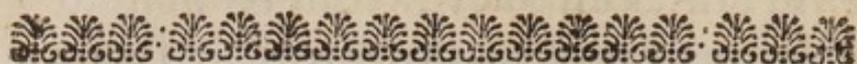
Il faut bien piler le tout en semble , puis le mettre dans le vin ou vinaigre.

Avant que de se servir dudit Remede , on doit ratifier l'endroit malade avec une Cuilliere ou autre chose , puis laver la Playe plusieurs fois le jour avec ledit Remede.

Quelquefois les bords de la Playe deviennent durs & calleux , pour lors on doit les toucher legerement avec un linge qu'on aura attaché au bout d'un morceau de fer & trempé dans l'esprit de Vitriol , on procure-ra la chute de l'escare en lavant souvent la Playe avec le vin dans lequel on aura mis le Miel commun , Sel & Ail pilé , & quelque peu d'eau-de-vie.

Pendant le traitement il est nécessaire de purger l'Animal deux ou trois fois avec un demi septier de vin , une tête d'Ail pilée , deux gros de fleurs de Souffre & une once & demie d'assa foetida.





## SENTIMENT

*De Monsieur le Docteur Nigrisoli, Médecin de Ferrare & Premier Lecteur dans l'Université de sa Patrie, sur la Maladie Epidémique des bœufs; imprimé à Ferrare, 1714, 8. vol.*

**L'**Auteur entrant d'abord en matière, dit que cette maladie est une fièvre ardente, maligne, pestilentielle & contagieuse. Il prouve, que c'est une *fièvre*, par l'air triste de ces animaux, leurs yeux troubles, leurs oreilles pendantes, la pulsation que l'on aperçoit aux artères carotides externes, lesquelles paroissent plus élevées & plus gonflées qu'à l'ordinaire; enfin il parle du hérissement de leur poil, & de la chaleur que l'on aperçoit en les touchant. Il prouve que cette fièvre est *ardente*,

dente , à cause de l'excessive chaleur de leurs entrailles ; ils ont l'haleine semblable à une flamme de feu , & ceux qui ont mis la main dans leur gueule , pour en emporter de la bave , disent qu'à peine y pouvoient ils laisser la main un moment , sans être très incommodés de l'excessive chaleur qu'ils sentoient. Les bœufs malades boivent avec excès , sans paroître presque jamais défalterés ; ils ont la respiration difficile , avec râlement , battement de flancs , & les narines plus dilatées qu'à l'ordinaire.

Cette fièvre dit notre Auteur , paroît être maligne & pestilentielle , tant par les causes internes & externes de cette maladie , que par les accidens funestes & malins qui l'accompagnent. La plûpart de ces animaux meurent , sans que le grand nombre de remede que l'on a pratiqués jusqu'à présent , ait pu produire aucun bon effet , ces animaux mourant ordinairement entre le cinquième & sixième jour. Il leur vient , souvent même , avant la fièvre , des pustules & des ulceres dans la gorge ,

au palais & sur la langue : leurs forces s'abatent tout d'un coup, ils grincent des dents, ont une toux facheuse quoique legere ; ils ne ruminent ni ne mangent plus, ils rendent par les narines, par les yeux & par la gueule beaucoup de matières gluantes, & de mauvaise odeur ; ils ont des tremblemens & des mouvemens convulsifs aux épaules, aux muscles de la poitrine, & sur tout aux jambes ; & enfin ils font des excremens extrêmement puans, noirs, & mêlés de sang.

Cette maladie est *contagieuse & épidémique* ; l'Auteur remarque pour le prouver, que dès que le mal est entré dans une étable, il se communique avec tant de promptitude à tous les bœufs & vaches qui y sont, qu'il ne fait presque de rien de séparer les bêtes saines d'avec les malades ; Que plusieurs de ces animaux, quoi que dans des étables différentes & sans aucune communication, avoient été ataqués dans le même tems de la maladie : Et que les hommes qui ont soin des bêtes malades, la communiquent aux bêtes saines.      De

De la nature de cette maladie, il conclut qu'elle est causée par des corpuscules malins, sulfureux, salés, acres & rongeurs, qui détruisent le tissu des liqueurs, sur tout de la partie rouge du sang, & altèrent la lymphe qui coule dans les nerfs, la rendent gluante & tenace, dérangent en un mot, toute l'œconomie du corps, & causent les accidens dont on a parlé.

L'Auteur recherche ensuite d'où ces corpuscules sont venus, il croit qu'ils ne sont pas venus d'un vice particulier des viscères de ces animaux, parce qu'il seroit difficile que ce vice eut été le même dans tous ces animaux, & propre à produire précisément les mêmes symptômes. D'ailleurs il a trouvé les viscères assez sains dans ceux de ces bœufs malades qu'il a ouverts, excepté une vache dans laquelle il a trouvé le pfaulier gangrené & un bœuf dont le même viscère étoit fort affecté; ce qu'il suppose être plutôt un effet de la fièvre, qu'une cause de cette maladie. Il croit que l'une des causes de la géné-

ration du levain morbifique dans le corps, ce sont les alimens, ou les herbes qui ont été imprégnées de quelque qualité maligne. L'air aussi a pu fournir une partie de ce levain, non seulement par la respiration, mais aussi en s'insinuant dans les glandes du palais & de la gorge, & de là dans les vaisseaux; de là vient que ces parties paroissent les premières ataquées, & qu'il s'y décharge des humeurs visqueuses & puantes, comme on l'a dit auparavant. L'Auteur ajoute que cette maladie ne s'est pas repandue par une simple contagion, étant difficile à croire qu'un bœuf seul ait pu infecter tant de pais nonobstant le soin que l'on se donnoit de couper toute communication d'un lieu à l'autre. Mais l'air étant infecté par lui même aussi bien que les alimens des bœufs, cela a rendu inutiles les précautions que l'on a prises contre la communication des bœufs d'un pais à l'autre.

M. Nigrifoli demande ensuite ce qui a pu infecter l'air & les alimens, & il réfute le sentiment de divers Auteurs

teurs sur ce sujet ; Les uns disent que la maladie est venue des lieux bas & des vallées où l'on a fait paître le bétail ; Mais 1°. le bétail que l'on a tenu sur des collines & des lieux élevés , n'a pas été moins malade , que celui de la plaine ; 2°. Les paquis des lieux bas ont servi aux animaux pendant plusieurs années , sans qu'on ait aperçu de contagion , même dans des saisons fort pluvieuses , & après des inondations.

D'autres prétendent que cette maladie est venue de l'été pluvieux & froid ; ces grandes pluies ont ramassé des sels impurs , qui se mêlant avec l'air que l'on respire , ont infecté le sang ; que cette même constitution de la saison a diminué la transpiration insensible de ces animaux , & que les écoulemens qui se devoient faire étant retenus , ils se sont déposés sur les visceres & les ont infectés. Sur quoi l'Auteur dit que les hommes se seroient sentis de ce dérangement , aussi bien que les bœufs ; que ce dérangement des saisons est bien capable d'alterer la santé , mais non

de causer une espece de peste ; que l'on a eu en d'autres années, des étés aussi pluvieux, sans que le bétail en ait été incommodé ; & qu'enfin d'autres lieux de l'Europe ont été infectés de cette maladie, quoi qu'ils soient éloignés, & qu'ils n'ayent pas souffert ce dérangement de saisons.

Quelques personnes ont recours aux influences celestes ; elles croient que les écoulemens des Astres sur la terre, quoique non malfaisans chacun en particulier, ont pu par leur mélange infecter l'air ; de même que plusieurs drogues, qui ne sont pas mauvaises à part, étant pulverisées & mêlées ensemble composent un poison. On apuye ce sentiment sur ce que les Astrologues assignent les causes des diverses pestes qui ont affligé l'Europe, à la situation de certains Astres malfaisans entre eux & dans les signes qui dominant sur le genre humain. M. Nigrifoli réfute cette pensée, sur ce que si elle avoit lieu, la maladie n'auroit pas passé lentement d'un lieu à un autre, mais toutes les provinces & campagnes de l'Italie,

L'Italie, par exemple, auroient été infectées tout à la fois, & sans exception; ce qui n'est point arrivé; au contraire, il y a plusieurs endroits où le mal n'a point pénétré. Enfin il ne croit pas que les écoulemens des bœufs malades ayent pu seuls infecter l'air, quoique cette cause ait pu contribuer à répandre le mal.

M. Nigrifoli, après avoir refuté toutes ces opinions, propose la sienne. Il cherche la cause de cette maladie dans les vapeurs qui sortent de la terre, & cite sur ce sujet Hippocrate, qui attribue les maladies du genre humain à une altération secrète faite dans les entrailles de la terre. Notre Auteur faisant réflexion, que la maladie du bétail s'est fait sentir dans les commencemens, dans les lieux du Ferrarois seulement, où avoient campé plusieurs années auparavant les troupes Françoises & Allemandes & où elles avoient fait un long séjour, il a cru que les cadavres qui y ont été enterrés en quantité, ont infecté la terre; que les pluies survenant la dessus, ont mis

en action les corpuscules malins, les ont fait passer dans les plantes qui en ont été infectées. Ces mêmes vapeurs s'élevant au dessus de la terre, sont à cause de leur pesanteur, & du peu de force du soleil dans la saison pluvieuse, retombées en forme de rosée maligne, sur les herbes. L'Atmosphère d'ailleurs, s'est aussi remplie de ces mêmes vapeurs, en sorte que les bœufs mangeant de ces herbes, avalant de cette rosée, & respirant un air infecté, ont été ataqués des accidens funestes dont on a parlé. Ces mêmes vapeurs étant portées par les vents en divers lieux, même dans des lieux éloignés, ou l'on ne peut pas supposer qu'il y eut eu des armées, y ont infecté les herbes, & porté la maladie.

Notre Auteur appuie son sentiment par les remarques suivantes; 1°. Que le matin avant le lever du soleil, l'herbe étoit couverte d'une liqueur gluante, qui n'est pas ordinaire; 2°. que jusqu'à deux heures après le lever du soleil, il paroissoit un petit brouillard à la hauteur d'un pied environ,  
de

de terre ; 3°. que dans les commencemens de la maladie , les bœufs qu'on ne ménoit aux pâquis que longtems après le soleil levé paroissoient se conserver plus longtems contre cette maladie , 4°. Que la maladie ne passe pas successivement d'un lieu à un autre ; mais que laissant souvent des vilages voisins des lieux infectés sans aucun mal , elle passe en des lieux plus éloignés suivant que les vapeurs y sont poussées par les vents.

Qu'il nous soit permis de faire une réflexion sur le sentiment de M. Nigrifoli. Il prouve bien que la maladie vient d'un air infecté ; il est même assés probable que cette infection vient de quelques vapeurs de la terre : il est plus difficile de connoître la cause de l'infection de ces vapeurs. Il y a eu des armées , non seulement dans le Ferrarois , mais aussi dans plusieurs autres Etats de l'Europe. La Flandre a été le théâtre de la dernière guerre , & il s'y est donné des batailles très-sanglantes ; Cependant la maladie des bœufs y est venue fort tard , quoique par la quantité de ca-

davres qui y sont enterrés, elle eût du, ce semble, y paroître plutôt qu'en aucun autre lieu de l'Europe. Nous en difons autant de la Catalogne, de la Suabe &c. Pendant tout le siècle passé, il y a eu des guerres dans la plupart de ces lieux, & sur tout en Flandre; il n'est presque pas possible que dans un si long espace de tems, il n'y ait eu quelque Été pluvieux & froid, cependant on n'a pas appris qu'il y ait eu aucune maladie contagieuse des bestiaux qui aprochât de celle-ci. Il faut avouer que les causes des maladies, tirées de la nature de l'air & des vapeurs de la terre, sont pour nous des secrets impénétrables.

L'Auteur vient à la cure; il désespere du succès des remèdes dans cette maladie, tous ceux que l'on a pratiqués jusqu'ici, ayant été de très-peu d'usage. Il ne laisse pas de proposer sa pensée, & il commence par les préservatifs. Il recommande non-seulement de séparer les Bœufs sains d'avec les malades, mais encore d'éloigner autant qu'il est possible ceux-là  
de

de ceux-ci, d'écarter tout ce qui peut avoir servi aux Bœufs malades, les personnes mêmes qui en ont eu soin.

2. D'alumer & d'entretenir des feux dans les lieux où paissent les Bestiaux, & sur-tout lorsque la contagion est dans le voisinage, & qu'il souffle des vents d'Aquilon, ou que les vents viennent des lieux infectés. On a remarqué, dit-il plusieurs fois, que lorsque les vents d'Aquilon ont soufflé, la contagion s'est renforcée, & a passé dans le voisinage, & même dans des lieux fort éloignés, où elle n'avoit point encore été. Il ajoute. 3. Qu'il faut faire de petits feux dans les étables, sur-tout avec le bois de Genièvre, & des suffumigations avec les bayes de cyprés, de laurier, ou de genièvre, ou bien avec l'eau-de-vie camphrée, le storax, le benjoin, l'encens, &c. 4. Il ordonne de ne laisser point paître les Bœufs dans les pâquis, jusques à ce que la rosée & le petit brouillard dont on a parlé ci-dessus, soyent dissipés; & pour prévenir l'effet que les herbes, ainsi humectées, pourroient produire, il conseille

feuille de laver & frotter souvent la gueule des Bœufs ou Vaches avec de la Sauge, de la Ruë & du Scordium trempés dans du Vinaigre avec un peu de Sel, en mêlant dans le Vinaigre quelques gouttes de (a) son huile contre la peste.

Comme il peut y avoir dans le sang des Bœufs; quelques corpuscules de ce levain morbifique, M. Nigrifoli propose des remèdes pour les expulser avant qu'ils aient fait leurs effets. Pour cela, il ordonne de mettre dans les abreuvoirs de l'Antimoine crud en poudre très subtile, & de jeter dessus l'eau dont on veut abreuver le bétail; il conseille de leur faire boire de cette eau de trois en trois jours. Il ajoute que ceux qui ont soin du bétail, remarquent que cette eau rend les Bœufs plus vifs & plus gais, & que les Vaches rendent plus de lait. Dans l'intervale de trois jours on donnera à ces bêtes, le breuvage sui-

(a) *Il se peut que cette huile soit la même qui se prépare à Florence qui s'appelle Huile contre la peste.*

vant.

vant. Vous prendrez de la Chicorée, du Sonchus, ou Laiteron, du Char-don bénit, de la Scorzonere, du Gramen, avec un peu d'Orge, vous hacherez les herbes, & vous battrez médiocrement l'Orge, & après avoir mis le tout dans l'abreuvoir; vous jeterez de l'eau dessus, laisserez les herbes quelque temps en macération & exposées au soleil. Il dit avoir expérimenté que ce préservatif étoit utile.

Il y a eu des gens qui ont donné à leurs Bœufs des purgatifs pour les préserver de la maladie; M. Nigrifoli dit que bien loin de réussir, au contraire, ceux qui ont été purgés, ont été aussi-tôt après attaqués de la maladie. Il croit que les purgatifs agitant le sang, & les autres fluides, les disposent à recevoir plus facilement l'impression du levain morbifique. Pour la saignée, quoiqu'il ne la croye pas fort utile, il ne la condamne pas aussi entièrement, & sur-tout lorsqu'on la fait dans les temps que la contagion n'est pas encore dans le voisinage.

M. Nigrifoli venant à la cure de la maladie , condamne entierement la purgation , comme caufant peu après une dyfenterie ou une diarrhée , & une mort affez prompte.

La faignée , dit-il , n'est pas fi fatale , quelques - uns de ces animaux que l'on avoit saignés , ayant été guéris , mais en petit nombre. Il prétend que lorsque la faignée se fait dès le commencement , dans le temps que le Bœuf est triste , a les yeux troubles & les oreilles pendantes , & avant que la fièvre soit venuë , la faignée peut être utile ; mais que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit funeste , lorsqu'on la faisoit dans l'ardeur de la fièvre. Il rejette de même la réiteration de la faignée au cou , à la langue , aux oreilles , à la queuë , dont l'expérience a fait voir l'inutilité.

L'Auteur regarde comme inutiles & même comme nuisibles la plûpart des remedes qu'on a donnés à ces animaux ; dont les uns étoient des poudres démêlées dans du Vin ; d'autres étoient mêlés avec des purgatifs qui avançoient promptement la mort ;  
d'autres

d'autres étoient composés de drogues de tant de sortes & en si grande quantité , qu'elles troubloient les effets les unes des autres. Voici de quelle maniere il propose de gouverner le bétail malade.

D'abord qu'un Bœuf est malade , il faut le séparer des bêtes saines , le mettre dans une étable fort éloignée , où il soit à couvert & de nuit & de jour , & à l'abri du froid & de la pluye ; on doit le tenir bien chaudement , & lui mettre même quelque couverture , s'il est nécessaire. L'Auteur blame ceux qui laissent les Bœufs malades exposés à l'air , & regarde cette conduite comme un des plus grands défauts dans la cure de cette maladie. On fera ensuite une saignée au cou ou à la queue , avant l'ardeur de la fièvre ; & peu après un seton au fanon , en y introduisant une petite corde enduite de beurre. M. Nigrifoli ayant observé que dans quelques Bœufs , les glandes parotides , celles qui sont dans le voisinage & derriere l'oreille , étoient enflées , il recommanda d'appliquer le bouton de feu à ces parties ,  
&

& de procurer incessamment l'évacuation de la matiere qui y étoit ramassée. En effet, dit-il, l'expérience a fait connoître que les sétons & l'application du feu étoient les remedes les plus utiles ; car on a vu guérir particulièrement ceux auxquels on avoit procuré une abondante évacuation d'humeurs par les caustics, & surtout par le séton au fanon. On continuera de laver & froter la langue & le palais, comme on l'a dit ci-dessus, & même on fera des frictions par tout le corps, avec quelque étoffe rude & grossiere.

L'Auteur dit ensuite, en citant Hippocrate, sur les fièvres ardentes, qu'il faut donner à ces animaux des breuvages rafraîchissans, souvent & peu à la fois ; il ordonne de mettre dans l'abreuvoir, du laiteron, de la chicorée, de la violette, du gramen, du chardon bénit, de la racine de scorcomzonere, de contrayerva & de scordium, le tout corcé menu, comme on l'a dit plus haut. Il seroit encore fort utile de leur faire une boisson avec de la farine d'orge, qui leur peut aussi  
servir

servir de nourriture ; à cette farine , on ajoutera celle de graine de lin , ou plutôt celle du millet , ou la graine d'ache proposée par Hipocrate dans la cure des fièvres ardentes. Si les Bœufs ne vouloient point de ces breuvages , on se servira de l'hydromel. La paille d'orge , le gramen & le laiteron , conviennent aussi pour la nourriture de ces animaux.

Entre les remedes que l'on a donnés aux Bœufs , M. Nigrifoli en remarque deux ; l'un est une infusion de camphre , de safran , & de myrrhe dans l'eau-de-vie , ou de bon vin ; l'autre est une infusion de sel Armoniac dans six onces d'eau de vie. Il dit que ce dernier a été pratiqué par quelques-uns , & a produit un grand écoulement d'urine , mais sans aucun avantage , & il les condamne tous deux comme étant opposés aux indications les plus naturelles d'une fièvre ardente ; qui est de rafraîchir. Si l'on veut , dit-il , employer le sel armoniac , on pourra l'ajouter aux herbes que l'on a indiquées pour le breuvage. On peut aussi se servir de la corne de  
cerf

cerf rapée dont on fera une décoction avec la farine d'orge. Ensuite il conseille de donner des lavemens avec de la décoction d'orge de feuilles de violettes & de mauves.

Il finit en faisant des vœux pour le succès des remèdes ; & en passant , il fait sentir qu'il est très-difficile de rendre raison pourquoi les corpuscules morbifiques repandus dans l'air ou sur les plantes , n'attaquent pas les autres animaux , & dit , que cela vient de la constitution particulière des Bœufs.

Après avoir donné un extrait circonstancié de l'ouvrage de M. Nigrifoli , il nous reste quelques réflexions à faire sur ce sujet. 1. M. Nigrifoli ne parle point des rapports de cette maladie avec la petite vérole , ni des pustules ou galles , qui poussent sur la peau des Bœufs malades environ le cinquième ou sixième jour. Mais comme les autres Auteurs que nous avons cités parlent constamment de ces pustules ou galles , le silence de cet Auteur ne conclut rien contre le sentiment que nous avons avancé , &  
il

il y a lieu de croire , que M. Nigrifoli n'a fait attention qu'aux accidens qui précédoient le cinquième ou sixième jour , qui est le temps le plus ordinaire de la mort des Bœufs. D'ailleurs l'idée qu'il donne de cette maladie est entièrement conforme à ce que nous en avons dit , sur le témoignage de plusieurs Auteurs , & les symptomes sont les mêmes. Ce que M. Nigrifoli dit encore , que cette maladie est une fièvre ardente , *maligne , pestilentielle & contagieuse* , n'est point contraire à notre pensée ; car quoique la maladie des Bœufs soit ou puisse être une espèce de petite vérole ; elle ne laisseroit pas d'être une fièvre maligne , ardente , &c.

2. M. Nigrifoli prétend que l'on ne doit saigner les Bœufs malades que dans les premiers commencemens de la maladie , & avant l'ardeur de la fièvre , & il en appelle à l'expérience , les saignées faites dans l'ardeur de la fièvre de ces animaux ayant toujours été funestes. Comme l'expérience doit être consultée avant toutes choses , ceux qui auront des Bœufs malades  
pourront

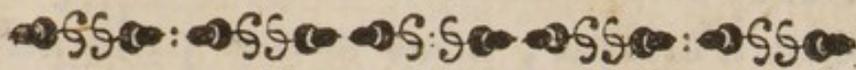
pourront suivre le précepte de notre Auteur, s'ils n'aiment mieux essayer celui de M. Ramazzini qui lui est un peu opposé, & qui est le même que nous avons proposé. Nous dirons seulement, que ceux qui feront la saignée dans le commencement de la maladie, doivent prendre garde à la faire avant le frisson.

3. Ce que dit notre Auteur des sétons & caustics, confirme le parti que nous avons pris, d'autant mieux qu'il cite encore l'expérience sur ce sujet.

4. La pratique de M. Nigrifoli par rapport aux remèdes humectans & rafraîchissans est encore la même que celle que nous avons proposée; & il confirme notre pensée à l'égard des cordiaux forts & échauffans.

5. Enfin il propose des préservatifs à peu près tels que ceux que nous avons indiqués; comme il a l'expérience de son côté, par rapport aux breuvages qu'il ordonne, on ne peut qu'y souscrire, n'y ayant rien dans ces breuvages qui paroisse contraire au but que l'on se propose dans la cure de cette maladie.

RAPORT.



## R A P O R T

*Fait par ordre de M. l'Intendant, de  
la Maladie du Bétail, par M.  
Guillo, Professeur en Medecine,  
à Besançon.*

**N**OUS soussignés, Professeur Royal  
en la Faculté de Medecine de l'U-  
niversité de Besançon, & Chirurgien  
Juré Royal, & Anatomiste de ladite  
Université; ensuite de la Commission  
à nous donnée par M. l'Intendant,  
en datte du 30 Juillet de l'an 1714;  
& des ordres de Monseigneur le Con-  
trollleur Général, pour reconnoître  
les différentes maladies dont le Bétail  
rouge est attaqué dans la Paroisse de  
(a) *Foudremand*, & tâcher d'en dé-  
couvrir les causes, nous nous sommes

(a) *La plûpart des noms contenus  
duns ce mémoire, seront peut-être mal  
écrits, parce que nous avons eu beau-  
coup de peine à les lire.*

transportés

transportés dans ledit lieu, où, avant que d'arriver, nous avons passé au village des *Fontenès* dépendant dudit Foudremand, ou au moment de notre arrivée, on nous a informés qu'un Bœuf, appartenant à *Joseph Content*, & l'un de ceux auxquels l'Opérateur *Mourot* avoit donné le remede qu'il distribue pour la guérison du Bétail rouge, étoit mort depuis environ une heure; ce qui nous a engagés de rester dans ledit lieu, pour en faire l'ouverture. Et comme il n'y avoit personne propre à cet effet, nous avons envoyé à Foudremand, chercher un Boucher, qui s'étant rendu à nos ordres avec le sieur *Drouaillet*, Procureur d'Office, & le Maire de la Justice, nous avons fait ouvrir ledit Bœuf en leur présence & en celle du sieur *de Bourge*, Juge des terres & Baronie de Foudremand, qui s'est trouvé dans ledit lieu des *Fontenès*, par laquelle ouverture nous avons remarqué & reconnu.

Que la vesicule du fiel avoit environ un pied de diamettre, & étoit remplie d'une matiere séreuse, fort puante,

puante, & qu'elle excède de beaucoup la grosseur naturelle.

Que le lobe droit du p<sup>o</sup>umon étoit beaucoup plus gros que le gauche, & d'une couleur très-livide au dehors; & l'ayant fait ouvrir, nous avons reconnu une putrefaction entière, & qui commençoit à se communiquer au lobe gauche.

Que la trachée artère étoit remplie d'une matière glaireuse & puriforme, que la langue étoit d'une couleur livide, dont le bout étoit noir, & comme gangrené, le milieu sec & aride, & la racine remplie de petits boutons contenant une matière très-corrompue; le palais fort desséché, les museaux remplis de beaucoup de mucosités d'une très-mauvaise odeur, & les yeux fort rouges, & baignés de larmes.

Nous n'avons rien reconnu dans la substance du cerveau, que dans la constitution naturelle.

Nous n'avons rien reconnu que de naturel au foye, à la ratte, aux reins, ni aux intestins, à l'exception du *Rectum* ou dernier boyau, que nous avons trouvé rempli de beaucoup de

sang extravasé , fort noir , & d'une très-mauvaise odeur.

Et sur ce que les Habitans dudit Fontenès nous ont représenté qu'il y avoit encore beaucoup de bêtes malades , dont ils attendoient la mort à tout moment , nous nous sommes transportés avec eux , dans les différens endroits où ils les ont fait conduire , & nous avons reconnu que la plus grande partie ont des flux de ventre , dont les matieres sont de couleur verdâtre , fereuses & fort puantes , & quelquefois teintés de sang , d'autres rejetant le sang tout pur.

Ce qui est de singulier , est que , suivant le raport des Habitans , les autres bêtes saines recherchent celles qui sont malades , & courent à l'odeur de leurs déjections , & lorsqu'elles sont mortes , on a peine à leur faire quitter le cadavre.

Nous avons de plus remarqué qu'elles baissent la tête & les oreilles , qui sont froides à leurs extrémités , quoique la racine de leurs cornes soit fort chaude , que leurs yeux sont larmoyans , qu'elles jettent beaucoup de  
mucosité

mucosité par les nazeaux , qui sont remplis de petites vessies ; elles ont la gueule fort chaude , jettent des matieres glaireuses & gluantes en abondance ; elles ont le palais aride & desséché ; elles ont aussi de petites vessies au-dessus & au-dessous de la langue , lesquelles sont rouges & cernées de bleu , & la langue très-livide. La plus grande partie de ces bêtes toussent fréquemment , se plaignent sans relâche , ont des tremblemens de tout leur corps ; elles ont des brouillemens de ventre accompagnés de compressions , leur poil est fort hérissé , & elles sont galeuses pour la plus grande partie.

Un Particulier desdits Fontenès nous a assuré qu'ayant été conseillé de faire saigner ses bêtes , pour éviter lesdites maladies , on ne pût leur tirer une goutte de sang , quoique les vaisseaux fussent bien ouverts ; mais une Vache à laquelle on ouvrit le vaisseau , jetta d'abord du sang avec impétuosité , & dans l'instant il s'arrêta , celui qui étoit sorti , paroissant fort coagulé.

Lesdits Habitans nous ont assuré qu'il leur est mort depuis huit jours ença que la maladie a commencé, six bêtes rouges, & nous avons remarqué par nous-mêmes, qu'il y en a encore douze très-malades, deux desquelles ont pris le remede dudit *Mourrot*.

De-là nous avons passé à Foudremand, où nous avons appris, par M. le Curé, le Juge & le Procureur d'Office dudit lieu, que depuis cinq jours ença, qu'on a commencé à s'appercevoir de la maladie, il y est mort cinq bêtes, & qu'il y en a encore six très-malades.

Qu'il en est bien mort cinquante-cinq, tant Bœufs que Vaches à *Tresfile*, & que ce qui leur en reste est encore malade de la même maniere que ceux qui sont morts.

Nous avons appris que dans ledit lieu, il étoit mort une Vache chez l'Admodiateur comme enragée, vingt-quatre heures après avoir pris mal, & heurtant souvent de la tête contre les murailles & contre la terre. Il y a actuellement un Bœuf à Foudremand  
qui

qui a eu les mêmes symptômes, qui a la tête fenduë en deux endroits, & qui n'est pas encore mort.

Nous avons fait ouvrir plusieurs cadavres de ces bêtes, après leur mort, où nous avons remarqué plusieurs choses à peu près pareilles à celles ci dessus; à plusieurs, les intestins fort noirs & tendans à pourriture, les chairs de même; & dans une de ces bêtes qui n'a été malade que trente heures, il s'y est trouvé des vers dans plusieurs endroits des chairs, après les avoir fait écorcher. Nous avons même appris de la plûpart de ces Habitans, que les bêtes qu'ils ont écorchées, dix ou douze heures après leur mort, se sont trouvées si corrompuës & si remplies de vers, qu'ils ont été obligés de les abandonner.

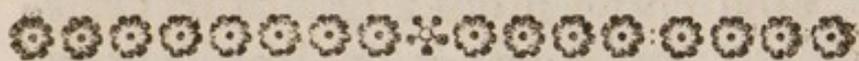
Nous n'avons remarqué dans toutes ces bêtes que très-peu de suif, & à deux absolument point du tout. Nonobstant qu'elles paroissent très-échauffées, elles ne sont point alterées, & boivent pour la plûpart très-peu. Il s'en est pourtant trouvé qui, ayant le nez dans l'eau, ne peuvent se laisser de boire.

Une chose singulière à observer , est que du moment qu'une Vache prend mal , elle n'a absolument point de lait.

Que les Bœufs les plus gros , en trois jours de maladie , deviennent d'une maigreur inconcevable ; & que les Bœufs & Vaches , qui guérissent , deviennent extraordinairement gauleux.

Il y en a plusieurs dans ces Villages qui ne sont pas encore mortes , mais il n'y en a aucune qui soit entièrement guérie.





# S Y S T È M E

Des Maladies des Bêtes à Cornes, de  
l'an 1714 par le même Auteur.

C'Est un nouveau genre de maladie & tout à fait extraordinaire, que celui qui paroît déjà depuis quelques mois, dans plusieurs contrées de l'Europe, & qui attaque particulièrement les Bœufs & les Vaches. Telle a été autrefois parmi les hommes la *maladie de Hongrie*, la *sueur Angloise*, la *Lepre*, & d'autres qui n'avoient point paru jusqu'alors, & qui ont disparu, il y a déjà plusieurs siècles.

On peut donner à cette maladie, le nom de *peste* de ces animaux puisqu'il en meurt presque autant qu'il en tombe de malades; en quoi elle differe de la simple maladie *maligne*, de laquelle il en échape plus qu'il n'en meurt.

Il ne faut pas s'imaginer que la cause de cette maladie soit cachée sous

les herbes dont ces animaux se nourrissent : car si cela étoit . les chevaux , les chevres , les moutons & semblables animaux qui brouttent & vivent des mêmes herbes , en feroient aussi infectées.

L'on recherchera donc avec plus de fureté , la cause de ce mal dans une *nouvelle conjonction ( a ) de quelques Astres* , dont les influences ont corrompu l'air , & lui ont imprimé une qualité maligne & opposée particulièrement au temperament de ce bétail malade , enforte que cet air ainsi gâté s'attachant à la substance même des parties de ces animaux , & à leurs esprits , les détruit , renverse toute l'œconomie de leur temperament , & les fait presque tous périr sans ressource.

Comme ces fortes d'animaux ont coutume d'étendre le cou , & d'exposer souvent leurs museaux à l'air , ils attirent cet air infecté , en respirant particulièrement par les narines qu'ils

( a ) Voyez ci-dessus l'extrait du traité de M. Nigrisoli.

ont beaucoup plus ouvertes que les autres animaux, duquel air ils font d'autant plutôt vitiés, qu'il est plus opposé à leur temperament; ainsi ce même air attaque le cerveau de la plus grande partie de ce bétail; dans d'autres, il s'attache à la vésicule du fiel, & presque toujours il gagne le cœur, qui est le principe de la vie, d'où naissent les différens symptômes sous lesquels cette maladie se fait connoître, sçavoir, les vessies sous la langue, les diarrhées, les dyfenteries, les hydatides sur le lobe du foye, la répletion extraordinaire de la vésicule du fiel d'une sérosité verdâtre, & la suffocation du cœur & des esprits animaux, tous lesquels symptômes sont pour l'ordinaire avant coureurs d'une mort prochaine, & font connoître très-certainement que les parties auxquelles cet air gâté s'attache, ont été si subitement infectées qu'il n'y a presque plus lieu d'aucun remede; enforte que l'on peut véritablement dire de cette maladie le contraire de ce qu'on dit des autres, que plus on la connoît, plus on la guérit difficilement.

La mort si prompt de ces animaux reconnoît pour principe, 1. Une malignité très-grande de cet air vitié. 2. Une espece de venin très-présent & très-actif engendré ou porté au dedans d'eux avec cet air. 3. Une épaisseur des pores de ces mêmes animaux, & une adustion ou congélation de leurs humeurs si grande, qu'elles ne peuvent que point ou difficilement transpirer par leurs pores ainsi resserés, comme il est nécessaire pour les conserver en santé, & comme il le feroit encore pour les délivrer de leurs maladies.

Il ne faut pas douter que si la nature de ces animaux, sur-chargée & comme ensevelie sous le poids de leurs humeurs infectées, pouvoit s'en décharger & les pousser aux parties les moins nobles & les plus reculées du cœur, comme nous voyons qu'il arrive souvent que dans les hommes, atteints de la peste, il paroît des charbons sous les aisselles & aux aines, la malignité de leur maladie étant poussée à leurs émonctoires, par une vertu élastique de leur nature, il ne faut pas

pas douter, dis-je, que les animaux, à qui cela arriveroit, ne pussent échapper de cette cruelle peste; c'est ce qui nous est confirmé par la gale, de laquelle sont chargés ceux qui guérissent des maladies présentes. Or de quelle condition est cet air ainsi vitié, c'est en quoi consiste le nœud de la difficulté qui se rencontre ici, & qu'il me paroît qu'on aura de la peine à résoudre, à moins d'avoir recours aux qualités occultes bannies déjà depuis bien des années des écoles; car la main de Dieu se fait sentir ici.

Je ne voudrois pourtant pas nier qu'on ne pût attribuer à la chaleur, plutôt qu'à toutes les autres qualités premières & manifestes, les effets d'une mortalité si générale: car les pustules qui rongent la langue, qui la creusent, & qui souvent la coupent, les dissenteries, les hydatides, & semblables autres symptômes montrent une malignité qui consiste dans l'acrimonie des humeurs, & cette acrimonie est pour l'ordinaire une suite & un effet d'une très grande chaleur.

Quelqu'un me demandera peu-être

I 6 pourquoi

pourquoi les autres animaux, comme les Chevaux, les Chevres, les Brebis, qui sont sous le même climat & sur la même terre, qui respirent le même air, & paissent des mêmes herbes que ces animaux infectés, ne se ressentent pas de la même contagion? Secondement, pourquoi tous les Bœufs & toutes les Vaches ne sont pas malades ensemble, & en même tems. Pour répondre à cette objection, il faut rappeler dans sa mémoire, ce dont j'ai averti tout au commencement de ce systême, sçavoir que cet air malin est si particulièrement contraire au temperament de ces animaux malades, qu'il les attaque & les fait mourir sans interesser les autres, ni plus ni moins comme la rage est une peste propre & particuliere des chiens, & la noix vomique est leur poison antipathique, qui ne nuit point à beaucoup d'autres animaux. Secondement, cet air malin & gâté n'atteint pas tous les Bœufs ensemble, ni toutes les Vaches, parce qu'il ne s'étend pas par tout également, & parce qu'il ne les attaque pas avec  
des

des forces égales ; outre que ceux-là en font plutôt surpris , qui ont en eux un apparat morbifique , qui n'est autre chose qu'une cacochimie , ou des mauvaises humeurs susceptibles de cette malignité. C'est ainsi que nous voyons souvent plusieurs personnes robustes fréquenter des pestiferés pendant un très-long tems , sans en être aucunement intéressées , & d'autres plus délicates être d'abord infectées au moindre attouchement , ou aux premières approches de ces pestiferés.

On pourroit encore demander si la chair de ces animaux ainsi gâtés , est nuisible aux hommes qui en pourroient manger ; ce qui est fort problématique. Il n'y a pas long-temps qu'une famille entière du Dauphiné a péri , pour avoir mangé de cette sorte de viande. Et tout au contraire, un Boucher que j'ai connu , ayant mené au camp , deux ou trois gros & gras Bœufs de 80 écus piece , qui se portoient fort bien le soir , il les trouva tous trois morts le lendemain matin. Il ne laissa pas de les distribuer  
aux

aux soldats, dont pas un ne s'est plaint, ni trouvé incommodé.

Tous les remedes que l'on a jusqu'ici indiqués de toute part, tant pour précautionner que pour guérir le Bétail malade, se rapportent à trois chefs. Ils sont ou purgatifs, ou sudorifiques, ou cordiaux; lesquels tous donnés en temps & lieu peuvent être profitables: car si devant que ce mal paroisse, on ôte la cacochimie, par le moyen des purgatifs: Si ensuite on pousse à la circonférence les restes de cette malignité par les sudorifiques; & enfin, si l'on fortifie & si l'on défend les parties internes par les cordiaux & les alexiterres, on satisfera à toutes les indications qui se présentent à remplir pour obtenir cette guérison; observant toujours qu'il ne faut pas attendre que les Symptômes fassent paroître cette maladie, pour donner ces remedes, dans lequel temps la malignité a déjà jetté dans le corps de ces animaux, de si profondes racines, qu'on n'y peut plus remedier, ni en arrêter les progrès.

Prenez

Prenez de l'aloës hepaticque & du Jalap , de chacun , demie once ; du diagrede , deux dragmes ; des semences d'anis & de cumin , de chacun trois dragmes , des racines d'hieble & de bryoine , de chacune demie once , de la canelle une dragme , faites du tout une poudre pour deux prises, qu'on dissoudra dans une pinte de vin blanc , & qu'on fera prendre avec le vin , par le moyen d'un entonnoir , à jeun , deux jours de suite , devant que le mal paroisse , & par précaution.

On peut aussi purger le Bétail avec deux dragmes de foye d'antimoine , dans une chopine de vin blanc , jusqu'à trois & quatre jours consécutifs , à moins que ces Bêtes n'ayent une dissenterie. Prenez de plus une livre & demie de vinaigre , trois cuillerées de fleurs de souffre , une demie cuillerée de poivre , autant de sel , faites un peu bouillir le tout , à quoi vous ajouterez trois poignées de fuye de cheminée en poudre , vous ferez prendre le tout chaudement , & laisserez reposer le Bétail.

**NOUVELLE**



# NOUVELLE

## IDÉE

*De la maladie des Bœufs , communi-  
quée par M. Charles Dogrossi, Phi-  
losophe & Medecin dans la ville  
de Crême, à M. Antoine Vallisnieri  
Premier Professeur en Medecine à  
Padoue , avec les réflexions de ce-  
lui-ci , de nouvelles indications &  
de nouveaux remedes. A Milan  
1714. in 12.*

**D**Ans le cours de l'impression de  
notre ouvrage , nous avons en-  
tendu parler de ce nouveau traité de  
Mss. Cogrossi & Vallisnieri sur la  
maladie du bétail. Le nom du celebre  
M. Vallisnieri nous a donné une  
grande curiosité pour ce livre , &  
nous ne doutons pas que le Public ne  
soit fort aisé de voir dans un extrait ,  
& le sentiment de ce sçavant Auteur,  
& les remedes qu'il indique.

Cet

Cet ouvrage consiste particulièrement en deux lettres; l'une de M. Cogrossi & l'autre de M. Vallisnieri. M. Cogrossi faisant d'abord l'histoire de la manière dont cette maladie a ravagé le territoire de Creme, remarque entre autres deux symptômes; dont l'un consiste en ce que le venin de cette maladie agit avec tant de violence qu'il fait tomber à plus d'un Bœuf le poil, & les ongles, & qu'il ronge même la racine des cornes; il ajoute que quelques uns de ces Bœufs étant guéris, s'engraissent bien, mais paroissent & plus pesans & plus stupides qu'auparavant. L'autre symptôme est que la peau de ces animaux se couvre si fort de vers, qu'il y en a jusque dans la racine des cornes & des ongles. (a) Ces vers que M. Cogrossi

(a) *L'Auteur ne raporte par d'autres symptômes de la maladie des Bœufs; nous avons vû ci-dessus, que la chute du poil de ces animaux est causée par des gales rongeantes; & quoique M. Cogrossi ne parle pas de ces gales, ce qu'il dit de la chute du poil insinue qu'il ne les a pas ignorées.* re-

regarde comme un effet occasionel de la maladie, & qu'il croit venir des œufs que les mouches attirées par l'odeur de la chair ont posées sur ces parties, lui ont fait naître quelques réflexions sur la nature de cette maladie. Il est vraisemblable, dit-il, qu'elle vient de quelques insectes invisibles, qui s'attachent particulièrement aux Bœufs.

Pour éclaircir sa pensée, il apporte l'exemple de la gale, qu'il regarde, après Messieurs Redi & Cestoni comme venant ordinairement de certains petits vers qui s'attachent au corps de l'homme; ces petits vers y faisant leurs nids occasionnent la formation des pustules, des ulcères & des gales sur la peau, & causent la démangeaison. On pourroit, il est vrai, attribuer ces mêmes effets à un levain acre & salé, & peut être la gale en vient elle quelquefois; mais on explique mieux par le moyen des petits vers, la communication prompte de ce mal, les vers qui s'attachent au linge & aux étoffes dont usent les galeux, passant aisément sur les personnes

sonnes saines qui s'en servent. L'on ne doit pas regarder l'existence de ces vers comme chimeriques, le Microscope en ayant fait voir clairement dans les pustules des galeux. L'Auteur combat ensuite ceux qui refusent d'admettre de si petits corps organisés dans la nature, par plusieurs découvertes que le Microscope a fait faire d'une infinité d'animaux dont l'imagination ne peut concevoir la petitesse.

Kirker en a même découvert dans le sang. Il n'est donc pas absurde de penser que quelques petits vers qui trouvent dans les Bœufs une nourriture qui leur est propre, passent d'un Bœuf à l'autre, entrent par les narines, & la gueule de ces animaux dans leur sang, & même par les pores de leur peau, & dérangent toute l'œconomie animale.

Par cette hypothese on explique encore facilement pourquoi les maladies épidémiques attaquent une espece d'animaux, sans causer aucun mal aux autres; pourquoi par exemple, la maladie dont il est question, n'a  
attaqué

attaqué que les Bœufs, & n'a fait aucun mal au reste du bétail. Les vers qui sont la cause de cette maladie, sont d'une nature à ne pouvoir se nourrir & vivre que sur les Bœufs, la chair de tout autre animal ne leur étant pas propre. C'est une suite de la regle générale des insectes que M. Vallisnieri a très-solidement établie dans un autre ouvrage. *Mais* répond à cela notre Auteur, *je ne saurois comprendre qu'un écoulement pestilentiel puisse avec tant de violence & d'activité détruire le grand corps d'un Bœuf, & respecter cependant & les hommes & toute autre sorte d'animal. Lors qu'un venin est parvenu à un si grand degré de force qu'il détruit en un moment & par le moindre atouchement l'œconomie animale d'une espece de bêtes comment se peut-il qu'il ne fasse pas même la plus legere impression sur une autre espece ?* On objectera encore qu'il est arrivé (a) que des poules sont mortes pour avoir gratté dans la fiente des Bœufs malades, & que

(a) *Journal de Venise*, p. 141. T. X.  
deux

deux Paifans ayant mangé de la chair de ces animaux , en ont eu de violentes diarrhées. M. Cogrossi répond que cela n'est pas venu de la communication de la maladie des Bœufs aux hommes & aux poules , mais de ce que la chair de ces Bœufs avoit été entièrement corrompue , & n'avoit plus les qualités propres à la nourriture de l'homme. C'est par cette raison que les Magistrats défendent prudemment de manger de cette viande. (b) Ceux qui soutiennent les levains , auront encore plus de peine à expliquer comment une vache a pu demeurer saine au milieu d'un troupeau de Bœufs infectés ; & comment les veaux qu'elle avoit produits ont eu le même sort dans un autre étable voisine , ou tout le bétail étoit aussi malade. C'est ce qui est arrivé dans un village du territoire de Creme. Au lieu que dans notre hypothese on l'explique fort bien , par l'exemple de la gale. Il y a des personnes d'une telle constitution qu'encore quelles

(b) *Voyez ci-dessus, p. 127.*

touchent des galeux , & couchent avec eux , elles ne prennent pas cette maladie , parce qu'aparemment , leur peau est de telle nature , que les petits vers qui causent la gale , ne fauroient y demeurer ni y vivre. Il en a été de même de cette Vache , & des Veaux qu'elle avoit produits ; les petits vers pestilentiels n'y ont pas trouvé une nourriture , qui leur fut propre , & par conséquent ne s'y sont pas attachés.

L'auteur vient ensuite à la rapidité avec laquelle ce mal a gagné plusieurs provinces d'Italie , & a détruit presque tout le bétail dans la Lombardie. La maladie , dit-il , après l'illustre M. Lancisi à commencé par un Bœuf de Hongrie , qui *comme un nouveau cheval de Troie , a porté dans ses flancs les malins principes (a) de la ruine du bétail.* Il est difficile de concevoir dans l'hypothèse des levains , que le venin communiqué par un seul Bœuf , se soit multiplié avec tant de promptitude , & ait produit une si grande

(a) *in maligni ribollimenti.*

quantité de venin , pour détruire en si peu de tems tant de Bœufs & de Vaches. Mais ceux qui sont instruits de la multiplication prodigieuse des insectes , ne seront pas surpris que quelques petits vers apportés par le Bœuf de Hongrie , en aient produit en peu de tems , plusieurs millions , capables d'infecter toute l'Italie.

On soupçonne avec quelque fondement que la salive des Bœufs est particulièrement le gîte & le nid de ces petits vers : & cela , à cause des pustules , & des ulceres qui se forment dans la gueule de ces animaux , dès le commencement de la maladie. Ces petits vers se nichent aparemment dans les pustules , s'y nourrissent de la lymphe qui y est enfermée , & s'y multiplient. Les Bœufs malades en mangeant l'herbe , y déposent quelques uns de ces insectes qui passent dans la gueule des Bœufs sains , lorsque ceux - ci sont menés dans les mêmes pâquis. De-là vient que l'on prend la précaution de ne pas faire paître les Bœufs sains & les Bœufs malades dans les mêmes lieux.

Quoi-

Quoique M. Cogrossi embrasse cette hypothese des petits vers, il insinue pourtant que l'on peut expliquer par les levains la plûpart des symptômes des maladies contagieuses, & que l'on ne peut pas refuter ce systême d'une maniere démonstrative; aussi se retranche-t'il à dire que l'hypothese des petits vers est plus vraisemblable, & que l'explication des Phenomenes, par celle-ci est & plus facile & plus satisfaisante que par l'autre; Au reste, il ne propose ses idées que modestement comme de simples conjectures.

Il reste encore à expliquer comment ces petits insectes se sont perpetués dès le commencement du monde, & se perpetuent encore aujourd'hui, sans que l'on voye tous les ans la maladie dont ils sont la cause. Il en est de même, dit-il, que des fauterelles ou des vers qui mangent le bled. Il y a des années ou ces insectes ne font aucun mal, parce que la constitution de l'air & de la saison ne leur étant pas favorable, ils ont été en trop petit nombre pour se faire appercevoir;

cevoir ; il y en a d'autres , au contraire , où ces petits animaux ruinent toute la campagne. Ainsi , la maladie des Bœufs a pû paroître dans les tems qui ont été favorables à une grande multiplication des insectes qui la causent ; & cette maladie a été plus ou moins fâcheuse , suivant le plus ou le moins d'insectes que la saison a fait éclore. Mais le plus souvent ces vers sont en si petit nombre qu'ils se perpetuent sans aucun mal sensible , & seulement autant qu'il le faut pour ne pas laisser périr l'espece.

M. Cogrossi prie en finissant sa lettre , M. Vallisnieri de lui écrire son sentiment sur cette matiere. M. Vallisnieri commence sa réponse par dire , qu'il avoit déjà eu la même idée , sur la cause de la maladie des Bœufs ; & que par le moyen d'un bon Microscope , il avoit vû avec M. le Dr. Bono des vers extremement petits dans le sang de ces animaux malades. Ce savant Professeur avoit déjà observé dans les chevaux , (a) de certains

(a) *Journal de Venise* , T. XIV.  
p. 141. K

vers que leur caussent des maladies contagieuses & mortelles. Et comme une espece de vers visibles se multiplie si fort dans les chevaux en certaines années, qu'ils causent à ces animaux une maladie épidémique, il est assez vraisemblable que des vers d'une autre espece, & si petits qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide du microscope, produisent dans les Bœufs une maladie contagieuse; qu'en un mot, la peste dans chaque espece d'animal vient de vers qui soient particulier à cette espece.

Pour appuyer ce sentiment que la peste vient des vers, l'Auteur cite Kirker qui a proposé cette hypothese, & l'a soutenue par des observations & des expériences, mais mêlées de divers erreurs du tems où il vivoit, sur lesquels M. Vallisnieri fait plusieurs réflexions. Il raporte ensuite le témoignage de quelques Auteurs qui ont vü des petits vers dans le sang de l'homme & des animaux. Et il ajoute qu'il ne prend pour cause de la maladie pestilentielle des Bœufs, que des vers si petits qu'on ne peut les  
voir

voir à l'œil, car pour ceux que l'on a vûs aux ongles & aux cornes de ces animaux, aparemment les mouches attirées par l'odeur de la chair, y ont déposé leurs œufs, d'où son venus ces vers, qui ne sont qu'accidentels à cette maladie.

Si l'on accorde qu'il s'engendre de petits vers dans le sang, on conviendra aisément qu'ils dérangeront & troubleront le mouvement intestin des parties du sang, & la filtration des liqueurs, qu'ils consumeront les fucs nourriciers, & par leurs excréments les altereront & les corromperont; qu'ils rongeront les plus petits vaisseaux, & exciteront des mouvemens convulsifs par le picotement des parties nerveuses; & qu'enfin le nombre de ces petits ennemis se multipliant extrêmement, le Bœuf, quelque robuste qu'il soit succombera bientôt sous leurs attaques. L'on sçait combien les vers ordinaires des intestins causent quelquefois de symptômes facheux dans l'homme; combien plus en causeront des vers qui sont nichés dans le sang & dans la

lymphe ? Ajoutons à cela que de même que les cantarides contiennent un sel acre & mordant, ces petits vers peuvent aussi avoir une malignité particulière, & un venin fondant qui détruit la consistance du sang.

M. Vallisnieri remarque ensuite, que plus les insectes sont petits, plus ils se multiplient; Svammerdam dit que les poux deviennent bifayeuls & trifayeuls dans l'espace de vingt quatre heures. Ce qui fait qu'on ne doit pas être surpris de la prodigieuse communication de la peste. Comme ces insectes se plaisent à la chaleur, ils se promènent en été sur les étofes & les poils, & par là se communiquent facilement d'un lieu à l'autre; mais en hyver ils s'arrêtent sur les corps, pénètrent dans les entrailles comme dans les lieux les plus chauds, & y excitent leurs funestes effets plus qu'en d'autres tems. On explique encore fort bien pourquoi le mal contagieux ne se communique pas par les métaux, les pierres & les autres corps durs, peu poreux, & froids sur lesquels ces insectes ne peuvent demeurer

rer long-tems , ni s'y tenir attachés ; mais plutôt par les peaux , par les étoffes , le foin & les autres corps poreux & velus. D'ailleurs les suffumigations les feux , les matieres sulfureuses & aromatiques dont on se sert comme de préservatifs contre la peste , sont fort propres à tuer ces petits insectes. Au contraire , si la cause de la peste consistoit dans des levains , elle se communiqueroit aussi bien par les métaux que par les étoffes , les parties salines se pouvant attacher aux corps durs , & s'y conservent aussi aisément que dans les corps poreux ; & les suffumigations seruiroient souvent plus à les rendre actifs qu'à leur ôter leur force. Que ce levain soit par exemple vitriolique ou arsenical , son activité s'augmentera par le melange des sels , du vinaigre , du soufre , du bitume , &c. & même par le feu.

L'on conjecture encore que comme il y a diverses especes de serpens , de chenilles , de cantharides , dont le venin est plus ou moins malfaisant , il y a aussi diverses especes de vers pesti-

lentiels , qui produisent des symptômes différens , & des maladies plus ou moins violentes les unes que les autres. De-là vient la diversité des maladies épidémiques , qui sont plus ou moins fâcheuses , suivant l'espece de vers auxquels la saison a été favorable. Et comme il y a des vers particulièrement ennemis de certains animaux , c'est aussi par cette raison que la contagion attaque tantôt les hommes , tantôt les bœufs , & tantôt les moutons , &c. suivant l'espece de vers qui a prévalu. Cependant, comme il y a des insectes qui s'attachent également à plusieurs especes d'animaux, comme les taons qui ne succent pas seulement le sang des Bœufs , mais aussi celui de l'homme , il peut arriver qu'une maladie pestilentielle des animaux passe aux hommes ; Mercurial en cite un exemple arrivé en 1617. C'est par cette raison que quelques expériences contraires qu'il puisse y avoir , il est plus sur , suivant M. Vallisnieri , de ne pas manger de la chair des Bœufs malades.

L'on ne doit pas trouver mauvais  
que

que l'on suppose ici que des vers étrangers passant dans le corps des animaux causent de si grands ravages. On a écrit à M. Vallisnieri qu'en Allemagne les moutons avoient été attaqués d'une maladie contagieuse, dont ces animaux mouroient, sans qu'aucun remede eut pû les soulager. On découvrit à la fin que ce mal venoit de quelques vers nichés dans la fente de leurs ongles, & que ces vers se multipliant passoit d'un mouton à un autre, & détruisoient toute cette espece de bétail. On s'avisa de faire des scarifications dans la partie malade & d'y mettre le feu, ce qui fut un remede souverain pour cette maladie. Notre Auteur apporte encore l'exemple du ver qu'on appelle *vena Medinensis*, auquel sont sujets certains Habitans de l'Afrique & de l'Arabie, (a) des cirons ou *crinons* qui reduisent en Allemagne les enfans à une extrême maigreur, (b) & de certaine

(a b c) Voyez Histoire de Vers qu'à composé depuis M. Leclerc, Président de notre Société.

espece de cirons qui s'insinuent dans les pieds des Indiens Occidentaux (c) & leur causent la gangrene.

Enfin l'Auteur suppose que toutes les especes de petits vers pestilentiels ont été créés par Dieu dès le commencement du monde ; qu'elles subsistent deslors sur la terre, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, que lorsque ces insectes sont en petite quantité, ils ne causent pas de mal sensible : mais que lorsque la saison a été très-favorable à quelque-une de ces especes de petits vers, ils se multiplient extrêmement & se manifestent par quelque maladie épidémique. Il en est de même que des autres insectes que nous connoissons, des chenilles, des fauterelles, & de diverses sortes de vers qui mangent les bleds ou les autres fruits de la terre. Le plus souvent ils sont en si petit nombre, que nous n'appercevons pas qu'ils diminuent beaucoup nos récoltes ; mais quelquefois les circonstances favorables à la multiplication de l'une de ces especes, concourent si bien ensemble, que la récolte des fruits  
aufquels

auxquels cette espece s'attache , est absolument perduë pour nous. Et quelque petit nombre , & quelque peu sensible que soient ces insectes , ils ne se perdent pas , ils ont été créés dès le commencement , & subsistent encore aujourd'hui. Encore donc que nous n'appercevions que rarement les mauvais effets des vers pestilentiels , cependant ils vivent , mais d'une maniere insensible pour nous.

M. Vallisnieri nous représente ici un combat dont le champ de bataille est la victime. Il établit qu'outre les vers visibles qui habitent ordinairement dans nos intestins , il y en a une infinité de petits , qui ne sont visibles qu'au Microscope , & qui sont repandus en divers endroits de notre corps qui leur sert de gîte ordinaire , où ils naissent , meurent. Les petits vers pestilentiels & étrangers , s'introduisant dans notre corps , ne sont pas la seule cause des symptomes qui s'y produisent & de la mort ; mais il soupçonne que *la plupart de ces accidens mortels viennent de ce que les petits vers ordinaires , habitans dans notre corps , ap-*

K 5 *percevant*

percevant cette armée de vers étrangers, s'arment comme pour défendre leur gîte, les arrêtent, & entreprennent ver contre ver, un combat qui détruit avec beaucoup de rapidité l'œconomie de notre machine. En effet, nous voyons alors les vers de nos intestins, qui par eux-mêmes ne sont point malfaisans, & habitent tranquillement chez nous sans nous nuire, se reveiller, s'agiter, & essayer de sortir de leur ancien & agréable domicile, errer çà & là dans notre corps, pour chercher une meilleure fortune, & pour fuir un lieu attaqué par un si grand nombre d'ennemis. Appliquez cette idée à la maladie du bétail.

La difficulté de guérir & la maladie du bétail, & toutes les autres maladies pestilentielles sert encore de preuve à M. Vallisnieri pour appuyer son sentiment. Il est bien plus difficile, dit-il, de combattre un ennemi vivant & se mouvant par lui-même, qu'un ennemi inanimé, & sans mouvement. Le sang se fermant par le moyen des sudorifiques ou des antidotes, écume comme le moust, & se décharge des parties  
morbifiques,

morbifiques , qui font portées au dehors fans résistance par un si grand nombre de filtres , de glandes , de canaux que la nature tient toujours ouverts pour cet effet. Mais pour les petits vers qui seront dans le sang ou dans la lymphe , si par des drogues qui ne font pas de leur goût , vous les irrités , ils s'agiteront en mille manieres , rongeront les vaisseaux , & causeront de grands mouvemens à la machine. Si en augmentant le mouvement du sang vous les voulez faire porter au dehors , ils se cramponneront aux parois des vaisseaux avec l'aiguillon que la plûpart ont a la tête , ils s'arrêteront & s'amonceleront dans les passages , & dans les détours des petits vaisseaux , arrêteront la circulation , & vaincront le plus souvent tous vos efforts. Cette difficulté paroîtra encore plus sensible , si l'on fait réflexion à la peine qu'il y a à chasser les vers des intestins , quoique ces passages soient larges , que les remedes y foyent portés immédiatement , & que la matiere fécale soit évacuée avec facilité. Mais les vers résistent à l'ef-

fort que fait le purgatif pour les pousser en bas, & se cramponnent aux boyaux pour laisser passer par-dessus leur tête la liqueur ennemie.

Après avoir expliqué son sentiment, M. Vallisnieri vient aux remèdes. Il remarque que M. Lancisi ne propose, soit dans les préservatifs, soit dans la cure, que deux indications la diette, & les opérations que l'on appelle sétons, caustics, &c. L'on a vu dans cette maladie combien les sétons & caustics faits à propos ont servi; & M. Lancisi observe dans la dernière contagion de Rome, que ceux qui avoient alors des bubons vénériens ou des caustics, s'en étoient fort bien trouvés. Au contraire, l'on fait que les antidotes, les sudorifiques, les cordiaux dont on se sert de temps immémorial, ou n'ont jamais servi de rien, ou même ont beaucoup fait de mal. Etant chauds & volatils, ils ne peuvent servir qu'à irriter les petits insectes qui sont dans le corps; mais la diette soustrait aux vers leurs aliments, & les sétons leur ouvrent de larges passages pour sortir.

M.

M. Vallisnieri laisse donc les chemins battus des Medecins dans la peste, & les remedes pratiqués presque de tout temps & sans fruit, sçavoir, les cordiaux & les antidotes, & s'ouvre de nouvelles routes. Pour préserver les bestiaux de la maladie il propose, 1. Les suffumigations faites de matieres sulphureuses ou bitumineuses, cette odeur & la fumée servant à étourdir, à écarter, & à tuer même les petits vers; ce que feroit aussi le simple feu suivant le témoignage d'Hippocrate. 2. Les onctions d'huiles antivermineuses; les vers s'embarraissent dans l'huile comme dans une glu, & l'odeur de l'huile les épouvante, & les oblige à se retirer. 3. La diette; l'on a en effet reconnu que la maladie attaquoit plutôt les Bœufs gras bien nourris, que les Bœufs maigres, vieux & mal tenus; ou si ceux-ci étoient attaqués, ils guérissent ordinairement. L'Auteur loue encore ici les cauterés, & les sétons; & les précautions que l'on prend contre la communication, même des hommes qui ont traité le bétail malade,

lade, il veut que ceux-ci brûlent leurs habits, ou du moins les parfument avec foin; & il croit que ceux d'entre eux, qui ont repris l'année suivante, les habits dont ils s'étoient servis l'année précédente en traitant les Bœufs malades, ont été la cause du retour de la maladie dans le pays.

Pour la cure, on peut se servir des remedes antivermineux, comme le Mercure, le soufre, le tabac, la coralline, le *semen contra*, le galega, &c. Peut-être que dans les essais que l'on fera de ces différens remedes, on en trouvera un spécifique contre les vers pestilentiels, & qui servira *comme de peste à la peste*. Il faudroit commencer par essayer les effets du Mercure doux, & de l'Æthiops (a) mineral; & en donner une grande dose proportionnée aux forces de l'animal, & au nombre inconcevable des vers pestilentiels; il faudroit faire encore des suffumigations avec les mêmes drogues. Ensuite on pourroit passer aux

(a) *Tel qu'on le trouve dans le Livre intitulé Pharmacopœa Bateana.*

décoctions de la coralline, du *semerz contra*, & des autres drogues que les Auteurs donnent pour antivermineuses. Mais comme ces remèdes ne sont employés ordinairement que contre les vers qui sont dans les intestins, & qu'il faut combattre ici des vers qui sont dans le sang, pour les rendre efficaces, il sera besoin de les mêler dans tous les alimens & dans le breuvage, afin qu'il en passe assez par les voyes lactées dans le sang, pour y faire l'effet que l'on en attend.

Afin de rendre ces remèdes plus efficaces, M. Vallisnieri propose une méthode qui a exercé pendant quelques années, les curieux, c'est d'infuser les décoctions antivermineuses immédiatement dans le sang, par l'ouverture de quelque veine. Il faudroit essayer tantôt l'une de ces décoctions, tantôt l'autre, jusqu'à ce que l'on eut trouvé le véritable spécifique. Le bétail périt, dit il, l'on n'a encore trouvé aucune ressource, pourquoi dans un cas si désespéré. ne pas tenter tous les moyens que l'art peut nous suggérer ? D'ailleurs cette méthode n'a pas  
été

été pratiquée sans succès. Voyez *Et-muller de Medicina infusoria*. Les Anglois ont introduit les plus forts purgatifs dans les veines d'un homme qui avoit la grosse vérole ; le malade a été purgé par ce moyen, les tumeurs se sont dissipées, & la maladie a été parfaitement guérie. M. le Dr. Jacques Giacomoni a vu dans l'Hôpital de Sienne, & l'a rapporté à l'Auteur, un homme qui étoit à l'extrémité pour avoir été mordu par une vipere ; dans le temps qu'il étoit à l'agonie, on lui infusa dans le sang, de l'esprit de corne de cerf & du sel volatil de vipere qui le ressuscita en quelque façon. Ces exemples font voir que cette méthode n'est pas à mépriser.

Si la fièvre des Bœufs n'avoit pas encore altéré les visceres, qu'il n'y eut pas des transports au cerveau, je leur ferois, dit l'Auteur, une onction Mercurielle telle qu'on l'a fait à ceux qui ont la grosse vérole. On en tireroit deux avantages, l'un de tuer les vers, l'autre d'exciter une salivation abondante ; car on a observé, ajoute-t'il, que ceux qui ont été guéris, ne l'ont  
été

été que par une abondante évacuation d'une salive puante, qui leur sortoit par la gueule. *Voilà*, poursuit M. Vallisnieri, *des remedes extrêmes, mais que l'on peut tenter dans des cas extrêmes & désespérés, comme l'est la maladie dont nous parlons. Il vaut mieux essayer un remede douteux que de n'en point faire, & nous sommes accoutumés à voir dans notre art des especes de miracles.*

Comme M. Vallisnieri a réuni en lui deux qualités qui se rencontrent rarement ensemble, je veux dire une grande habileté & beaucoup de modestie & de retenue dans ses jugemens, il ne donne son hypothese que comme probable. Nous copierons ses propres mots. *Je ne prétends pas établir ce système comme infaillible, & encore moins assurer que les levains arsenicaux & malins ne soyent jamais la cause des maladies pestilentielles. Je ne fais que fournir une nouvelle idée, que je n'ai garde de vouloir défendre avec trop de vivacité. Je suis accoutumé à donner pour douteuses, les choses douteuses, pour vraies, celles qui le sont,*  
&

*& pour probables, celles qui sont probables. Je mets cette hypothese des vers pestilentiels au rang, au moins des choses probables; & comme nous autres Medecins, (à parler entre nous, dit l'Auteur à M. Cogrossi) dans la recherche des causes internes des maladies; jouons à qui devinera le mieux, il nous faut bien d'autres preuves & d'autres expériences, avant que d'établir un système pour évident. Pour moi, je n'entreprendrai jamais de décider une question si difficile qu'après avoir travaillé de mes propres mains sur les sujets, & avoir vu de mes propres yeux. Peut-être que vos expériences & les miennes, jointes à celles de quelques autres Medecins, éclairciront cette matière; peut-être aussi, que c'est une de ces choses que Dieu nous veut tenir cachées, & sur laquelle notre postérité travaillera aussi inutilement que nous.*

Nous prions ceux qui liront cet extrait, de faire réflexion, 1. que nous avons été bien-aïse de communiquer au Public les idées de Mrs. Vallisnieri & Cogrossi afin que les Lecteurs examinent eux mêmes en quoi elles diffèrent

rent des nôtres, & qu'ils puissent essayer les remèdes qu'ils jugeront à propos. 2. Si ces Auteurs regardent les vers comme la cause de la maladie du bétail, cette idée peut-être admise dans notre hypothèse, comme dans la peste. Car ceux qui avant Mrs. Vallinieri & Cogrossi ont cru que les vers étoient la cause de la gale & de la peste, l'ont aussi cru de la petite vérole, dans les pustules de laquelle on a vu des vers. Ces Messieurs n'entrent d'ailleurs dans aucun détail de la maladie, & ne disent rien qui puisse renverser la conjecture que nous avons avancée, de quelque ressemblance de cette contagion de bœufs avec la petite vérole maligne des hommes.

Ces deux lettres sont suivies de deux autres, dont il est bon de dire un mot. Dans la première adressée à M. Thomas Piantanida, M. Cogrossi, en lui envoyant les deux lettres précédentes, ajoute quelques nouvelles réflexions sur ce sujet. Je dois, dit-il, ajouter une chose qui est connue à tous ceux du Territoire de Cremona; c'est que lorsque les bœufs paissent  
dans

dans les pâquis, s'il se leve un vent du  
 côté des lieux infectés de la maladie,  
 ces animaux levent d'abord la tête,  
 & se tournent du côté du vent tenant  
 le cou étendu, & le muzeau élevé,  
 comme pour examiner l'odeur que ce  
 vent apporte avec lui. Les Païsans re-  
 marquent que peu de tems après, ces  
 animaux tombent malades, & s'ima-  
 ginent que l'infection vient de l'air &  
 a été apportée par le vent. Pour ren-  
 dre raïson de ce Phénomene, qui sçait,  
 dit l'Auteur, si ces vers pestilentiels  
 ne sont point de la sorte des insectes,  
 qui de reptiles deviennent (a) volati-  
 les? Ou si ceux-ci en volant, ne dépo-  
 sent point leurs œufs dans la gorge  
 & les narrines des bœufs, d'ou sor-  
 tent ensuite des vers qui se jettent  
 dans le sang & la lymphe? Si ces pe-  
 tites pustules qui paroissent ordinaire-  
 ment dans cette maladie sur la peau  
 des Bœufs, & qu'à cause de cela on ap-  
 pelle pustules de petite vérole ne sont  
 point un amas de très petites aurelies

(a) Tels sont les changemens de che-  
 mille en papillons & des vers en mou-  
 ches.

(a) ou *crysalides*, dans lesquelles les vers passent de l'état de vers à celui de mouches ? Peut-être que l'orsque ces vers s'attachent à des Bœufs maigres, ne trouvant pas beaucoup de nourriture dans le sang, ils passent vite à la peau pour y subir leur métamorphose, & par conséquent ne font pas beaucoup de mal à ces Bœufs. Enfin l'on peu fortifier ces conjectures par l'exemple des vers qui se trouvent dans le nez des moutons, sous la peau des Bœufs, des Veaux, des cheveaux & des cerfs, qui y viennent des œufs que les mouches y ont déposés, comme l'a fait voir M. Valisnieri dans le sçavant & curieux traité qu'il a composé sur cette matiere. Enfin ces petits vers peuvent être portés par les vents, par le moyen des petites parties de poussiere, de paille &c. que l'on voit voltiger dans l'air.

(a) L'on appelle ainsi les envelopes dans lesquelles les chenilles & les vers s'enferment, lorsqu'elles se préparent à se changer en papillons ou en mouches.

(b) Voyez l'histoire des vers de M. le Clerc. Nous

Nous laisserons quelques autres réflexions de M. Cogrossi pour venir à la Lettre suivante de M. Morandi Docteur en Médecine à Final dans le Duché de Modene, adressée à M. Valisnieri. Il paroît que celui-ci l'avoit prié de faire quelques expériences des remedes antivermineux que nous avons vus ci-devant. M. Morandi répond qu'il a donné à cinq Bœufs & à trois Vaches malades, les remedes Mercuriels que le sçavant Professeur de Padoue a indiqués, & que ces animaux se portent tous les jours mieux, & semblent devoir être bientôt guéris. Cet exemple pourra animer ceux qui ont fait inutilement d'autre remedes, à essayer ceux-ci.

Pour confirmer l'hypothese que nous venons de voir, l'on a ajouté à toutes ces pièces la traduction de quelques remedes pratiqués en Lorraine dans cette maladie, qui ont été envoyés à M. Valisnieri & qui se trouvent être particulièrement composés de drogues utiles contre les vers. Nous avons cru devoir les transcrire ici avec les conséquences que l'on en tire.

Premierement

Premièrement, dit-on, pour préserver les Bœufs sains, il faut tenir les étables nettes, en les balayant tous les jours; & y faire des suffumigations avec le souffre, les bayes de Genievre, avec le bois même de Genievre, si l'on n'a pas des bayes. Dans le tems que se fait la suffumigation, il faut tenir les portes & les fenêtres bien fermées. Ensuite il faut prendre des plus gros oignons, les ouvrir en quatre, & les suspendre dans l'étable, sur chaque Bœuf.

D'abord que l'on s'appercevra que quelque Bœuf tombe malade, il faut faire une saignée au-dessus de l'œil droit ou gauche indifféremment, & tirer autant de sang que l'on en tire à un cheval.

Il faut ensuite avoir un vaisseau de terre qui tienne environ un demi septier, & y mettre dedans, trois cuillerées de fleurs de souffre, une cuillerée de sel commun, avec autant de bayes de Genievre vertes qu'il en pourra tenir. Après avoir bien mêlé le tout, vous en donnerez chaque jour une pincée à chaque bête avant qu'elle  
forte

forte de l'étable ; vous pouvés encore leur faire avaler par dessus deux verres d'urines d'enfant. il faut encore faire au-devant de la creche de chaque Bœuf ; un trou rond , & y introduire un morceau d'assa foetida gros comme une féve , fermer l'ouverture avec un bouchon quarré en sorte qu'il reste assez d'espace pour permettre à l'odeur de sortir.

### CONTRE LA POURRITURE.

On prendra 64 onces de bon vinaigre , ou si l'on veut de pommes ou de poires , une demie livre de poudre à canon , autant de fleurs de souffre & une once de poivre d'Espagne. on mettra tout cela dans une bouteille de terre vernissée , & bien bouchée on la tiendra sur les cendres chaudes en infusion pendant douze heures , en remuant de tems en tems la matiere avec un baton. Vous vous servirez de ceremedes de cette maniere. Vous ferez chauffer le vaisseau , & quand la matiere sera tiède , vous prendrez un cornet à bouquin , & vous

vous en ferez entrer dans les narinnes de chaque bête saine deux cuillerées à jeun avant qu'elle sorte de l'étable ; sçavoir , les deux tiers (a) de cette quantité par la narrine gauche , & un tiers par la droite , de maniere que cette matiere pénètre. Si la bête est malade vous en donnerez trois cuillerées avec la même précaution ; & si c'est un veau , une cuillerée suffira.

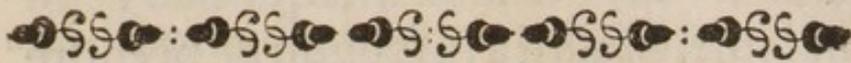
*Voilà , poursuit l'Auteur Italien , des remeues que j'ai jugé à propos de transcrire & qui ont été pratiqués en Lorraine contre cette peste , parce qu'ils sont tous entivermineux ; & qu'ils conviennent admirablement à l'hypothèse que l'on a proposée sur cette maladie , Voici de qu'elle maniere il fait voir que ces remedes sont antivermineux.*

Premierement , dit-il , les suffumigations faites avec le soufre que propose aussi M. Vallisnieri , peuvent servir à écarter les vers pestilentiels.  
2. Les oignons renferment un suc

(a) *L'Auteur n'explique point à quoi sert cette bizarre distribution de ce remede dans les deux narinnes.*

acre, mordant, & si pénétrant, que les vapeurs qui s'en exhalent font souvent pleurer ceux qui en mangent par l'irritation qu'elles causent aux glandes lachrimales. L'on n'a même pas remarqué que cette plante fut sujette à être rongée par aucun insecte. Il n'est donc pas surprenant, qu'en tenant des oignons suspendus sur les Bœufs, on a empêché les vers pestilentiels de s'en approcher. 3. La saignée faite dans le voisinage des narines peut en faire sortir les vers, qui, comme on l'a dit ci-dessus, s'adressent d'abord à cette partie. Par la même raison, l'on imbibe utilement cette partie avec des drogues antivermineuses. Enfin le soufre, l'alun de roche, le sel commun, l'urine à cause de son sel armoniac, l'assa foetida par son odeur, le vinaigre, la poudre à canon, qui est composée de soufre & de salpêtre, les fleurs de soufre, le poivre sont tous des antidotes contre les vers, comme on le peut recueillir de diverses expériences de Redi & d'autres Auteurs, & particulièrement le poivre, qui en un moment les fait mourir.

REFLEXIONS



## REFLEXIONS

*Sur la qualité du lait des Vaches  
malades du chancre volant.*

**A**U commencement de l'Eté de l'année 1714. le bétail de la Savoie, du pays de Gex, & des environs de la ville de Genève a été attaqué d'une maladie appelée *le chancre volant*. Elle avoit auparavant paru dans le Dauphiné, & s'est ensuite repandue dans le territoire de cette Ville. Cette maladie se manifeste par une pustule ou vessie, qui vient à ces animaux dessus ou dessous la langue, ou vers la gorge, laquelle étant négligée, ronge la langue, & la fait tomber au bout de quelque temps. Notre sage Magistrat, qui veille avec une continuelle attention au bien public, ayant d'abord fait imprimer & repandre le remede qui convient à cette maladie, a pris aussi des soins pour empêcher que l'on ne vendit de

la chair des bestiaux attaqués de cette maladie. Mais il a suspendu de prendre des précautions à l'égard du lait & des alimens que l'on en tire, tant parce qu'il ne paroît pas que ces alimens soient nuisibles, que parce qu'il pourroit naître plusieurs inconveniens de la défense que l'on feroit de s'en servir. Cependant l'on nous a proposé cette question à agiter : *Si le lait des Vaches malades du chancre volant, & les alimens que l'on en tire, sont dangereux pour la santé ?*

Pour examiner avec ordre & résoudre cette question, il semble qu'il est à propos 1. de découvrir la cause extérieure de cette maladie. 2. D'en développer la nature ; & 3. d'examiner ce que l'on en peut conclure à l'égard du lait, & ce que l'expérience enseigne là dessus.

1. On remarque que cette maladie a attaqué les animaux qui mangent de l'herbe, sçavoir, les Chevaux, les Bœufs & les Vaches, les Mulets, les Ânes, les Chevres, les Moutons, & même les Cochons, & qu'elle les a attaqués à peu près dans le même temps

temps qu'ils ont commencé à manger de l'herbe fraîche. Ce qui nous indique que l'herbe a été la cause générale de cette maladie. Car lorsqu'il y a contagion sur les bestiaux, & qu'elle vient d'un air infecté, & par communication de quelque bête malade alors la maladie n'attaque pour l'ordinaire qu'une seule espece de bêtes, chacune ayant ses maladies particulieres. Ainsi la maladie qui a regné en Lombardie, n'a attaqué que les Bœufs ou les Vaches. Il est vrai que les Pourceaux se nourrissent de racines; mais outre que pour les tirer, il faut qu'avec le groüin ils grattent & enlèvent l'herbe, il est certain qu'ils en broutent & en mangent souvent. On doit donc reconnoître l'herbe pour la cause d'une maladie commune à presque tous les animaux qui s'en nourrissent, & il faut qu'elle ait cette année quelque qualité particuliere & maligne qu'elle n'a pas ordinairement. Deux choses ont pû la lui communiquer; *la rosée & les vermisseaux.* Pour la rosée, on ne s'est pas apperçu qu'elle aiteu quelque qualité nouvelle & plus

maligne qu'autrefois. Mais on a remarqué, que presque toutes les plantes ont été couvertes d'un nombre presque infini de poux verts, dont la quantité étoit très-médiocre dans les années précédentes. Les feuilles de vigne ont été couvertes de même, de certains animaux qui leur sont propres, que l'on s'est donné en quelques lieux, la peine d'ôter, ce que l'on ne faisoit point auparavant. Voilà donc une qualité particulière aux plantes, qui a pû les rendre malignes pour les animaux qui s'en repaissent. On a rapporté que cette maladie n'a point été sur les montagnes. Il seroit curieux de sçavoir si les herbes y ont été moins chargées d'insectes qu'ailleurs, comme il est assez vraisemblable à cause du froid qui regne sur nos montagnes, même bien avant dans l'Été, & qui n'est pas favorable, comme tout le monde sçait, à la multiplication & à la naissance de ces petits animaux. Il y a donc quelque apparence qu'il n'y en a pas eu une si grande quantité, que dans la plaine, & qu'ils n'ont pû dans ces lieux élevés causer  
la

la même maladie que dans les lieux bas. Enfin que ce soit la rosée ou ces vermisseaux qui causent cette maladie, comme la langue est le premier organe qui touche les herbes, & sur lequel elles sont broyées & mêlées avec la salive, c'est aussi celui qui doit se ressentir le premier de la malignité que ces herbes ont contractée, & de la qualité acre & rongeante de ces petits vermisseaux mêlés & broyés avec les herbes, ou de la rosée, dont elles sont humectées. Les Bœufs ont été plus sujets à cette maladie que les Chevaux, peut-être, parce que les Bœufs ruminent, & que faisant revenir l'herbe une seconde fois dans le palais, pour la broyer avec plus de loisir, ils donnent plus de facilité au venin de s'insinuer dans la langue. Le lieu de la maladie, sçavoir la langue, sert encore à prouver que les herbes sont la cause de ce mal.

2. Le premier accident de cette maladie, & par lequel elle se manifeste, est une pustule ou vessie chancreuse, qui naît dessus la langue, qui d'abord est presque imperceptible,

L 4      mais

mais qui croît en fort peu de temps, & dont le venin est si violent qu'il perce bien-tôt la langue, & même en peu de jours la fait tomber. On lui a donné le nom de *chancre volant* ou *perce langue*. Il arrive à quelques-unes de ces bêtes, qu'au lieu d'une pustule, il leur naît sur la même partie, une excroissance de chair noire & dure, que l'on a beaucoup de peine à enlever en plusieurs jours. Dans le commencement, ces bêtes ne laissent pas d'être gayeres, & de manger de bon appetit; enforte qu'à moins d'être continuellement attentif à regarder la langue, le chancre a fait de grands progrès, avant que l'on s'en soit aperçu. Il est important pour notre question que nous donnions ici la copie des remedes dont on se fert pour la guérison de cette pustule, & que notre Magistrat a fait publier.

Sur les avis qui ont été donnés, dit-on dans le placard où l'on indique les remedes convenables à ce mal, que la maladie du bétail, nommée le chancre volant, qui attaque principalement les Bœufs, Vaches, Veaux, Chevaux,

Chevaux, Mulets, Asnes, Chevres & Porcs, laquelle couroit en 1682, & qui se renouvela en 1705, dans le mois de Mai & Juin, s'est repandue depuis peu de temps en Dauphiné & en Savoye, & commence même à paroître aux environs de cette Ville.

Nos Seigneurs, après avoir pris les précautions convenables au sujet des bestiaux qui entrent en cette Ville, pour le service de la Boucherie, afin d'éviter que l'on n'y introduise aucune bête infectée, ont cru qu'il étoit bon de faire connoître ce mal au public, & d'informer un chacun des remedes propres pour en arrêter le cours & en prevenir les mauvais effets.

Ce mal se manifeste par une espeece de pustule, soit vessie qui survient au bétail au-dessus ou au-dessous de la langue, ou plus bas contre le gosier, où il se fait une pourriture qui leur fait tomber la langue en vingt-quatre heures, si on n'y apporte promptement les remedes suivans.

I. Il faut racler la playe, vessie, ou crevasse avec une cuiliere ou piece

L 5 d'argent

d'argent jusqu'à ce qu'elle saigne bien, & il faut éviter que la bête n'avale ce qui se détache en raclant.

2. Il faut ensuite laver la playe avec de l'eau fraîche.

3. Il faut prendre une piece ou coupeau de drap rouge ou écarlatte, la tremper dans du vinaigre ou du sel, & en froter la playe plusieurs fois, la trempant chaque fois; puis on aura soin de brûler ladite piece de drap pour éviter l'infection, & ce morceau de drap ne pourra servir que pour une seule bête malade.

Il faut prendre de l'ail, de la sauge, artichauds sauvages, qu'on appelle autrement joubarbe, & en Latin, *semper vivum majus*, qui croissent sur les toits ou murailles, du plantain, de la racine d'imperatoire, piler le tout ensemble, puis le mêler avec de l'alun, du sel & du vinaigre, & en froter la playe & toute la gorge assez long-temps.

3. Celui qui traitera le bétail malade doit avoir soin de se bien laver les mains avec de l'eau de vie ou du vinaigre pour éviter la communication de ce mal.

*Préservatif.*

*Préſervatif.* Lorsque ce mal survient dans le pays, il faut être attentif à visiter souvent la langue & toute la gorge du bétail, & la lui laver de temps en temps avec du vinaigre & du sel, & donner à manger tant au bétail sain, qu'au malade, du pain avec de bonnes herbes hachées & mêlées avec du sel.

Voilà les remèdes que l'on a pratiqués dans ce pays, avec tout le succès que l'on pouvoit souhaiter; ce sont aussi les mêmes que l'on pratiqua en 1682. On pourroit encore faciliter aux Payſans l'usage de ce remède, en substituant la petite Joubarbe à fleurs blanches, à la grande qui est un peu rare. Cette petite Joubarbe, en Latin; *somper vivum minus*, seroit aussi bonne, le suc de cette plante étant très-bon en gargarisme, pour les aphtes & autres ulcères de la bouche des hommes & de la gorge. Cette cure est donc presque purement externe, n'y ayant de prescrit qu'un seul remède interne, qui peut être sert plus par son application extérieure à la langue, que par l'effet qu'il peut faire

dans le sang. Cette méthode confirme encore, ce semble, que les (a) vermisses sont la cause de cette malignité, car rien n'est plus propre à prévenir le mal, qu'ils peuvent causer que les plantes ameres & aromatiques dont on se sert ici. Aussi ces remedes font des effets merveilleux, & peu de bêtes meurent de cette maladie, lors-

(a) *L'idée de M. Cogrossi pourroit aisement s'appliquer ici. La pustule qui vient sur la langue des Bœufs étant purement externe, pourroit être un nid de petits vers; quelque mouche d'une espece particuliere, & qui auroit eu la saison favorable, y ayant déposé ses œufs. Cette pustule est assez semblable à celles que forment certains cirons dans les pieds des Indiens Occidentaux, & à celles que certaines mouches font sur les feuilles des arbres. Il paroît d'abord un tubercule extrêmement petit, qui s'augmente à mesure que les œufs grossissent, & il en sort de petits vers, lesquels rongent ensuite la partie sur laquelle ils étoient posés. Voyez l'extrait du Traité de M. Cogrossi.*

que

que l'on y fait attention, soit que l'on creve cette pustule ou vessie, & que l'on nettoye les eaux rousses qui en sortent; soit qu'elle se soit crevée de bonne heure, & que l'on ait appliqué à la playe les remèdes que l'on a indiqués. Pour les bestiaux auxquels, au lieu de cette pustule, se trouve une chair noire & dure à la langue, où pourroit se servir utilement de remèdes corrosifs & escharotiques & de lancette, pour enlever cette espèce de charbon; car n'étant que superficiel & externe, il n'y a aucun danger, & un Chirurgien des environs l'a fait avec succès.

Il faut bien prendre garde à ne pas confondre cette maladie avec celle qui a fait tant de ravage en Italie; la différence des succès des remèdes dans l'une & dans l'autre suffit seule pour les distinguer. Dans la maladie du bétail en Italie, il y a une grosse fièvre ardente, accompagnée de tremblemens & de frissons convulsifs, d'une salivation abondante, de pustules en plusieurs parties du corps & sur la peau, souvent de diarrhée & de dysenterie.

dyfenterie. Et ces animaux meurent la plûpart, fans recevoir aucun foulagement des remedes qu'on leur donne. Au lieu que dans le chancre volant, il n'y a aucun de ces facheux accidens, & que l'on n'y trouve affectée que la langue ou la gorge.

Nous ne nous étendons pas d'avantage à faire sentir les différences de ces deux maladies ; elles paroiffent fuffifamment par la déduction abrégée que l'on a faite des fympptomes de l'une & de l'autre. Mais pour pénétrer plus avant dans la nature du chancre volant, il eft bon d'examiner la différence qui fe trouve entre une maladie interne & une maladie externe, lorsque dans l'une & dans l'autre il vient au dehors, des pufcules, charbons & autres tumeurs femblables en certaines parties. Ainfi dans la maladie de notre bétail, il vient des pufcules à la langue. Dans les maladies de cette nature, dites *locales*, lorsque le mal eft interne & vient d'un fang gaté & infecté, & qu'il eft accompagné de pufcules &c. le mal fe manifefte premierement par un accablement,

ment , lassitude , chaleur &c. & le symptome sçavoir les pustules , bubons &c. viennent ensuite en plus ou moins de tems suivant la nature de la maladie. C'est ainsi que dans les pestes , les fievres malignes , éresypelateuses , pourprées , la maladie interne se fait sentir en plusieurs manieres , avant que l'ou aperçoive aucun depôt sur aucune partie. C'est ainsi que dans la contagion des Bœufs en Lombardie , les pustules ne paroissent qu'au cinquième & sixième jour , pendant que la maladie se manifestoit par plusieurs accidens funestes dès le premier jour. Il n'en est pas de même de celle de nôtre bétail ; la pustule sur langue paroît la premiere ; elle ronge cette partie , jusqu'à ce que le venin s'introduisant vraisemblablement dans les veines , infecte le sang , ce qui se manifeste par quelques autres accidens plus considerables sous lesquels la nature succombe. Le commencement du mal n'affecte sensiblement aucun autre organe que la langue , ni aucunes liqueurs ; au contraire , il paroît que toutes les fonctions

tions animales se font bien , puisque l'animal conserve sa gayeté & son appetit. Il en est de même de certains ulceres qui viennent aux levres & dans le palais des hommes, lesquels n'interrompent en aucune maniere l'œconomie animale. Il s'ensuit de ces remarques, que le mal de notre bétail est purement externe, & que si la masse du sang s'infecte, ce n'est qu'en conséquence de l'ulcere de la langue trop long-tems négligé, & parvenu à un trop haut point de malignité; & que cette infection du sang, n'est pas dans cette liqueur originellement & premierement. Il est vrai que comme la théorie est susceptible de plusieurs faces, l'on pourroit dire que ce venin est dans le sang, mais qu'il est d'une telle nature, qu'il ne s'unit qu'avec la salive, & qu'ainsi il ne se manifeste d'abord que dans la bouche; de même que le Mercure qui est dans le corps d'un homme, va s'unir avec cette seule liqueur. Mais nous ne nous arrêterons pas à ce raisonnement, qui étant purement spéculatif ne peut renverser les remarques

ques

ques pratiques que nous avons faites ci-dessus, & qui ont & plus de vraisemblance & plus de solidité.

III. Pour venir présentement à la question que l'on nous a proposée ; Si la maladie est simplement *externe*, il semble qu'il n'y a pas plus lieu de craindre le lait des Vaches malades, ou le fromage & le beurre composez avec cette liqueur, que le lait d'une femme qui auroit pendant quatre ou cinq jours quelques pustules ou ulcères à la bouche, & aux levres. Car le chancre volant guerit le plus souvent au bout de ce tems là. La question ne peut d'ailleurs être agitée que pour le tems qu'il ne paroît d'autre accident dans les Vaches que cette pustule extérieure. Car lors que le venin semble devoir s'être introduit dans le sang de ces animaux, & qu'ils portent en plus d'une manière, par enflure du corps ou autrement, les marques de leur maladie, alors le lait tarit entièrement, & il n'y a plus lieu par conséquent à demander si le lait peut être nuisible ou non.

Comme l'on a suffisamment prouvé,

vé , tant par la nature de cette maladie , que par la maniere dont on la guérit , qu'elle est purement externe , il semble que notre question devroit être résolue. Mais quelques uns des membres de notre Société ayant avancé que la maladie pouvoit être dans le sang , & venir d'un air infecté , quoi que cela ne se manifestât par aucun signe , il faut voir , si même dans ce cas , le lait de ces Vaches seroit dangereux. Si la constitution du sang est si peu alterée , que le corps fasse bien toutes ses fonctions , il est bien vraisemblable que le lait n'aura pas une qualité maligne & dangereuse , puisque cette alteration est de telle nature , que le sang même , ou le venin doit faire le plus de ravage , & qu'il ne se manifeste ni par la fièvre , ni par aucune sorte d'ebullition ou de mouvement extraordinaire. Une nourrice qui a quelque fièvre intermittente , nourrit encore longtems un enfant , sans alterer sa constitution , l'enfant demeurant gros & gras ; A plus forte raison le lait d'une Vache dont le sang paroît avoir sa circulation ordinaire ,  
sans

sans aucun accident visible , ne doit pas être estimé dangereux , d'autant plus que la maladie externe dont elle est attaquée passe aussi aisément , & peut être avec plus de facilité qu'une fièvre d'accès & par conséquent que le sang y est très peu infecté , en cas qu'il le soit. Mais lorsqu'une nourrice a une maladie d'angereuse , que son sang a quelque vice fâcheux , alors son lait commence à tarir ; & c'est alors aussi que ce lait ne pourroit fournir à l'enfant qu'une mauvaise nourriture. Appliquez encore cet exemple aux Vaches dont il est question.

Comme la simple theorie est fort souvent trompeuse , quelque solides que paroissent les raisonnemens qu'elle nous fournit , il ne seroit pas de la prudence de décider par elle seule , une question de laquelle dépend le salut de toute une Ville , & de tout un Peuple , ou de lui ôter l'usage de ses principaux alimens. Il faut donc examiner si l'experience confirme ou contredit ce que nous avons avancé. Ceux qui feront reflexion que cette  
maladie

maladie regne depuis plusieurs semaines en Dauphiné & en Savoye, & que par conséquent il est très-vraisemblable que plusieurs personnes, & sur tout des Paisans ont bû du lait de ces Vaches, & mangé du fromage fait avec ce lait, sans qu'on ait oui dire qu'il soit arrivé à personne aucun accident pour ce sujet, regarderont cela comme une experience & une observation constante, par laquelle nos raisonnemens sur l'usage de ce lait sont confirmés. La même maladie a régné en Suisse en 1682. & même avec plus de fureur qu'à présent, y ayant eu alors plusieurs bêtes emportées par ce mal; cependant l'on ne laissa pas de boire le lait, & de manger du fromage, comme à l'ordinaire, sans que l'on ouït parler d'aucun accident. On n'en remarque aucun dans l'année 1705. que cette maladie parut dans les mêmes lieux. Le Peuple de la Campagne & des Villes étant si peu en garde à cet égard, si ce lait étoit dangereux, il auroit donné au moins quelque atteinte à la santé de plusieurs personnes. Outre ces  
expe-

expériences qui forment une grande présomption en faveur du lait de ces Vaches, nous sçavons que dans plusieurs maisons des Campagnes voisines de cette Ville, où il y a eu des Vaches attaquées de ce mal, on a usé indifféremment de leur lait, soit en liqueur, soit en fromage, & les Domestiques n'ont point discontinué d'en manger; cependant leur santé n'en a été en aucune façon ébranlée. Voilà donc la théorie & l'expérience qui sont d'accord à prouver que l'usage du lait des Vaches malades du *chancre volant* n'est pas dangereux.

Il ne reste plus qu'à faire encore deux ou trois remarques, 1°. Les alimens que prennent ces animaux, pourroient en passant dessus la langue, entraîner quelques atomes de venin, & les porter dans l'estomac, & de là dans le sang & dans le lait qui s'infecteroit aisément. On ne peut pas absolument décider le contraire. Cependant l'on sçait que les venins qui font les plus violens, & qui font le plus de ravage, étant introduits immédiatement dans le sang, perdent  
toute

toute leur force , lorsqu'ils passent de la bouche dans l'estomac , où ils sont domptés & changés par les levains contenus dans ce viscere. M. Redi Medecin de Florence a fait manger sans danger des poulets ou pigeons morts de la morsure des viperes , & même il a fait avaler sans aucun accident , la liqueur venimeuse de ces animaux. Deux des principaux membres de notre Société ont autrefois fait mourir quelques Chevres par la morsure de plusieurs viperes , & leur sang étant parfaitement coagulé , quelques personnes n'avoient pas laissé de manger leur chair sans aucun accident. Le cas est bien plus favorable dans notre question , car ces atomes de venin dont on a parlé , passant premierement dans l'estomac de la Vache , & ensuite dans celui de l'homme où ils seront portés avec le lait , doivent être changés & altérés en ces deux endroits de maniere à n'être plus en état de causer aucun désordre dans le sang de l'homme.

Il faut remarquer , 2°. que les hommes & les bêtes ont leurs maladies

dies particulieres , & que ce qui nuit aux unes , ne nuit pas toujours aux autres. Plusieurs personnes nous ont rapporté que l'on mangeoit sans danger la chair des Bœufs ataqués d'une de leurs plus violentes maladies , que l'on appelle ici , *la pulmonie*. Et quelques uns des membres de notre Société nous en ont assurés.

3°. La défense que notre Magistrat a faite de manger de la viande des bestiaux que l'on a tués dans le tems qu'ils ont la maladie , ne conclut rien contre leur lait ; parceque l'on ne peut avoir du lait des Vaches , que dans le tems que leur mal n'est pas violent , ni interne. Mais il y a lieu de craindre que ceux qui tuent ces animaux malades , ne les tuent dans le tems que le mal a gagné le dedans , & qu'il a pû infecter les chairs. Outre que quand les précautions que l'on a prises à cet égard , seroient inutiles , elles n'entraînent du moins aucun inconvenient , & rassurent même diverses personnes qui pourroient avoir quelque scrupule là dessus.

Par

Par toutes ces raisons il semble que l'on pourroit prononcer que ce lait n'est pas dangereux. Cependant l'on est convenu unanimement, que comme la chose étoit de la dernière importance, il ne falloit pas précipiter cette décision ; Qu'il étoit bon d'attendre que, ou par de nouvelles réflexions, ou par des expériences plus abondantes, on se fut mis en état de porter un jugement mur & assuré. L'on s'est contenté de juger, que puisque la théorie ne donnoit pas lieu de croire que ce lait fut dangereux, que l'expérience ne nous avoit rien appris contre cet usage ; qu'au contraire plusieurs personnes en avoient usé sans en sentir aucune incommodité, il n'y avoit pas lieu de prendre aucune mesure particulière, ni aucune précaution à cet égard d'autant plus que les précautions ne feroient qu'effrayer le peuple, & produiroient quelque mauvais effet ; car ceux qui après avoir pris du lait, quelque'il fut, se sentiroient quelque incommodité, soupçonnant que ce lait viendroit d'une Vache malade, s'imagineroient

*la Maladie du Bétail.* 265

s'imagineroient être empoisonnées ,  
& convertiroient une peur chimeri-  
que en un mal véritable , duquel ils  
accuferoient une cause fort inno-  
cente.





# A B R E G É<sup>1</sup>

D E L A

M E T H O D E

*Qu'il faut observer dans la cure de la  
MALADIE des BœUFS.*

**O**N s'apperçoit qu'un Bœuf tombe malade quand il paroît engourdi, & abattu, qu'il a les yeux cassés, & larmoyans, les oreilles pendantes &c. Il faut des lors le séparer des bêtes saines, le mettre dans une étable à couvert des injures du tems. Il faut le faire saigner, le plus tôt que l'on peut, avant que le frisson lui vienne. Que si le frisson est venu avant qu'on ait eu le tems de le saigner, il faut renvoyer la saignée, jusqu'à ce qu'il soit passé.

La saignée se fera à la veine du col; l'on tirera aux Bœufs, deux  
livres

livres de sang , aux Vaches une livre & demie , & aux jeunes Taureaux ou geniffes , une livre.

Si la fièvre paroît fort ardente , que la bête ait de la force , il faut réitérer la saignée à douze heures de distance , & cela deux ou trois fois , suivant le besoin.

Dès que la bête est tombée malade , on la couvrira d'une couverture médiocre ; on lui fera de bonnes frictions avec de la paille qu'on peut quelquesfois humecter de quelques huiles comme on la remarqué ci-dessus. Il faudra réitérer ces frictions , plusieurs fois par jour , pendant les trois ou quatre premiers jours de la maladie , mais sur tout dans le tems du frissons.

On fera une forte décoction avec de la racine de scorzonere , & de caryophyllata ou recife , de chacune quatre poignées . dans vingt quatre livres d'eau , que l'on réduira a seize , y ajoutant quatre onces de corne de cerf , ou si l'on veut autant de la poudre d'os de Bœufs râpez ou brulés ; on prendra sur tout ceux des cuisses.

On donnera deux ou trois fois par jour, de grandes écuellées de cette décoction, le plus chaudement que l'animal le pourra souffrir. On se servira de cette décoction tout le tems que la maladie durera.

Dès le second jour de la maladie, on fera un séton à cette partie du col appelée le fanon. On peut encore en faire à la peau de dessus le col; & au haut de la queue. Que si l'animal en avoit déjà avant que de tomber malade, il faudra les renouveler, & en faire d'autres. Il faut avoir soin de les faire beaucoup suppurer.

Pour faire ces sétons, il faut pincer la peau, & l'élever le plus que l'on peut ensuite la percer avec un fer rouge de la grosseur du doigt; passer à travers le trou, une corde ou méche, qui sera frottée ou trempée dans un onguent nommé suppuratifs, qui se fait chez les Apoticaire, à son défaut, on se servira de vieux oing.

Quand les sétons suppurent, il faut les penser tous les jours en tirant la meche ou corde doucement, crainte de la faire passer entierement. A cha-  
que

que pensément, on mettra de l'onguent à l'entrée de chaque trou, & on renouvellera la corde quand la première fera hors d'état de servir.

Les glandes appellées parotides, qui sont derrière les oreilles, étant enflées, il faut appliquer le bouton de feu, & y faire un caustic qui suppure abondamment. Voyés ci-devant l'extrait du traité de M. Nigrifoli.

Dès que l'on s'apperçoit de la salivation ce qui se fait dans le commencement de la maladie, il faut passer dans la gueule des bœufs malades, un bâton de saule en travers, afin de faire couler la bave au dehors, & leur tenir la tête panchée, afin qu'ils navalent pas cette bave.

Pour les pustules qui paroissent sur la langue, les Auteurs ordonnent à peu près les mêmes remedes que pour le chancre volant dont il a été parlé ci-devant. Il faut racler les pustules avec une pièce d'argent ( a ) jusqu'à

( a ) Voyez le traité de M. Drouin & celui de M. Nigrifoli ci devant ou vous trouverés des remedes pour le même mal.

ce qu'elles saignent ; laver la playe avec de l'eau fraîche ; tremper un morceau de drap dans du vinaigre & du fel , & en froter la playe plusieurs fois. Il faut ensuite prendre de l'ail , de la sauge , de la grande joubarbe , ou si l'on veut , du sempervivum minus , du plantain de la racine d'Imperatoire , piler le tout ensemble , puis le mêler avec du fel , de l'alun , & du vinaigre , & en froter la langue & la gorge assez longtemps.

On feringuera du vin chaud dans les nazeaux , & on en lavera aussi les yeux de ces animaux.

Il vient au fondement de ces bêtes , des pustules à peu près semblables à celles de la langue. On les raclera jusqu'à ce qu'elles saignent ; on prendra ensuite une poignée de lierre terrestre que l'on broyera , & avec quoi on frotera les endroits râclés ; après cela on mettra un poireau dans le fondement. Le remede que l'on a ordonné pour la langue est aussi parfaitement bon pour ce cas ci.

Si la maladie s'avance jusqu'au cinquième

quieme jour , en continuant la décoc-  
tion marquée ci-dessus , on donnera  
à ces bêtes , de la gelée faite avec les  
gros os des bœufs. Il faudra leur en  
faire avaler plusieurs fois dans le jour ,  
& continuer ainsi jusqu'à la fin de la  
maladie.

On leur donnera pendant toute la  
maladie , un breuvage fait avec la fa-  
rine d'orge ou de froment , à laquelle  
on peut ajouter du gramen , des feuil-  
les de violettes & de la chicorée.

On leur donnera le foin sec auquel  
on mêlera de la bourrache & de la bu-  
glosse. D'ailleurs le breuvage précé-  
dent leur tiendra lieu de nourriture.

Lorsque l'on verra sortir les pustu-  
les , il faut bien tenir ces bêtes à l'a-  
bri du froid , & même les couvrir d'une  
couverture.

L'on pourra vers le cinquieme jour ,  
& dans le tems que les pustules for-  
tent , faire quelques scarifications ou  
incisions à la peau de la bête malade.

Les accidens qui arrivent outre le  
cours de la maladie , sont ordinaire-  
ment , un frisson convulsif , une fièvre  
ardente un épuisement total causé par

l'abondante salivation, & la diarrhée, ou dysenterie.

Cet accident est ordinairement mortel cependant on pourra donner la géled'os dont on a parlé; faire avaler des poudres absorbentes, comme les coquilles d'œufs la mere de perle, la poudre d'os de bœufs brulés. On pourra ajouter le remede suivant indiqué par M. Drouin. Sçavoir chopine de vin rouge, roses de Provins deux gros, poudre de coques de gland, demie once; une demie muscade rapée, brique ou tuile en poudre très fine trois gros, On fera infuser le tout sur la cendre chaude pendant une demie heure, puis on donnera le remede à l'animal, & on le laissera quatre heures après sans lui faire rien prendre. Si l'on a du sumach, & du bol, on en mettra dans ledit breuvage une demie once de chacun; & on réiterera le remede suivant le besoin.

On aura soin de tenir les bêtes malades dans des étables, ou il n'y ait que de la paille & du foin, & de n'y mettre aucuns autres animaux.

**Au cas que ces bêtes ayent le ventre**

tre extrêmement resserré, on leur donnera quelque lavement, avec la simple décoction que l'on prépare pour cet effet, sçavoir mauves, violettes &c.

### PRESERVATIFS.

Il faut tenir les Bœufs & Vaches dans un lieu sain, éloigné s'il se peut, des lieux où est la maladie, & dans un lieu où il n'y ait ni Moutons, ni autres animaux; il faut avoir soin de tenir leurs étables bien nettes, & à l'abri du mauvais temps.

Il ne faut se servir pour les bêtes saines, d'aucune chose qui ait servi aux bêtes malades.

Il faut allumer dans les champs de petits feux, autour des lieux où ces animaux paissent. Le bois de genièvre est le plus propre pour cela.

On parfamera sur-tout leurs étables, soit avec le bois & les bayes de genièvre, soit avec le mastic & l'encens, ou quelque autre parfum de cette nature. On tiendra l'étable fermée dans le temps que se fera le parfum, & l'on ne l'ouvrira que peu de

M 5 temps

temps avant que le bétail y entre.

On ne les menera paître que longtemps après le Soleil levé, afin que le broüillard & la rosée soit bien dissipée; & on ne leur donnera que du foin sec.

On mettra de trois en trois jours dans leur abreuvoir, de l'Antimoine crud mis en poudre très-subtile, sur laquelle on jettera l'eau que l'on veut leur faire boire.

Dans les autres jours, vous prendrez de la chicorée, du laiteron, du chardon bénit, de la scorzonere, du gramen, avec un peu d'orge, que vous hacherez bien menu, & vous mettrez le tout dans l'abreuvoir, jettant de l'eau dessus, & laissant quelque temps les herbes en infusion, & exposées au Soleil. Vous donnerez cette eau à boire à votre bétail.

Enfin il ne faut pas manquer de faire des sétions au fanon, ou à la criniere, l'on en peut encore faire en d'autres parties du corps; il faut avoir soin de les faire bien suppurer.

Il ne faut pas trop donner à manger au bétail dans le temps que la maladie est

est dans le pays ; on doit au contraire , leur donner moins de nourriture qu'à l'ordinaire.

---

L E T T R E

*De M. Lancisi, premier Medecin du Pape Clement XI. au Pere Borromée C. R. Sur la Maladie du Bétail.*

**S**I nous avons reçu cet ouvrage de l'illustre M. Lancisi, nous n'aurions pas manqué d'en donner l'extrait. Cet excellent Medecin n'étant pas moins considéré par son rare mérite & par son profond sçavoir, que par son généreux amour pour le progrès des sciences & pour l'avancement des Sçavans dont il est regardé comme le Pere ; tout ce qu'il écrit est fort curieux & fort recherché. Pour ne pas priver entierement ceux qui n'entendent pas l'Italien, des lumieres que fournit ce sçavant homme sur le sujet que nous traitons ; nous

M 6 donnerons

donnerons ici un abrégé de l'extrait que les Journalistes de Venise ont fait de sa Dissertation Epistolaire. M. Lancisi, disent-ils, fait d'abord voir que l'on ne peut pas raisonner à fond des maladies épidémiques, sans avoir une exacte connoissance de leurs symptômes ; & il avouë, avec cette modestie qui est l'apanage ordinaire des véritables Sçavans, qu'il n'a peut-être pas une idée de cette maladie du bétail aussi exacte qu'il le souhaiteroit, & que c'est par cette raison qu'il a différé pendant deux mois à écrire là-dessus, comme l'en avoit prié M. le Cardinal Cornaro.

Après avoir désapprouvé la conduite de ces Medecins qui dédaignent de traiter des maladies des bestiaux, & avoir montré que l'on a tiré des animaux de grandes lumieres pour l'Anatomie & pour la pratique de la Medecine, comme Hippocrate le témoigne. M. Lancisi examine, 1. Si la maladie dont les Bœufs sont attaqués aujourd'hui est nouvelle, & d'abord il établit pour une chose certaine, que cette maladie est une espece de peste  
particuliere

particuliere aux Bœufs; cela posé, il croit qu'elle est de la même nature que d'autres maladies épidémiques de ces animaux dont il est parlé dans les Auteurs, & entre autres de celle dont parle Fracastor (a). Les anciens Auteurs ont appelé l'une (b) de ces maladies, *Malis*, & en établissent deux especes, *la seche & l'humide*, qui semblent être rassemblées dans la maladie d'aujourd'hui. Les Grecs sous ce nom de *Malis*, ont compris deux autres especes outre les deux premières, sçavoir l'une qu'ils appelloient *arthritis*, & l'autre *supercutanée*, cette dernière convient encore à la maladie dont nous parlons; il a paru sur la peau diverses taches ou pustules, qui ont fait croire à quelques-uns, que cette maladie pourroit être une petite vérole; sentiment que rejette notre Auteur.

2. Il examine si cette maladie est venuë en Italie par la seule communi-

(a) Voyez ci-dessus p. 122. (b) Gesner de quadrup. l. 1. ch. 43. Aldrov. de quadrup. bisulcis,

cation des Bœufs Hongrois dont on a parlé ; ou s'il y avoit dans l'air dans l'eau & dans les alimens des dispositions, qui indépendamment du Hongrois auroient attaqué les troupeaux de la Lombardie. Il embrasse le premier sentiment, & sur ce que le P. Borromée & d'autres ont remarqué, que sans aucune communication visible d'un troupeau voisin à un autre, le mal a passé dans des lieux fort éloignés, quoique les lieux interposés ne fussent pas attaqués, M. Lancisi dit que ce mal a pû se repandre par des étoffes, des habits, & même par d'autres especes d'animaux, ou par les hommes. Outre que l'expérience l'enseigne à l'égard de la peste des hommes, le P. Borromée rapporte qu'un Payfan, qui avoit été dans l'étable d'un troupeau infecté, étant entré ensuite dans une autre, avoit communiqué subitement la maladie dans ce lieu qui étoit sain. Cela se confirme par ce que M. Vallisnieri a écrit à M. Lancisi, c'est que les chiens ont porté cette maladie d'un pays à un autre ; les vents mêmes peuvent faire cet effet.

fer. Ainsi la contagion se repand d'un lieu à un autre fort éloigné, par tous ces moyens, d'une maniere insensible.

L'Auteur conjecture que ce venin s'insinue particulièrement dans les narines & la gueule des Bœufs, & soupconne que quelques particules morbifiques peuvent pénétrer les pores de la peau. Il ne s'embarrasse pas beaucoup à examiner la nature particulière, la figure, la grandeur, le mouvement de ces parties, n'y ayant, dit-il, aucuns yeux, quelques bons qu'ils soient qui puissent les démêler. Il se contente de recueillir des symptômes de cette maladie, que *le levain qui la cause, est acre, mordant, corrosif, propre à produire cette prodigieuse variété d'accidens qui arrivent aux Bœufs, suivant les diverses parties où le venin se dépose.* Il en est de même que du venin qui excite le scorbut ou la grosse vérole, lequel, suivant le lieu où il se dépose, forme des ulceres, des bubons, &c. Il fait voir ensuite que les effets des particules venimeuses sont si variés, suivant les combinaisons  
infinies

infinies des sels entre eux qu'il nous est impossible de nous imaginer qu'elle peut être la combinaison particulière qui cause cette maladie. L'on ne peut que supposer en général que ce levain tient de la nature des sels arsenicaux ou du sublimé.

Il explique deux questions qui lui ont été proposées par M. Vallisnieri ;  
 1°. Pourquoi quand un troupeau étoit attaqué dans le territoire de Bresce , le premier Bœuf qui étoit tombé malade , guérissoit ordinairement ?  
 2°. Et pourquoi là où il y avoit plusieurs pairs de Bœufs , l'un tomboit malade , & le Bœuf le plus proche non , alternativement ?

Pour établir la cure qu'il propose , M. Lincisi observe que les Bœufs les plus maigres & les plus foibles , ne tombent pas malades , ou guérissent facilement. Que le venin occupe d'abord le nez , le palais , les glandes de la gueule , de l'œsophage , & de la trachée artère , avant que de pénétrer plus avant. Enfin que rien n'a plus servi aux Bœufs malades , que  
 les

les setons ou caustics faits aux environs de ces glandes. Sur ces principes il propose 1°. de travailler à faire en sorte que les troupeaux ne soient pas gras. 2°. Que le venin ne penetre pas dans les premières voyes ou dans les visceres & le sang de ces animaux, du moins sans quelque antidote, 3°. Que s'il y penetre, on lui ouvre quelque issue, par les caustics & setons. On satisfait à la premiere indication par une bonne diete, en ne donnant à ces animaux que peu d'alimens, mais bons. Pour la seconde, l'Auteur conseille d'oindre & arroser deux fois le jour, les nazeaux, le palais & la langue tant des Bœufs sains que des Bœufs malades, avec une composition de vinaigre, d'ail, de soufre, de sel, de sauge, de bayes de genievre, & d'huile commune; & il allegue l'heureux succès de ce remede dans la Toscane, & dans l'Etat Ecclesiastique. Il rejette la saignée, la purgation, & tout autre remede violent, & les regarde comme très-pernicieux.

N

Enfin

Enfin il recommande extrêmement les setons ou caustics ; il veut qu'on les fasse avant la maladie ; pour le lieu , on en peut faire au col , aux épaules & aux cuisses ; il est bon de donner par plus d'un endroit issue à la matière.





## R E M E D E

*Expérimenté , & ordonné par  
Arrêt de la Cour du Parlement  
de Rouen du 13 Mars 1745 ,  
Pour prévenir & guérir la  
Maladie contagieuse qui regne  
sur les Bêtes à Cornes.*

**P**rimò , pour prévenir le mal , il faut faire infuser des Ails concassés , avec quelques pincées de Poivre , dans du bon Vinaigre pendant vingt-quatre heures , & en laver la Gueule de ces Animaux , après leur avoir rattissé la Langue presque jusqu'au sang , avec une Cueillier d'argent ; & ce , le faire plusieurs fois.

Secundò , pour les guérir lorsqu'elles sont attaquées , il faudra d'abord faire comme ci - dessus , & leur faire avaler une chopine de Vin , dans laquelle

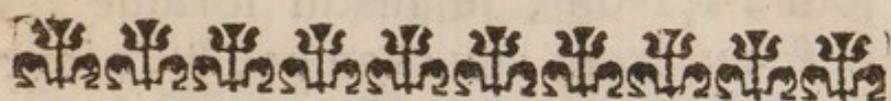
laquelle on aura mis le quart d'une once de Thériarque.

Ensuite percer avec un poinçon la Peau qui pend entre les jambes de devant, & mettre dans le trou une racine d'Elébore ; cette Plante fera enfler, & y ramassera une tumeur où sera le venin, que l'on percera ; si elle n'enfle pas, la Bête est perduë.

Il faudra laver la playe plusieurs fois, après avoir ôté la racine, avec du Vin Chaud, dans lequel on aura fait bouillir des herbes odoriférentes, comme Thin, Laurier, &c.

Il faudra aussi avoir la précaution, que ce qui sortira de la tumeur, ne soit point renversé par la terre, de crainte que d'autres Animaux ne léchent la terre.

Il est à observer que ce Remede, qui a réussi pour les Maladies Epidémiques des Bestiaux, dans plusieurs Provinces de ce Royaume, pourroit ne pas convenir à celles des Bestiaux de cette Province, lesquelles peuvent être différentes ; & c'est aux Maréchaux & Experts à décider si ce Remede est convenable.



# PRÉCAUTIONS ET REMÈDES

Pour préserver les bestiaux des  
Maladies contagieuses , &  
pour guérir ceux qui en sont  
attaqués.

*Précautions pour chasser le mau-  
vais air , & prévenir la ma-  
ladie.*

**I**L faut visiter deux ou trois fois  
par jour les bestiaux ; & lorsqu'ils  
seront au pâturage , faire laver les  
étables , & faire frotter les crêches ,  
les rateliers , & les pilliers des éta-  
bles avec de l'eau , dans laquelle on  
aura fait tremper des herbes aroma-  
tiques , comme Thim , Sauge , Lau-  
rier , Origan , & Marjolaine ; & l'on  
parfumera ces lieux deux fois par  
N jour ;

jour ; sçavoir , le matin lorsque les bestiaux iront aux champs , & le jour deux heures avant qu'ils rentrent. On aura soin de ne les point faire sortir avant le lever du Soleil.

*Parfums.*

Les parfums peuvent être de plusieurs sortes , suivant les différentes drogues que l'on pourra trouver : celles que l'on trouve par-tout , & de peu de valeur , sont l'encens , la graine & le bois de génieuvre , la poudre à canon , le soufre ou la poix.

On prendra donc quelques-unes de ces matieres que l'on fera brûler dans les étables , en jettant peu à peu dans un réchaud de feu.

On a observé en quelques endroits de mettre la grosseur d'une fève d'*Assa-fœtida* auprès de chaque longe ou corde de bétail , dans un petit trou fait avec une vrille , afin qu'il en sente l'odeur.

On frottera aussi les auges & les râteliers avec de l'ail , & l'on aura soin d'allumer des feux clairs dans les cours & dans les rues.

*Préservatifs.*

*Préservatifs.*

Comme par les différentes relations de ces sortes de maladies, on a observé qu'elles se manifestoient tout-à-coup, quelquefois par dégoût, pleurs, abattemens, tumeurs & abcès, il sera bon, dès le moindre soupçon de ces accidens, de faire prendre aux bestiaux de la Thériaque, qui est un remede éprouvé.

On en donne deux gros aux moutons, demi-once à une vache, une once à un bœuf, autant à un cheval, & à proportion aux autres animaux. On la délaye dans une quantité suffisante de vin, proportionnée à la dose & à la force de l'animal; ce qui peut aller depuis un poïçon jusqu'à chopine. Pour les chevaux, on peut délayer de même une once & demi de Thériaque dans une pinte de vin: faute de vin, on pourroit prendre moitié eau & moitié vinaigre.

Pour ce qui est des agneaux & des chèvres, on peut ne leur délayer la Thériaque que dans de l'eau.

Des Particuliers ont préservé leur  
N. 2.                      bétail

bétail en le gardant dans les étables ; & en faisant prendre tous les matins à chaque bœuf ou vache un picotin de son avec de l'ail , du genièvre & du soufre.

*Pansemens des apostumes ou abscess qui viennent à la langue des animaux.*

Il survient aux bestiaux une espèce d'abscess ou d'apostume qui attaque la racine de la langue , & qui la leur coupe en vingt-quatre heures.

Pour les panser & empêcher le progrès de la contagion , il faut mettre à part ces animaux , & se servir du remede suivant.

Il faut prendre de l'Impératoire , \* qui est une herbe avec laquelle les Apoticaire font l'Eau Impériale , feuilles ou racine , une bonne poignée en tout , du sel commun une poignée , du poivre en poudre une cuillerée , une gouffe ou deux d'ail , ou deux gros de gomme nommée *Assa-fœtida* ;  
on

\* On peut aussi se servir de l'Angélique , ou de la Valériane , ou des trois ensemble , c'est-à-dire , de l'Impératoire , de l'Angélique , & de la Valériane.

On fait infuser ou tremper le tout dans deux pintes de vinaigre , & on s'en sert ainsi.

Il faut ratifier la playe , ou la partie affectée , avec une cuilliere d'argent , \* ou d'autre métal , & la laver ensuite avec le vinaigre ci-dessus préparé , & réiterer souvent.

*Cures des abscesses internes.*

Lorsque les animaux sont attaqués intérieurement d'abscesses , ou d'une espèce d'apostume qu'on nomme *Pulmonie* , il faut prendre demi-once d'Alloës Sucrotin , deux gros de foye d'Antimoine ;

\* *Nota.* Qu'il faut bien se garder de se servir à d'autres usages de la cuilliere , avant de l'avoir bien netoyée , & en général dans toutes les opérations sur ces animaux malades ; il faut avoir les mains & les bras bien graissés jusqu'au coude avec du beurre frais ; & après l'opération , se bien laver avec de l'eau-de-vie tiède , & s'essuyer.

Ceux qui tireront le sang des entrailles de ces bêtes , auront les mêmes précautions.

Il est encore nécessaire de bien laver avec de l'eau la terre où il sera tombé du sang des animaux malades , pour empêcher que les chiens ne le léchent.

d'Antimoine, deux gros de fleur de soufre; mettre le tout en poudre; & le faire avaler aux bestiaux avec une corne, & par-dessus du vin.

Il faut en donner à un bœuf, une once; à une vache, sept gros; à un veau d'un an, six gros; aux autres à proportion de leur âge; à un mouton, quatre gros; & aux agneaux, à proportion de leur âge.

Pour plus grande facilité, on pourroit faire un opiat de ces poudres, en les liant avec un syrop composé de génièvre & d'autres plantes aromatiques; on en donneroit la même dose que de la poudre, que l'on délayeroit dans du vin, comme la Thériaque. Cette méthode est plus commode que la poudre, qui est plus difficile à transporter & à faire prendre.

C'est de cette manière qu'on a guéri en Savoye, au mois de Juillet dernier, les maladies contagieuses des bestiaux.

On trouvera ces compositions toutes faites chez le sieur G E O F F R O Y, Marchand Apoticaire à Paris, rue Bourtibourg, proche le Cimetiere Saint Jean.

*Autre remede pratiqué en Champagne.*

Quand une bête est attaquée de la maladie contagieuse, elle est triste, baisse la tête, perd l'appétit, ses yeux pleurent, elle jette des glaires par les nazeaux, elle a des palpitations de cœur; & quand on la touche, on sent un frémissement ou tremblement qui se fait par tout son corps, & il lui vient des boutons à l'entrée du fondement, & quelquefois sous la langue, gros comme des pois.

Il faut racler ces boutons avec une cuilliere ou pièce d'argent, jusqu'à ce qu'ils saignent un peu; prendre une bonne poignée d'*Hedera terrestris*, vulgairement dite *Rondotte*, la broyer, & en froter les endroits raclés, & lui mettre après des poireaux dans le fondement, & les y laisser; puis on prend une pinte de lait frais, quatre ou cinq jaunes d'œufs frais, deux poignées de chenevis bien pilé, environ un coup de fusil de poudre à canon, pour un gros bœuf, & les deux tiers pour un petit, & un peu de savon; il faut piler la poudre, & mêler le tout ensemble,

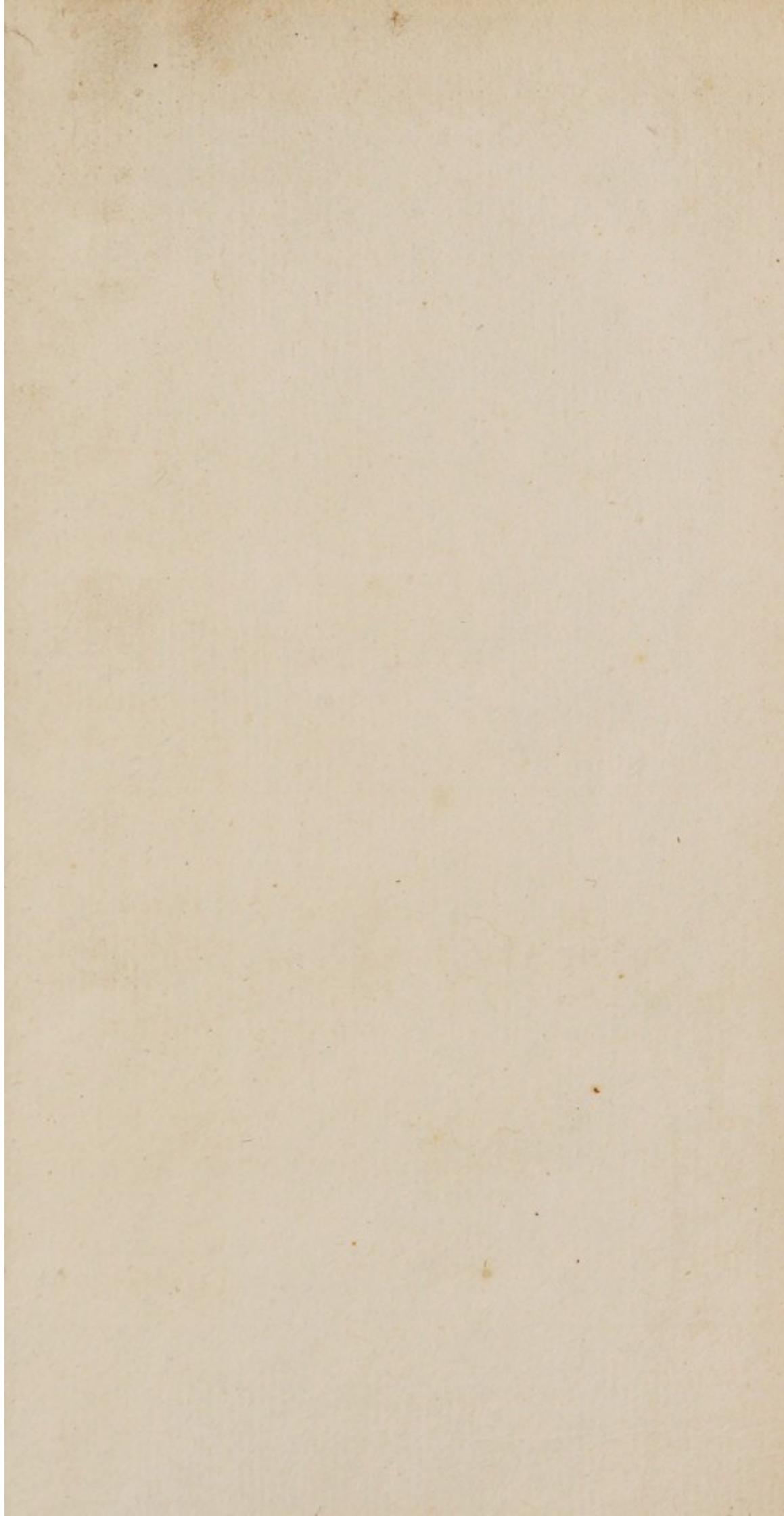
ble, & le faire avaler à la bête malade.

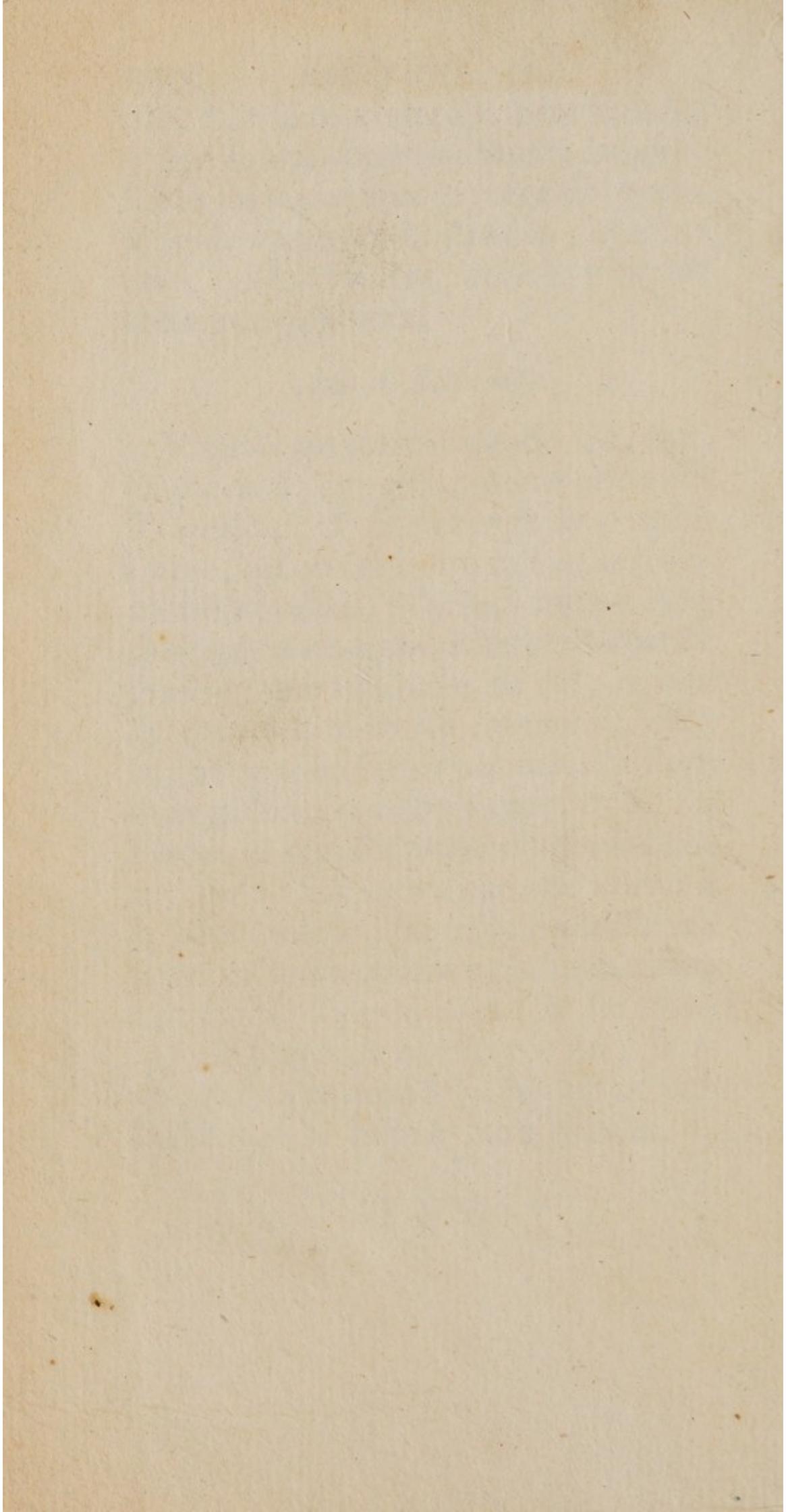
Si elle a des boutons sous la langue, il faut les racler avec la pièce d'argent, & les froter avec la *Rondotte*, comme ceux du fondement, mais n'y point mettre de poireaux.

*Autres Remedes.*

Prendre un verre d'eau-de-vie, dans lequel on délaye gros comme une noix d'Orviétan, & une charge de poudre à tirer, qu'on fait boire quelques jours à la bête malade. D'autres ont pris une chopine de vinaigre, trois cuillerées de soufre, une cuillerée de sel, & une de poivre bouilli un moment, dans lequel on a jetté trois poignées de fuye bien passée, remuée ensuite avec un bâton, & reposée pendant demi-heure, qu'on fait boire par une corne à la bête malade, laquelle on laisse reposer ensuite pendant trois heures dans une étable séparée avant de lui donner à manger; & ce remede en a sauvé, sur-tout quand il a été donné aussitôt que la bête a paru malade.

F I N.





W

(591)

10

962  

---

286

m 26  

---

